

ART ET LITTÉRATURE DU TROISIÈME REICH

Thierry Feral



© Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013
Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin,
63000 Clermont-Fd.
www.quatre.com
association@quatre.com

Aux auteurs allemands qui, dans les années 1960, ont eu l'initiative et le courage de révéler au monde ce qu'avait été un pan odieux de leur histoire récente, en particulier Hildegard Brenner et Ernst Loewy.

Au professeur Henri Arvon avec lequel j'avais abordé cette thématique dès 1969 et, en prolongement, lors de mon troisième cycle à Nanterre.

Au professeur Lionel Richard qui, en 1971, a ouvert la voie en France aux publications sur les rapports du national-socialisme à la littérature et à la culture.

Au professeur Jacques Ridé, l'hitlérologue de la Sorbonne, dont l'érudition et les inlassables commentaires critiques me furent une aide précieuse.

Au professeur Jean-Michel Palmier, mon ami disparu en 1998 à 53 ans, spécialiste des courants esthétiques de l'Allemagne weimarienne et de l'exil intellectuel sous le troisième Reich.

À tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à étayer ma réflexion.

Première partie

L'ART DU TROISIÈME REICH

Il y a encore aujourd'hui des gens pour s'étonner — et même trouver scandaleux sinon ignoble — que l'on ose dire qu'il y a eu une vie artistique et culturelle sous le troisième Reich¹. Réagir ainsi relève de l'ancrage dans un archétype.

Cet archétype remonte à *L'Enfer* de Dante (1314), texte qui a de tout temps été dans notre culture, même sans l'avoir lu, la référence absolue pour parler du Mal². Après 1945, c'est encore *L'Enfer* de Dante qui a été sollicité pour évoquer l'horreur du nazisme et notamment des camps. Or concernant l'art et la culture, Dante est formel : cela n'existe pas au royaume du Diable. En effet, précise-t-il dans *Le Purgatoire* qui fait suite à *L'Enfer* (1315), l'activité artistique et culturelle est indissociable de l'aspiration au Bien, ce qui, dans le sillage de Platon et d'Aristote puis de toute une lignée de maîtres en théologie allant du platonicien Augustin (354-430) à l'aristotélicien Thomas d'Aquin (1225-1274), revient à faire de l'esthétique une fille de l'éthique.

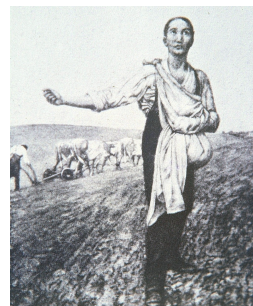
Vissée au christianisme, cette conception idéaliste a toujours la vie dure dans la pensée occidentale. Pourtant, l'étude approfondie du national-socialisme montre que l'adéquation esthétique/éthique est un leurre. En effet, comme l'a écrit George Steiner, « nous savons désormais qu'un homme peut le soir lire Goethe ou Rilke, jouer des passages de Bach ou de Schubert, et le lendemain vaquer à son travail quotidien à Auschwitz »³. Autrement dit, l'art et la culture n'ont rien d'absolu. Ils peuvent servir le Bien comme le Mal, le contenu de ces deux notions étant sujet à fluctuation voire transvaluation en fonction de l'idéologie dominante.

Déjà en 1929, dans un bref texte intitulé *Une Soirée chez le Docteur Faust*, Hermann Hesse insistait sur le fait que l'activité culturelle et artistique n'a en soi rien d'incompatible avec la barbarie⁴. Anticipant avec une rare lucidité sur l'arrivée prochaine de Hitler au pouvoir, lequel transformerait « la Terre » en « une province de l'enfer », il affirmait par la bouche de Méphistophélès qu'il y aurait, « même dans cet enfer de la musique et de la poésie ». Ce n'est pas le moindre mérite de Hesse que d'avoir eu dès cette époque l'intuition de ce que Walter Benjamin baptisera en 1936 « l'esthétisation du politique », c'est-à-dire l'instrumentalisation démagogique à grande échelle par les nazis du phénomène culturel pour manipuler les foules⁵.

Pour comprendre ce qui s'est passé⁶ en matière artistique en Allemagne à partir de 1933, il est nécessaire de remonter au règne de Guillaume II. Durant cette période qui va de 1890 à 1918, la culture est confinée par l'Empereur dans le kitsch d'inspiration romantique et le néoclassicisme mythologisant. Le but est de faire accroire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les jeunes filles insouciantes batifolent dans les ruisseaux. Le paysan est un homme heureux, aucun nuage ne trouble sa sérénité.



Hans Makart



Hans Thoma

Pour symboliser le Reich, un grand nombre de peintres reprennent la légende de Pâris en la réinterprétant : la célèbre scène mythologique ne signifie plus discorde⁷ mais harmonie fusionnelle. Sous la conduite de son sublime

berger impérial (chèvres, chien), l'Allemagne connaît une prospérité quasi paradisiaque (paysage luxuriant, ribambelle d'enfants) par l'action conjuguée des déesses représentatives de la caste politique dirigeante (Héra, au centre avec le diadème), de l'armée (Athena, à gauche avec à ses pieds une épée) et des producteurs de richesses et donc de bien-être (Aphrodite, à droite avec la jarre et le miroir)⁸.



Anselm Feuerbach

C'est contre cette hypocrisie que va se révolter l'art moderne. Face à l'image artificielle et falsificatrice de la société sanctifiée par l'art officiel, de jeunes artistes se lancent dans des formes d'expression nouvelles afin de révéler la vérité de la détresse économique et morale des individus soumis à l'ordre impérial.

Par-là même, ils commettent le sacrilège de s'attaquer à la contenance et aux schèmes hypostasiés depuis la fondation du *Reich* par Bismarck en 1871. En outre, ils s'opposent au nationalisme ambiant par leur ouverture aux influences étrangères ainsi qu'aux arts premiers appelés à l'époque arts primitifs.

En 1893, Guillaume II proclame qu'il brisera inexorablement tout art outrepassant les normes fixées par l'État et son idéologue culturel, le peintre de la cour Anton von Werner,

organise la lutte contre ce qu'il appelle le « délire sécessionniste ». Dès lors les représentants de l'art moderne sont systématiquement vilipendés par les tenants de l'État wilhelminien. Les naturalistes, les impressionnistes, puis les expressionnistes sont fustigés comme des anormaux, des inadaptés sociaux, des dégénérés, et les plus politisés d'entre eux sont conspués en tant qu'éléments subversifs à la solde de la conjuration judéo-marxiste. Dans la revue bimensuelle *Le Gardien de l'art (Der Kunstwart)*, qui compte dans les années 1900 quelque 20 000 abonnés, l'écrivain et critique littéraire Adolf Bartels ainsi que l'architecte Paul Schultze-Naumburg n'ont de cesse de dénoncer l'avant-garde comme une entreprise de destruction de la spiritualité germanique et pratiquent une hagiographie bismarcko-wilhelminienne dégoulinante de pathos teutomane et d'antisémitisme. En 1911, ils soutiennent le peintre du terroir Carl Vinnen dans sa campagne contre l'envahissement des galeries allemandes par les peintres étrangers et tous ceux qui, méprisants de l'autorité de l'État, osent s'opposer à l'Empereur. Cette campagne tourne rapidement à l'agitation raciste : l'impressionniste Max Liebermann qui le premier a osé défier la sacro-sainte tradition en consacrant une toile à des plumeuses d'oies n'est-il pas juif ? Herwarth Walden qui édite la revue *Der Sturm*, tribune de l'expressionnisme, n'est-il pas lui aussi juif ? Vulgarisée par des revues à grand tirage comme *La Tonnelle (Die Gartenlaube)*, qui concerne deux millions de lecteurs, et bientôt les journaux et publications du trust éditorial Hugenberg, l'« esthétique de la subordination » exigée par le pouvoir est aussi relayée par l'école. Dans les classes, les maîtres ne cessent de marteler que la culture allemande du passé et du présent « offre des trésors uniques et suffisants pour l'éducation de l'esprit national », et que « l'art allemand est assez riche pour qu'on se passe des modèles étrangers »⁹. Le 12 avril 1913, au conseil régional de Prusse, les députés les plus à droite exigent du gouvernement des mesures répressives immédiates à l'encontre des courants modernistes.

Dans un tel contexte, la Première Guerre mondiale est perçue par une majorité d'Allemands comme une croisade pour la défense de la culture germanique. Pratiquement tous les intellectuels de renom s'alignent plus ou moins publiquement sur le *Manifeste des 93* qui soutient la politique impérialiste de Guillaume II. Les Églises célèbrent le culte de l'Empereur. La défaite de 1918, les flambées révolutionnaires qui s'ensuivent et dans lesquelles s'impliquent de nombreux avant-gardistes, la chute de la monarchie et l'instauration de la république, le traité de Versailles, puis les crises politiques et gouvernementales successives, tout cela va renforcer l'ancrage dans la germanolâtrie, et parallèlement exacerber l'hostilité à l'art moderne.

Dans les années vingt, les dadaïstes et les représentants de la « Nouvelle Objectivité » (*Neue Sachlichkeit*), qui dénoncent les responsabilités de la bourgeoisie dans la guerre et appellent au pacifisme et à une fraternité internationaliste, sont vécus comme des traîtres.

D'autant qu'il ne faut pas oublier que, dès 1918, les dirigeants socialistes et catho-centristes de la République de Weimar ont conclu un pacte avec l'oligarchie militaire et capitaliste afin de lutter contre les tendances révolutionnaires et que depuis ils laissent la bride sur le cou aux forces réactionnaires et à leur propagande.

Il convient donc aujourd'hui de ne pas tomber dans le travers qui consiste, comme chez certains auteurs, à brosser un tableau idyllique de la vie culturelle sous la République de Weimar.

En fait, les mesures répressives qui ont alors frappé les artistes contestataires ont été légion :

- Entre 1920 et 1928, George Grosz doit s'acquitter de lourdes amendes et connaît plusieurs fois la prison pour insulte envers l'armée et la religion ; plusieurs de ses œuvres sont confisquées par les tribunaux.

- En 1923, Otto Dix est condamné pour antimilitarisme et, en 1925, le maire de Cologne, Konrad Adenauer, s'oppose à ce que la pinacothèque de la ville (Wallraf-Richardtz) expose ses toiles.



Otto Dix



Ludwig Gies

On assiste aussi parfois carrément à des scènes iconoclastes : ainsi en 1921 où, à la cathédrale de Lübeck, *Le Christ en croix* du sculpteur expressionniste Ludwig Gies est gravement détérioré par un groupe de fidèles ; fin 1937, les nazis le livreront aux flammes après en avoir fait lors de

l'exposition munichoise « Art dégénéré », du 19 juillet au 30 novembre, le symbole de la dérision de la religiosité.

Comme on vient de le voir, c'est donc sur un terreau fertile qu'ont mûri les mots d'ordre nazis. On retiendra dans ce contexte quelques dates essentielles :

Le 24 février 1920, lors de la proclamation du programme de la NSDAP, Hitler appelle à la mise en œuvre de lois interdisant toutes les tendances artistiques et littéraires qu'il considère comme ayant une influence délétère sur l'esprit allemand.

En janvier 1927 paraît l'édition intégrale de *Mein Kampf* ; Hitler y explique que l'art moderne est une invention des judéo-bolcheviques pour précipiter l'Allemagne dans la décadence et s'emparer du pouvoir ; il s'attaque aussi à tous ceux qui se font leurs alliés en adhérant à l'avant-garde. Pour lui, adhérer à l'avant-garde, c'est se conduire en « enjuivé » (*verjudet*), c'est souscrire aux perspectives d'intoxication du corps social germanique en l'aliénant à des valeurs contre sa nature, c'est se couper de son genre, donc « dé-générer » (*ent-arten*) et par-là même trahir son sang et son sol.

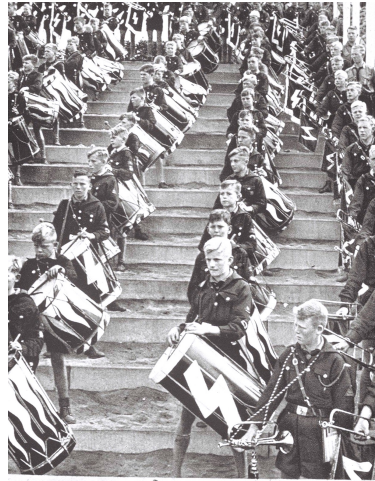
Fin février 1929, à la demande de Hitler, le « philosophe » et propagandiste du Parti nazi, Alfred Rosenberg, fonde la *Ligue de combat pour la défense de la culture allemande* (*Kampfbund für Deutsche Kultur*). Cette ligue se présente comme un front national de sauvegarde du patrimoine culturel aryen. Y sont affiliés plus de trente professeurs d'Université, des éditeurs, des écrivains, des peintres, des directeurs de théâtres, des ecclésiastiques, des généraux, ainsi que de nombreux cercles culturels réactionnaires comme la Société artistique allemande de Dresde, constituée en 1920 par Bettina Feistel-Rohmeder, auteur de l'ouvrage *Sous la terreur du bolchevisme artistique* (*Im Terror des Kunstbolshewismus*). Des antennes régionales et locales sont

mises en place sous la responsabilité de nazis éprouvés et des équipes de conférenciers sillonnent le pays pour dénoncer les ennemis du génie allemand. En cette période où éclate la grande crise économique (octobre 1929), les toxines instillées par la *Ligue* agissent en profondeur.

Le 8 décembre 1929, le Parti nazi remporte un éclatant succès aux élections régionales de Thuringe et le 23 janvier 1930, le nazi Wilhelm Frick obtient au sein du gouvernement régional de coalition des droites le poste de ministre de l'Intérieur et de l'Education populaire. Il s'empresse de faire proclamer une loi qui lui donne les pleins pouvoirs et déclenche une vaste offensive antimoderniste qui se traduit par d'innombrables interdictions de livres, de films, de représentations théâtrales, l'épuration des musées et la destruction d'œuvres d'art. Dans cette région, la Thuringe, particulièrement défavorisée sur le plan économique et où la démagogie nazie a de longue date fait son nid, la population réagit avec enthousiasme. Certes, le 1^{er} avril 1931, Frick est contraint de démissionner, victime d'un vote de défiance provoqué par ses anciens alliés de droite qui redoutent un accroissement de l'influence de la NSDAP à leur détriment. Mais les masses se sont prises au jeu et le 31 juillet 1932, les nouvelles élections régionales de Thuringe donnent la majorité absolue aux nazis. Ce « test de Thuringe » est particulièrement important, car il conforte Hitler dans sa stratégie : il sait désormais qu'en intensifiant l'agitation, en jouant sur l'angoisse des foules, en leur désignant des boucs émissaires, en se débarrassant le moment venu des gêneurs, il finira par être plébiscité.

Et effectivement, le 30 janvier 1933, à midi, il arrive au pouvoir. Sous la pression des milieux d'affaires et de l'armée, le vieux président Hindenburg, 86 ans, lui confie la chancellerie du Reich conformément aux prérogatives que lui attribue l'article 53 de la Constitution de la République de Weimar. Désormais, le Parti nazi va régner sur l'Allemagne. Le pays est pris dans le tourbillon euphorique des tambours

et des fanfares, des parades, des manifestations de masse et des discours tonitruants.



Traumatisés par ce qu'ils ont eu à vivre tout au long de l'existence de la République de Weimar, les Allemands se mettent dans leur grande majorité à rêver de la prospérité et de la gloire nouvelles que leur promet le *Führer*. Pour cela, ils acceptent une brutale glaciation que quelques repères chronologiques suffisent à retranscrire :

Fin février 1933, au lendemain de l'incendie du *Reichstag*, va être promulgué tout un arsenal de lois pour éliminer les communistes, les socialistes, les syndicalistes, et progressivement tous ceux qui n'entrent pas dans le moule du régime. Nombreux sont ceux qui, pour échapper à l'arrestation et à l'internement en camp de concentration, s'exilent à l'étranger.

Le 23 mars 1933, la « loi d'habilitation » (*Ermächtigungsgesetz*) adoptée par le *Reichstag* donne les pleins pouvoirs à Hitler.

Au mois d'avril commence la mise en place de la législation discriminatoire envers les Juifs.

Au mois de mai, très exactement le 10, les livres considérés comme contraires à l'esprit allemand sont brûlés en place publique dans la plupart des grandes villes,



et dans les grands centres culturels sont organisées les premières expositions de démonisation de l'art moderne.



Le 14 juillet 1933, tous les partis politiques autres que le Parti nazi sont interdits. L'Allemagne devient un État à parti unique (*Einparteienstaat*).

Le 22 septembre 1933 est créée sous l'égide du ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande, Joseph Goebbels, la Chambre culturelle du Reich (*Reichskulturkammer*) qui va contrôler toute l'activité artistique et intellectuelle par le biais de sept chambres spécialisées : une pour les beaux-arts, une pour la littérature, une pour le théâtre, une pour la musique, une pour le cinéma, une pour la radio, une pour la presse écrite.

Enfin le 1^{er} décembre 1933, une loi scelle l'unité de l'État et du Parti nazi. Ceci veut dire que dans cet État, il n'existe qu'une seule vérité, la vérité du Parti, et donc de Hitler, puisque Hitler c'est le Parti. C'est ce que l'on a appelé le *Führerprinzip*. La moindre atteinte à ce principe du chef est immédiatement l'objet d'une inexorable répression.

Comme dans tous les autres domaines, c'est donc maintenant le Führer omniscient, le guide éclairé de la Communauté raciale populaire allemande, qui, en matière d'art et d'esthétique, devient le juge suprême.

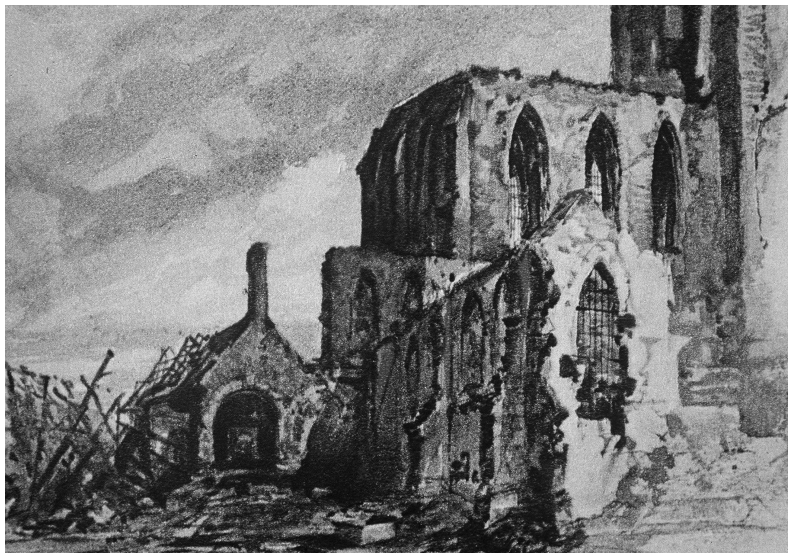
Subventionnant les uns et conseillant les autres, il fait diffuser dans le public l'image d'un amateur d'art passionné.



Ses aquarelles réalisées sur le front durant la guerre de 14-18 sont reproduites dans des albums de propagande¹⁰,



Adolf Hitler : *Maison à clôture blanche*



Adolf Hitler : *Ruines d'un monastère à Messines*

et chaque année, le 20 avril, pour son anniversaire, un dignitaire du régime (ici Himmler) lui offre au nom des artistes allemands un tableau en signe d'allégeance.



Outre les autodafés de livres, un des symboles les plus marquants de la politique culturelle du troisième Reich reste l'exposition « Art dégénéré » (*Ausstellung Entartete Kunst*) qui ouvrit ses portes à Munich le 19 juillet 1937. Après confiscation dans les musées d'Allemagne et une sévère sélection, 300 toiles, 25 sculptures et environ 280 œuvres graphiques de 110 artistes contemporains furent présentées au public afin de le dégoûter à tout jamais de l'art moderne.



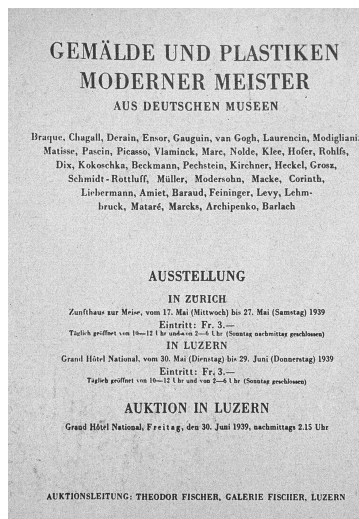
L'exposition, la plus grande d'art d'avant-garde jamais organisée au monde, connut un énorme succès avec une fréquentation moyenne de 15 000 visiteurs par jour.

Toutefois, les moutures ultérieures à Munich avaient été entre-temps amputées de nombreuses œuvres qui avaient été

- soit récupérées pour son propre compte par Hermann Goering,



- soit vendues aux enchères en Suisse à de riches collectionneurs étrangers,

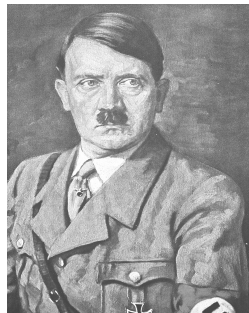


- soit carrément brûlées le 20 mars 1939 à Berlin-Köpenick lors d'une manifestation publique (4829 toiles et aquarelles).

Parallèlement à l'exposition « Art dégénéré », les nazis avaient organisé à Munich une grande exposition d'art officiel (*Grosse Deutsche Kunstausstellung*)¹¹ dans la Maison de l'art allemand (*Haus der deutschen Kunst*), un sinistre bâtiment néo-classique conçu par l'architecte Ludwig Troost en collaboration avec Hitler. Cette exposition, inaugurée par le *Führer* le 18 juillet 1937, donc la veille de l'ouverture de l'exposition « art dégénéré », présentait 900 œuvres de 580 peintres ou sculpteurs dévoués au régime. Mais elle fut un camouflé pour les nazis. Elle dura jusqu'au 31 octobre et n'eut une fréquentation moyenne par jour que de 4 700 personnes, soit *grosso modo* un tiers de la fréquentation de l'exposition « art dégénéré ». Néanmoins le catalogue de cette grande exposition d'art officiel, et des suivantes jusqu'en 1944, nous permet aujourd'hui de faire le point sur la façon dont les nazis concevaient l'art.

En fait, toute l'expression artistique du troisième Reich est enfermée par la Chambre culturelle dans une constellation obligée reposant sur six thèmes :

Le premier thème, c'est le culte du *Führer* et de son œuvre démiurgique afin de purifier l'humanité et de porter, sous le signe de la croix gammée, la congrégation raciale populaire germanique au sommet du monde.



Portrait officiel de 1933 signé B. Jacobs

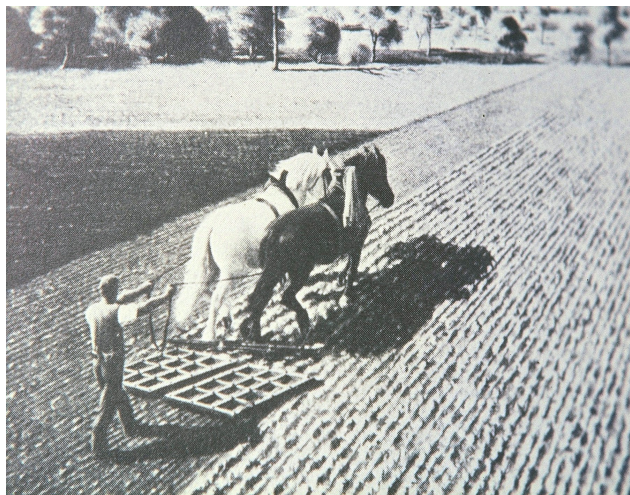


Toile de Fritz Erlen



Toile de Hubert Lanzinger

Le deuxième thème, c'est le paysan allemand. Dans le fantasme idéologique nazi, le paysan est considéré comme l'élément-souche de l'aryanité. Du fait de son enracinement séculaire dans le sol germanique, il possède dans ses veines les gènes de la pureté raciale. Vivant en symbiose avec la nature, il représente la fusion cosmique originelle de l'homme avec le monde animal et la terre nourricière.



Toile de Werner Peiner (structurée en croix gammée)

Chez Oskar Martin Amorbach, le semeur est auréolé par un arc en ciel qui marque sa soumission à l'ordre voulu par Dieu. Par son offrande, il féconde la terre qui, reconnaissante, lui fera don en retour d'immenses richesses d'où il puisera ses forces vitales (noter là encore l'agencement en croix gammée).

Ce sera alors la moisson, célébrée par Georg Günther. Personne désormais ne manquera de pain. C'est le retour à l'âge d'or où l'homme et la nature travaillent ensemble aux temps nouveaux.

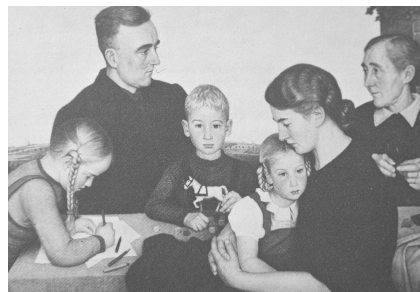


Oskar Martin Amorbach



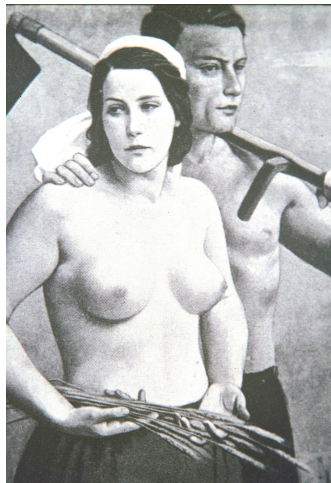
Georg Günther

Chez Adolf Wissel, la famille, avec ses générations successives, est définitivement réconciliée avec le milieu naturel en une harmonie originelle qui débouchera sur un avenir lumineux.



Chacun est à sa place et prêt à jouer le rôle réclamé par le *Führer* : le père arbore un air serein et décidé, il est prêt, si nécessaire, au combat. L'épouse assure sa fonction de mère. Les petites filles à la blonde chevelure nattée sont programmées soit pour prendre le relais de la procréation maternelle (à droite) soit pour éduquer les enfants en étant institutrice (à droite). Le fils a les yeux fixés sur l'avenir. Situé très exactement au centre du tableau, c'est lui qui est porteur (cheval) de l'avenir du Reich. Tous sont placés sous le regard paisible et confiant de la grand-mère qui boit un café et tricote adossée au mur de la maison. Sur ce mur pousse un lierre qui plonge ses racines dans le sol ancestral. Parti du sol ancestral, le sang aryen se perpétue à travers les générations successives et dominera un jour le monde.

Le troisième thème, c'est la femme allemande en tant que dépositaire des valeurs biologiques qui sont la condition première de la renaissance de la communauté raciale germanique. Entièrement soumise à son mari, elle se prépare chez Johannes Beutner à son devoir de fécondité ainsi que le symbolisent les épis qui soulignent sa taille.



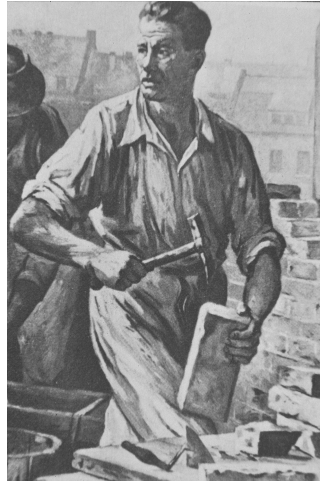
C'est sur ce caractère sacré de la femme-mère, régénératrice de la race, qu'insiste Karl Diebitsch. Dans la conception du monde nazie, la femme est réduite, selon la définition de Hitler lui-même, à « une machine à procréer dont le devoir est de mettre au monde des enfants, des soldats pour l'Allemagne » (*„eine Gebärmachine, die verpflichtet ist, Kinder zu gebären, Soldaten für Deutschland*). Ce n'est qu'avec la guerre que cette conception évoluera, du fait que, les hommes étant au front, ce sont les femmes qui devront les remplacer au travail, notamment dans les usines d'armement ¹².



Le quatrième thème, c'est le travailleur allemand. Moteur du renouveau économique et créateur des conditions matérielles indispensables au bonheur de la communauté nationale chez Arthur Kampf,



bâtitteur du Reich millénaire et créateur du cadre de vie de l'homme nouveau chez Richard Söhn-Skuwa, on le voit chez Ferdinand Staeger dans le décor du ciel, la mine fière, foulant le sol natal de ses bottes à l'assaut d'un monde nouveau qu'il est appelé à civiliser.

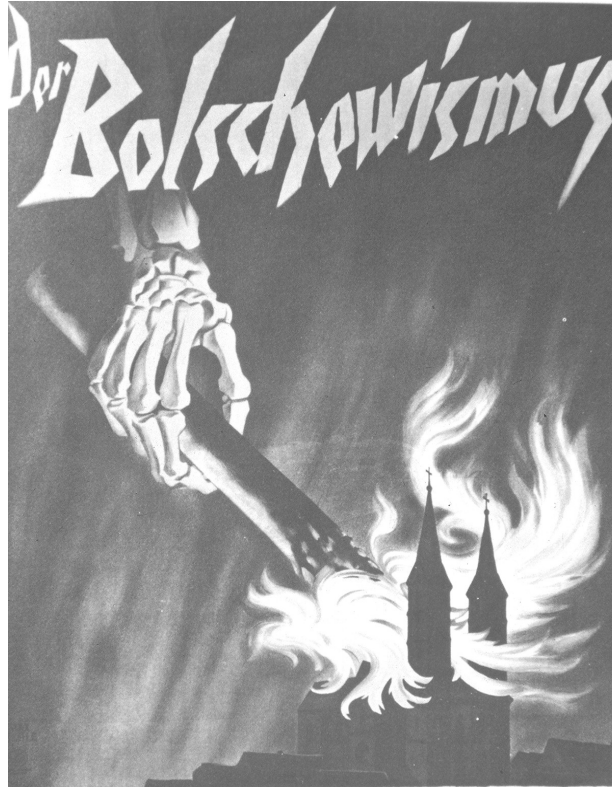


Le cinquième thème, c'est le soldat allemand, acteur héroïque de la lutte contre l'impérialisme judéo-bolchevique et instrument de la colonisation de l'espace vital que la race supérieure aryenne est en droit de revendiquer.



Toiles de Elk Eber

Le sixième thème, qui justifie le précédent, c'est celui de l'ennemi, c'est-à-dire les « marxistes » et les « Juifs » qui veulent réduire le peuple allemand à l'esclavage. On notera que, à ce niveau, il n'existe plus de toiles, mais d'écœurants montages ou caricatures présentés sur les colonnes d'affichages ou lors d'expositions spécifiques afin d'exciter l'instinct combatif par la peur¹³.



Dans l'affiche conçue par Max Eschle pour l'exposition « Le Bolchévisme » (1936), la psychose anticommuniste est insufflée par référence à l'incendie du *Reichstag*. Le parlement est pour l'occasion devenu un édifice religieux. Ce que les communistes ont fait à Berlin dans la nuit du 27

au 28 février 1933, ils sont susceptibles de le faire dans tout le pays, car s'il n'y avait qu'un *Reichstag*, il y a des édifices religieux partout. Ce qui est intéressant ici, comme pour la menace de colonisation de l'Allemagne par l'impérialisme judéo-bolchevique, c'est que les nazis imputent leurs propres projets au soi-disant ennemi : en réalité, ce sont eux qui brûleront les édifices religieux, à savoir les synagogues, et ce sont encore eux qui déclencheront la guerre impérialiste.

Dans l'affiche de H. Stalüter réalisée en 1937 pour l'exposition « Le Juif errant » (*Der ewige Jude*), on voit le stéréotype du « Juif » tel que l'avait fixé la propagande nazie.



C'est une pure construction basée sur une imagerie médiévale basée sur la légende d'Ahasvérus, condamné à errer éternellement sur la planète pour avoir maltraité le

Christ montant au Golgotha et à survivre en ayant recours à tous les expédients imaginables. On pense aussi au rabbi Loew de Prague qui, au XVI^e siècle, aurait déchaîné le Golem destructeur, et dont l'histoire était très connue à l'époque par un roman de Gustav Meyrink paru en 1915 et deux films réalisés respectivement en 1914 et en 1920 par Paul Wegener qui collaborera avec le troisième Reich. Cette représentation cumule tous les clichés antisémites : barbe sale de rabbin, nez crochu, regard fourbe, lèvres épaisses symbole de mensonge, caftan noir donnant au personnage une allure diabolique. Rappelons que dans l'imagerie enfantine en Allemagne, *der schwarze Mann*, « l'homme en noir », c'est le croquemitaine, celui qui enlève les gamins désobéissants pour les dévorer. Bref, tout est fait pour déclencher d'emblée la répulsion et l'agressivité. Mais il y a plus : outre que « Le Juif » est un vil spéculateur, ce qu'évoque son regard posé sur les pièces d'or qu'il a extorquées, il est aussi l'instigateur de l'asservissement de l'Allemagne au bolchevisme comme le figurent la carte de l'URSS qu'il porte sous son bras gauche et le knout dans sa main gauche. On remarquera aussi le titre de l'affiche qui imite l'écriture hébraïque et s'agglutine au symbole de la faucille et du marteau. Bien évidemment cette image, qui a constitué le ressort de l'horrible film *Jud Süß* produit en 1940 par Veit Harlan, est en total décalage avec ce que les Allemands percevaient au quotidien. Dans les années trente en Allemagne — à part dans quelques quartiers de grandes villes où certains restaient fidèles à la tradition —, aucun juif ne ressemblait à cela. Mais pour les nazis, cela signifie tout simplement que « Le Juif » sait se travestir : certes il parle parfaitement la langue allemande, certes il porte un costume comme tout le monde, certes il exerce des professions de prestige, mais il faut, derrière le camouflage, savoir reconnaître sa véritable nature sous peine d'être berné par lui. Du reste pour aider les « aryens » à immédiatement l'identifier, le mieux est encore de le marquer. D'où ce décret du 1^{er} septembre 1941 qui annonce : « Il est interdit aux Juifs [...] de paraître en public sans une étoile jaune [...] de la taille de

la paume d'une main [...] sur laquelle est inscrit en noir *Juif* : elle doit être cousue de façon bien visible sur la poitrine à gauche du vêtement. » Plus tard, « Le Juif » sera rendu responsable de la guerre¹⁴.

Affiche d'Adolf Abel



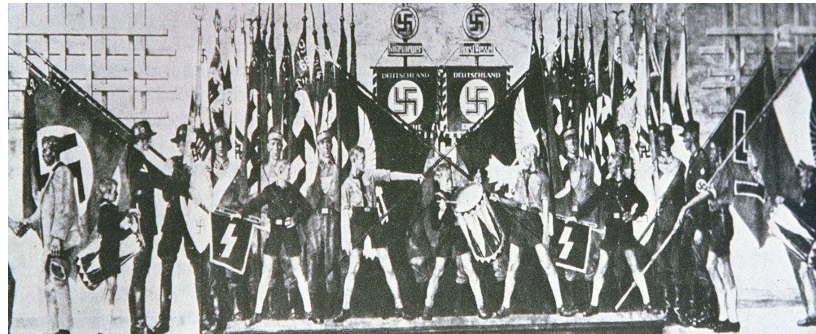
« Complot juif contre l'Europe »

Affiche de Henich

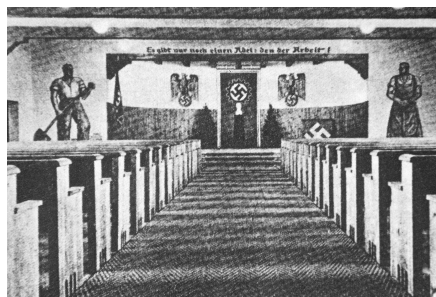


« Derrière les forces de l'ennemi, le Juif »

Afin que l'ensemble de cette thématique soit abondamment consommée, les nazis la feront apparaître dans les lieux accueillant du public.



Hôtel de ville de Berlin-Schöneberg : peinture murale de Franz Eichhorst



Salle de réunion dans une entreprise

En outre, c'est cette thématique *exclusivement* qui, sous forme combinée, constituera le propos de la littérature, du théâtre et du cinéma du troisième Reich. Ce qui veut dire que si, comme je l'ai fait, on s'aventure à lire plus de 400 livres parus à l'époque nazie, on ne sortira pas de la constellation des six motifs précédemment présentés¹⁵.

Pour terminer, évoquons encore brièvement le « projet Linz ». Linz, c'est cette ville d'Autriche où Hitler avait, pour reprendre la formule utilisée par lui-même dans *Mein Kampf*, « connu les jours les plus heureux de sa jeunesse ». Après l'*Anschluß* en mars 1938, il décide d'en faire la capitale artistique de l'Europe. Il ordonne donc de piller les œuvres d'art dans les territoires occupés¹⁶ et de détruire celles qui relèveront de l'« art dégénéré ». L'entreprise est confiée à l'*Einsatzstab Rosenberg* (section d'intervention Rosenberg). En France, plus de 20 000 œuvres d'art seront confisquées dans les musées et les collections privées.



Celles qui ne seront pas sélectionnés pour Linz furent soit vendues pour récupérer des devises, soit détruites. Le 27 mai 1943, l'*Einsatzstab* Rosenberg brûlera sur la terrasse des Tuileries autour de 500 peintures modernes, des Picasso, des Léger, des Miró, des Picabia, etc...



Bien sûr, le « projet Linz » n'aboutira pas en raison de l'évolution de la guerre. Les œuvres pillées furent stockées en Allemagne et en Autriche dans des carrières et des mines. À l'approche des Alliés, ordre fut donné de faire sauter les galeries à la dynamite. Heureusement, les gardiens des dépôts s'y refusèrent : il y avait là, entre autres, des Michel-Ange, des Raphaël, des Rembrandt, des Rubens, des Goya, des Watteau...

Sous le troisième Reich, l'expression artistique a servi non seulement à glorifier le *Führer* et la race supérieure aryenne, mais aussi à propager la haine, la violence et la mort. Le rôle assigné à la production culturelle a relevé de la

pure justification des orientations idéologiques et des actes du régime et absolument pas de la création. **À ce titre, l'art nazi n'a été rien d'autre qu'une dogmatique de l'obscurantisme**, c'est-à-dire une incitation à en revenir au règne des forces brutes et élémentaires. Il n'a rien produit d'original et s'est contenté de saturer idéologiquement une imagerie de pacotille héritée du XIX^e siècle. En vérité, le seul but de l'activité culturelle sous le troisième Reich a été, comme dans tous les autres domaines, de contribuer à ancrer à grande échelle dans les consciences les fantasmes éruptés dans *Mein Kampf*, selon le slogan en vogue à l'époque, « *das heilige Buch [...] des neuen Deutschland* », c'est-à-dire « le livre sacré [...] de l'Allemagne nouvelle ». Cette unidimensionnalité proclamée et instrumentalisée par le régime nazi a, nous le savons tous, causé des ravages considérables tant sur le plan culturel que civilisationnel et humain.

De ce bref regard sur ce que fut l'art sous le troisième Reich, on peut tirer trois enseignements :

- Le premier enseignement, c'est qu'il faut refuser l'unidimensionnalité. L'expression artistique doit être autonome et n'a pas à se couler dans le moule programmatique de l'État. Donc totale liberté, à l'exception toutefois des productions porteuses par exemple d'un message de haine, type raciste, xénophobe, homophobe, etc...
- Le deuxième enseignement, c'est que les actes culturels d'une société sont des marqueurs diagnostiques précieux pour décoder vers quelles pratiques politiques cette société s'oriente. Comme l'avait formulé en 1823 Heinrich Heine dans *Almansor*, un pouvoir qui brûle les livres finira un jour par brûler les hommes. Le national-socialisme en a été la démonstration cinglante.
- Le troisième enseignement, c'est qu'il ne faut jamais se laisser enfermer dans l'orthodoxie culturelle promue par les instances officielles, l'enseignement, les médias... Il ne faut pas hésiter à aller voir ailleurs, du côté des hérétiques. Limitons-nous à deux exemples : l'écrivain Franz Kafka,

avec notamment *La Colonie pénitentiaire*, et le peintre avant-gardiste Paul Klee. Tous deux en leur temps apparaissaient comme hérétiques parce qu'ils considéraient que l'art n'a pas pour vocation de « reproduire le visible, mais de rendre visible ». L'inquiétante étrangeté de l'œuvre de Kafka comme l'insolite auquel nous confronte l'avant-garde artistique provoquent un choc qui ouvrent une brèche dans le visible, brèche qui révèle un possible invisible au-delà du visible. Or cette révélation est, même fugitivement, un moment de rupture avec les aliénations qui nous engluent et, en ce sens, elle constitue un élément de prise de conscience politique. C'est en cela que réside l'hérésie, en cette motivation, même confuse, à prendre conscience des mutilations multiples infligées à l'homme et à repenser les rapports sociaux. Partant, on conçoit aisément que cet art qui se dresse contre le normativisme ne soit pas du goût des dirigeants politiques. En vérité, seul pourrait tolérer un art authentiquement avant-gardiste un régime authentiquement démocratique, entendons un régime qui accepterait la permanence de la dialectique, c'est-à-dire la permanence du processus cognitif qui invite sans cesse au dépassement la situation historique. Jusqu'à nos jours, ce processus a été — par tous les pouvoirs politiques sans exception — soit carrément néantisé (comme par le totalitarisme nazi), soit figé à des niveaux divers par un bureaucratisme répressif (notamment dans l'ex-bloc soviétique), soit, comme dans les sociétés occidentales, dissolu dans des virtualités censées signifier le bonheur alors que ces virtualités ne sont là que pour atomiser les individus, les détourner de l'altruisme et donc des luttes solidaires pour une société sans cesse plus juste¹⁷. En conséquence, comme le suggérait Brecht¹⁸, il reste à construire une éthique qui certes améliore le monde mais qui, loin de se prévaloir de cette amélioration et de l'ériger en dogme, motive au contraire sans arrêt à améliorer le monde amélioré. Dans cette démarche, il y a beaucoup à apprendre de l'avant-garde artistique et culturelle¹⁹. Cela, les idéologues nazis ne l'ignoraient pas, d'où leur volontarisme ravageur²⁰...

Notes et références

1. Il n'est qu'à lire Horst Krüger, *Das zerbrochene Haus. Eine Jugend in Deutschland*, DTV, 1986, chap. 1, pour se convaincre que celle-ci fut extrêmement active et concerna même pour la première fois les couches populaires.
2. Voir Jacqueline Risset, « Introduction », in Dante, *La divine comédie, L'Enfer*, GF-Flammarion, 1992.
3. In avant-propos à *Language and Silence*, Atheneum, N.Y., 1967.
4. Voir Hermann Hesse, *Romans et Nouvelles*, Laffont/Bouquins, 1993, p. 1140.
5. Cf. Peter Reichel, *Der schöne Schein des Dritten Reiches*, Hanser, 1991.
6. Fondamentaux à cet égard sont les travaux pionniers de Lionel Richard. Voir aussi : T. Feral et Stefan Gänzle, « Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem », in *Kultur-Mosaik*, Ellipses, 1997, pp. 187-202, ainsi que T. Feral, *Le Nazisme, une culture ?*, L'Harmattan, 2001.
7. On sait que dans son arbitrage entre les déesses Héra, Athéna et Aphrodite qui concourraient pour la pomme d'or devant récompenser la plus belle, Pâris choisit Aphrodite qui lui avait promis l'amour d'Hélène. Fort de cette promesse, Pâris enleva Hélène à son époux Ménélas, ce qui déclencha la guerre de Troie.
8. Cf. Georges Dumézil, *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, 1958.
9. Voir Lionel Richard, *Le Nazisme et la culture*, Maspero, 1978, p. 31.
10. Par exemple aux pages 168-171 d'un volume de 136 pages en format 23 X 30,5 intitulé *Adolf Hitler* réalisé sous la direction du photographe Heinrich Hoffmann et publié aux éditions Poeschel de Leipzig en 1937 (propriété T.F.).

11. Pour le détail concernant l'exposition « Art dégénéré » et la « Grande exposition d'art allemand », voir T. Feral, Culture et dégénérescence en Allemagne, L'Harmattan, 1999, pp. 21-44.
12. Sur ce chapitre, on se reportera avec profit à Maruta Schmidt, Gabi Dietz et al., Frauen unterm Hakenkreuz, DTV, 1985.
13. Voir sans faute l'étude de Ralph Keyzers, L'Intoxication nazie de la jeunesse allemande, L'Harmattan, 2011.
14. Voir in T. Feral, Le « nazisme » en dates, L'Harmattan, 2010 : 21 mars 1943, 30 janvier 1944, 30 janvier 1945.
15. Cf. la deuxième partie de ce volume
16. Bonne présentation des faits in Wilhelm Alff, Der Begriff Faschismus und andere Aufsätze zur Zeitgeschichte, Suhrkamp, 1971, p. 124 sq.
17. Voir les travaux de Jean Baudrillard.
18. Cf. Henri Arvon, L'Esthétique marxiste, PUF, 1970, pp. 77-78.
19. Je renvoie là au remarquable livre du philosophe Ernst Bloch « Le Principe Espérance » (Das Prinzip Hoffnung) publié en 1956 et qui lui valut de devoir quitter à 72 ans la RDA où il avait choisi d'enseigner après avoir connu durant douze années l'exil auquel l'avait contraint le régime hitlérien.
20. Dans son ouvrage pseudo-philosophique de 712 pages, Le Mythe du XXe siècle (1930), Alfred Rosenberg se livre à une exécution en règle des courants modernistes en lesquels il voit soit un dérangement mental soit une « arme biologique » (sic) utilisée par les « Juifs du Kremlin » et leurs complices juifs et communistes allemands pour précipiter la Communauté aryenne dans la décadence. Son argumentation, comme celle de tous les « penseurs » nazis — et de Hitler dans Mein Kampf —, vise à convaincre que les productions de ces courants préfigurent l'état futur de dégénérescence de la société allemande pour peu qu'elle

s'écarte des sains principes de l'ordre naturel et des valeurs sacrées du Sang et du Sol. C'est Rosenberg qui, en 1940, à la Chambre des députés où s'était rassemblé le tout-Paris de la collaboration, proclamera que l'adoption des idées des Lumières « à titre de principes politiques » par le peuple français a été « une heure de faiblesse dans l'histoire » et que, en conséquence, « 1789 est une date à rayer de l'histoire ». D'autant que, ayant émancipé les Juifs, la Révolution a marqué l'irruption « de l'esprit destructeur dans la culture européenne ».

Seconde partie

LA LITTÉRATURE DU TROISIÈME REICH

Un des champs d'investigation privilégié permettant de mettre en lumière un ordre social relevant de la première moitié du XX^e siècle reste le phénomène de production littéraire de masse. De fait, en livrant des modèles de comportements produits par la volonté d'un petit nombre, cette production était centrée sur l'ajustement de la conduite de la population à des desseins définis par avance. Elle est donc révélatrice des principes qui prétendaient animer le devenir social, des rêves et des illusions dont on nourrissait les foules, des schémas censés entretenir leur passivité et leur résignation mais aussi alimenter les mutations dans lesquelles la classe dominante souhaitait les entraîner. On le sait : chercher à approcher l'histoire d'une société impose que l'on étudie ses attitudes mentales, c'est-à-dire son idéologie définie par Althusser comme « un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée ». Or, dans la première moitié du XX^e siècle, c'est le produit écrit, au sens le plus large du terme, qui fondait le système idéologique et ce, en établissant une mémoire idéalisée des temps révolus tout en présentant une vision, elle aussi idéalisée, de la société future. Érigé en objet pratique afin de contribuer à animer le mouvement de l'histoire, le produit écrit était une force matérielle de représentations dont le but était de fournir un prétexte et une justification aux comportements des gens, de les raffermir et de les conforter collectivement dans une « pratique sociale ». C'est pourquoi, dans l'« État total » national-socialiste (cf. Ernst Forsthoff, Der totale Staat, 1933), la sacralisation de l'idéologie a été assurée par une

organisation, la « Chambre littéraire du Reich » (Reichsschrifttumskammer), qui englobait et contrôlait tous les praticiens du marché littéraire (spécialistes de la théorie, spécialistes de l'écriture, spécialistes de la production, spécialistes de la diffusion, spécialistes de la censure). En outre, cette organisation avait le pouvoir permanent de décider lequel parmi les acteurs du marché littéraire avait droit à la parole (bardes officiels, récupérés, opportunistes) ou devait être interdit voire définitivement rayé de la carte (auteurs de gauche, humanistes, juifs, exilés), le lecteur étant par-là même livré aux premiers et coupé des seconds. Sous le troisième Reich, l'ensemble de la vie littéraire était conçue pour combler d'entrée le public de réponses en le privant de l'interrogatif. Certes, cette production écrite de propagande n'était que mystification, mais toute son habileté était de donner aux membres de la communauté — cette appartenance étant strictement réglementée par des critères biologiques et politiques — le sentiment qu'ils participaient à part entière au tissage de la trame de leur histoire propre au sein de l'histoire nationale, qu'ils maîtrisaient l'événement alors qu'ils se trouvaient en réalité propulsés dans la fausse conscience et le crépuscule de la raison. Phénomène paradoxal sans doute que celui de la déculturation d'une société justement par cet instrument de culture et de progrès humain que devrait être la littérature, mais phénomène néanmoins bien réel dont le nazisme peut être considéré comme le paradigme sans doute le plus abouti.

A. Le livre au service de la propagande

De quelle façon put se constituer avec le nazisme cet échiquier idéologique qui conduisit à l'acceptation pratique par une société d'un système antonyme par excellence de « l'épanouissement de l'homme dans toute la richesse de son être » (H. Fleischer, *Marxismus und Geschichte*, 1969) et le jetant à *corps perdu* dans une pratique sociale dominée

par la vision omniprésente de la mort ? Quel fut le rôle joué par l'écriture dans ce conditionnement ?

Sous le troisième Reich, le livre a une utilité pratique directe et l'opération de lecture n'a d'autre but que de renfermer l'homme plus étroitement dans son statut d'aliéné. D'où la réduction de la création à une simple reproduction de cas de figures strictement déterminés au préalable et le fétichisme très particulier dont est entouré l'édition qui traite la chose imprimée sous un angle purement pragmatique et apostasie la valeur esthétique au profit de la valeur d'usage.

Ainsi, la fonction essentielle de la *Chambre littéraire* supervisée par le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, réside donc dans la configuration d'un ordre littéraire parfaitement défini et dans l'instauration d'un univers clos auquel nul ne pourra se soustraire, producteur comme consommateur, en ce sens que le lecteur doit trouver dans le livre proposé par l'écrivain la signification de ce qui lui échappe encore, et l'argumentation irréfutable que sa vie, si elle peut être autre chose, ne peut l'être par autre chose que ce qu'il va précisément découvrir : l'idéologie nationale-socialiste et son univers mythique.

La lecture à laquelle on se trouve convié est donc là pour signifier une réalité absolue qui transcende l'individuel pour le noyer dans l'unité synthétique de la *Communauté raciale populaire*, le *Volk*. Car tel est bien le « seul moyen d'action positif sur le présent », réaffirmant, après Georges Sorel, les écrivains nazis (cf. A. Steil, *Die imaginäre Revolte*, 1983).

Mais que saurait « enfanter le sommeil de la raison sinon des monstres » (Goya, *Caprices* n° 43, 1799) ? C'est ce que je vais essayer de montrer en reconstituant l'imprégnation idéologique subie par un lecteur moyen de l'Allemagne hitlérienne aliéné au martelage de la publicité et empruntant ses lectures dans une bibliothèque de prêt (Leihbücherei) d'alors. Pour plus de facilité dans la lecture, je citerai les titres des ouvrages en traduction française. Pour les titres originaux, je renvoie à l'annexe 1.

Avec l'œuvre de Joseph Goebbels, imposante si l'on tient compte de la multiplicité de ses activités et responsabilités politiques, on touche beaucoup plus à une écriture du conditionnement parlé qu'à une réelle littérature militante. Le Grand Maître de la propagande et de la culture nazies, qui longtemps indiqua comme raison sociale la profession d'écrivain, illustre le passage de l'idéologie aux pratiques formelles et refait l'histoire à partir de l'action pratique en donnant toujours le beau rôle au « Parti » superlativisé. Les deux mille pages imprimées par la maison centrale d'édition nationale-socialiste, le *Eher Verlag*, reposent systématiquement sur la justification par l'expérience d'une stratégie sans cesse calculée en fonction de l'objectif à atteindre et ce, de la destruction du mouvement ouvrier et de l'assainissement racial, jusqu'aux exigences de la « guerre totale » (*Totaler Krieg*). On comprendra donc qu'il s'agisse toujours de livres autobiographiques (son roman *Michael – Un destin allemand, Combat pour Berlin, Berlin se réveille*), de notes personnelles (*De l'Hôtel Impérial à la Chancellerie du Reich*), d'articles journalistiques (*L'Attaque, Éclairs à l'horizon*), de scripts de discours (*Signaux des temps nouveaux, Le Cœur d'airain*).

Lorsqu'en novembre 1926, le jeune responsable de la NSDAP de la Ruhr quitte à 29 ans Elberfeld pour réorganiser la section berlinoise du Parti et faire la conquête de la capitale — répondant par-là à un souhait exprimé par Hitler au congrès de Weimar qui s'est déroulé peu de temps auparavant —, il sait la nécessité impérieuse qu'il y a de s'adresser aux masses en éveillant en elles les passions et, pour y parvenir, d'adopter une thématique délibérément manichéenne afin de leur prouver où se situe en dernière analyse — analyse qui leur est bien entendu en permanence suggérée et baigne dans l'irrationnel puisqu'elle va à l'encontre même de leurs aspirations profondes et légitimes — leur ultime recours face à la désagrégation qui les frappe : se ranger aux côtés du plus fort, le Parti et son chef suprême, et se soumettre à leur volonté infaillible. Or ce Parti, il apparaît vraiment comme le

plus fort puisqu'il lui suffit de trois petits mois et de quelques discours au *Viktoriagarten* de Wilmersdorf pour passer du sordide local du 109 de la Potsdamerstrasse, la fameuse *Opiumhöhle*, au premier étage d'un immeuble bourgeois, 44 Lützowstrasse, et qu'il aboutit cinq années plus tard, contre vents et marées, au siège majestueux de la Voßstrasse, le *Adolf-Hitler-Haus*. Donc, rien ne saurait contrarier la force de ce destin qui appelle, selon le Goebbels, « quelques flammes à éclairer » un pays, pas même le problème du financement — crucial pour tout parti politique —, car de telles contingences ne sauraient concerner « les hommes élus pour faire l'histoire et éveiller l'Allemagne ». Pourtant, concède l'ardent thuriféraire, « ce furent des années difficiles et presque insupportables ». Et ceci pour la raison bien simple que si l'idéologie nazie tente de s'imposer en tablant sur des postulats se passant d'analyse par définition — ainsi son infaillibilité et son inéluctabilité — et peut par leur radicalisation se percer un chemin vers les masses, il n'en est plus de même lorsque cette idéologie se heurte aux « Juifs de la Maison Karl Liebknecht », à ce « fléau rouge » qui n'a de cesse d'éclairer l'origine des fonds du Parti pour mieux préciser le caractère de classe de son programme et la démagogie mensongère de sa propagande. Pour que le mouvement triomphe, il est indispensable, du fait de son caractère profondément mythique, que le rationnel soit extirpé, donc tel Siegfried de décapiter la bête en instituant une terreur préventive, fort du principe que « l'idée la plus élevée peut être étouffée si son protagoniste est exécuté ». Le fer de lance de la doctrine, l'instrument destiné négativement à éliminer l'adversaire et positivement à inculquer la foi nouvelle, c'est donc la provocation. Lorsque, fin janvier 1927, Goebbels se rend avec ses troupes à Spandau pour mener un débat sur le thème du socialisme, et le 11 février à la sale Pharus de Wedding au nord de Berlin pour parler de l'effondrement de l'État bourgeois, il sait pertinemment qu'il fait incursion en territoire rouge et que cela n'ira pas sans riposte. De même, il est parfaitement conscient que sa tentative de perversion du

socialisme aux yeux des masses prolétariennes est vouée à l'échec puisque l'affrontement est inévitable. Mais peu lui importe, car ce qui compte essentiellement à ses yeux, c'est que les rixes qui interrompent les « débats publics » justifient désormais la chasse à l'homme sans merci qu'il souhaite. Du reste, il ne s'en cache pas : « Le national-socialisme est une affaire d'action et non de parole ». Et lorsque, quatre jours après les combats de la Müllerstrasse où se trouve la salle Pharus, Kurt Daluege et ses SA passent à l'offensive, le futur ministre s'écrie que cette fois-ci « la victoire est acquise », suggérant que l'Allemagne ne pourra être sauvée que par l'institutionnalisation du meurtre. Mais « le marxiste qui sait que sa puissance réside dans le fait essentiel qu'il tient la rue » n'est pas homme à ne pas riposter. Aussi les expéditions punitives ne vont-elles pas sans victimes. D'où la nécessité d'instaurer un culte des combattants qui, en une « totale abnégation » luttent pour un monde rénové, les SA, *Sportabteilung* — sections sportives — ou *Sturmabteilung* — sections d'assaut —, qu'importe pourvu qu'ils symbolisent les soldats politiques du renouveau de l'Allemagne. La fonction du SA, « né de la politique pour la politique », c'est de mettre un terme à la « terreur rouge », et du fait qu'il « est connu que l'agresseur triomphera toujours de celui qui se défend », il est tout à fait légitime que le SA soit l'agresseur si le mouvement, et donc l'Allemagne, veulent survivre. Totale abnégation que celle de ces troupes grassement rétribuées par les agrariens et les industriels qui espèrent étoffer leurs privilèges grâce aux violences contre le mouvement révolutionnaire, voudra-t-on objecter ? Allons donc, répond laconiquement Goebbels, « pour de l'argent on est prêt à vivre mais pas à mourir ! » Par-delà le mensonge — flagrant — le propos est révélateur : le combat que livrent les nazis dans la capitale pour la capitale est véritablement un combat à mort contre les organisations des travailleurs. En effet, si l'on tient compte que « le national-socialisme ne mène pas une lutte parlementaire mais une lutte par la propagande, il était fatal que sur ce terrain il se heurte au parti communiste », tout le

reste, le médian, étant aux yeux de Goebbels totalement inapte à régler les problèmes inhérents à une crise frappant particulièrement le prolétariat déraciné de la grande ville qui, isolé dans sa misère, ne voit d'autre exutoire que dans la lutte des classes. Socialisme légitime donc que celui de ce prolétariat qui pour autant doit comprendre qu'en se détournant du nationalisme pour l'internationalisme, il fait le jeu de puissances étrangères dominées par la « Juiverie » dont le but est de réduire le peuple allemand à l'esclavage et d'anéantir sa culture. En découle l'importance particulière de cette conférence du *Führer* — la première à Berlin au mépris de l'interdiction de parole qui le frappe depuis le putsch manqué de novembre 1923 — qui se déroule le 1^{er} mai 1927 — pour la Fête des travailleurs donc — dans un cabaret désaffecté du centre ville, le *Clou*, sur ce que l'on doit entendre par « socialisme national » et au cours de laquelle le problème juif se taille la part du lion. Procédant à une véritable redistribution des données idéologiques antérieures, Hitler dépasse le nationalisme traditionnel, peu convaincant pour des masses séduites par l'internationalisme, et le remplace par une idéologie raciste, explicative de la question sociale. Trois jours plus tard, Goebbels, lors d'une manifestation convoquée au 94 de la Chausseestrasse, complète le tableau en désignant aux masses les responsables de la mauvaise situation présente, conséquence du « Coup de poignard dans le dos » de 1918 : les Juifs et leur presse. Le cadre choisi ne saurait mieux convenir à de tels propos puisqu'il s'agit du local des anciens combattants. Mais cette fois le service d'ordre en fait trop. Oubliant que l'adversaire à molester est uniquement la « canaille rouge », il met à mal un vieux pasteur du nom de Stucke et le jette à la rue. « Un ivrogne provocateur », déclare l'orateur, tentant de rattraper la bévue. Mais l'explication ne convainc pas. Une levée de boucliers provoque l'interdiction du Parti le 5 mai : 1400 personnes sur les 4,5 millions habitant la cité ! Et tandis que Goebbels fanfaronne en envoyant promener le fonctionnaire qui lui présente le pli recommandé contenant l'avis

d'interdiction, ce qui entraîne l'occupation du siège du Parti par la police, Hitler fulmine contre la maladresse de son *Gauleiter*. Mais ce dernier — pour lequel la finance joue subitement un rôle — le rassure : « Il a été possible de mettre le compte bancaire et les dossiers en lieu sûr ». En outre, le Parti — et c'est là « le fruit d'un incessant labeur militant » — n'a rien perdu de son influence si l'on en croit l'ovation qui est faite au « petit docteur » sur le quai de la gare à son retour de Stuttgart où il a jugé prudent de se rendre pour deux jours. De fait, l'homme de la rue plongé dans la crise affectionne la politique à grand tapage et s'entiche facilement de figures sortant du commun et lui proposant des explications toutes faites. De là la conclusion que le thème du Juif, à la fois ploutocrate et bolchevique, est bien le ressort passionnel propre à réveiller les instincts les plus primitifs et à mettre en condition : « Il n'y a aujourd'hui en Allemagne que deux solutions pour devenir célèbre, ou bien se glisser dans le même caleçon que le Juif, ou bien le combattre de toutes ses forces », formulation qui vise à persuader les classes inférieures de l'inévitabilité de leur situation tant qu'elles resteront engluées dans leur faiblesse : la place de l'individu dans la société est une affaire personnelle. Mais cet appel à la lutte communautaire contre le principe de tous les maux, il faut le concrétiser, d'autant que si le Parti est interdit, c'est justement parce qu'il est à même de renverser la société en place, de la transformer radicalement en utilisant la valeur individuelle d'êtres supérieurs présentement opprimés par la démocratie et le libéralisme juifs. C'est donc à partir de son illégalité que le Parti élabore désormais sa dynamique. À un article d'Otto Braun (social-démocrate, président du Conseil régional de Prusse) paru le 6 mai 1927 dans la *Berliner Morgenpost* et qui explique les raisons de l'interdiction, les nazis répliquent par de mini-pogromes. Mais la réponse n'est pas assez vigoureuse, il faut être plus offensif, « passer à l'attaque pour les opprimés contre les exploités », d'où le titre de l'hebdomadaire qui va paraître tous les lundis : *L'Attaque* (*Der Angriff*). Cependant, comme « sous la pression des lois

il n'est pas possible d'exprimer nos revendications par des mots », une nouvelle pratique journalistique s'impose. Les nécessités de la clandestinité privilégient la caricature car, « outre le fait qu'elle échappe aux normes juridiques », elle présente l'insigne avantage « d'inciter à rire et non à penser ». Or, « celui qui a les rieurs dans sa poche a toujours raison ». Clandestinité bien relative toutefois que celle que le pouvoir social-démocrate impose à la section nazie de la capitale du fait qu'il n'hésite pas à lui laisser la bride sur le cou dès lors qu'il s'agit de mener à bien — sans se salir les mains — la purification de la vie politique du « terrorisme bolchevique ». Car on notera avec intérêt que si la première page du premier numéro de *L'Attaque* en date du 4 juillet 1927 s'appuie bien sur deux caricatures en ce qui concerne la dénonciation des Juifs, la parole, elle, s'épanche copieusement et n'est victime de nulle censure lorsqu'il s'agit de dénoncer l'imminence d'un « putsch communiste » purement hypothétique. En outre, lorsque le rédacteur en chef Goebbels fait état d'une faillite prochaine malgré les efforts des militants pour maintenir le Parti en vie par des associations parallèles, clubs de quilles ou de natation, et amasser les fonds nécessaires au sauvetage de l'hebdomadaire, on ne manquera pas de s'étonner que, un mois plus tard à la veille du Congrès national à Nuremberg, « la crise ait été surmontée » et que *L'Attaque* puisse s'offrir le luxe de « la parution d'un numéro spécial ». Miracle de la conjugaison de la magnanimité d'un pouvoir prétendument républicain et des largesses d'un grand capital possédés d'une commune ivresse antibolchevique : « Nous eûmes même la satisfaction de voir notre journal jouer un rôle sans cesse croissant ! » Pourtant, s'il est un grief que l'on ne peut faire au national-socialisme, c'est d'avoir jamais dissimulé ses réelles intentions. La rhétorique de Goebbels, qui s'épanche aussi bien à l'encontre de la démocratie que des Juifs, du « système » weimarien que des communistes, constitue, bien avant l'accession au pouvoir du 30 janvier 1933, un véritable bréviaire des projets hitlériens. N'empêche que le mardi 8 novembre 1927, le Parti peut de

nouveau s'exprimer librement bien que l'interdiction ne soit levée officiellement que cinq mois plus tard. C'est plus qu'il n'en faut au publicitaire de la *NSDAP* pour soumettre les masses à ses techniques d'imprégnation idéologique. Les cent trente articles de la main de Goebbels pour *L'Attaque*, véritable usine à martelage, ont été réunis en 1935 par Hans Schwarz von Berck et publiés par le *Eher Verlag* : dénigrement systématique et globalisation de l'adversaire pour que les coups puissent être concentrés sur tout ce qui est susceptible de porter préjudice à l'avancée du mouvement, mode d'expression de l'homme de la rue, de l'ouvrier, du soldat, associés en une même communauté élue et appelée à régner, extrême accessibilité stylistique et recours aux réactions élémentaires telles le rire, la peur ou la colère. Bref, les fondements de la propagande goebbelsienne tendent à un but unique : conduire les masses à se rendre complices de la violence physique indispensable au triomphe de la cause, de la frénésie du discours à l'attaque corporelle quasi réflexe, en suggérant la nécessité d'une autodéfense face au mortel danger que constituent l'expression statique du mal, *LE Juif*, et ses figurations actives (marxisme, intellectualisme, pacifisme, etc...). « Faire de l'agitation, toujours plus d'agitation », voilà la clé du succès telle qu'elle apparaît encore et toujours au 17 janvier 1932, alors que Goebbels et son chef, installés à l'« Hôtel impérial » (*Kaiserhof*), commencent à entrevoir concrètement la possibilité de bientôt parcourir les trois cents mètres qui les séparent de la Chancellerie du Reich. Cinq années ont passé. Les effectifs du Parti dépassent le million. La guerre civile menace et les ministères se succèdent (cf. T. F., *Le « nazisme » en dates*, 2010). La crise est totale. L'oligarchie économique voit en Hitler un rempart contre le communisme, et le peuple désespéré un sauveur. Froidement, l'homme d'Elberfeld analyse la situation : « L'heure va sonner. Cette crise nous hissera au sommet ». Confiant en un avenir lumineux, il tient son journal pour la postérité : « 1^{er} mai 1932. Les rouges font une manifestation. Mais cela ne marche plus. L'année

prochaine ce sera vraisemblablement à nous de leur montrer comment on réalise de telles choses ». Banqueroute en conséquence du concurrent communiste qui a cru pouvoir prétendre arrêter le progrès historique de la révolution nationale, et triomphe du mouvement qui annonce le 15 novembre 1932 que dès janvier *L'Observateur racial-populaire* (*Völkischer Beobachter*) paraîtra comme journal du matin dans la capitale. Faillite irréversible même, puisqu'au soir du 29 janvier 1933 « le rêve s'accomplit, la Wilhelmstrasse (*i.e.* la Chancellerie) est à nous ! » En apparence sans aucun doute, mais que se passera-t-il aux échéances électorales du 5 mars si l'adversaire parvient à réaliser un front uni d'action ? Or voici qu'il « se donne lui-même le coup de grâce » dans la nuit du 27 au 28 février. « Le *Reichstag* brûle », apprend par téléphone Ernst Hanfstaengl au *Führer*, lequel part aussitôt, flanqué de Goebbels, rejoindre Göring et von Papen sur le lieu de l'incendie. La manœuvre est claire : « La commune tente de semer la perturbation par le feu et la terreur afin de prendre le pouvoir dans la panique générale ». Elle ne le sera pas moins pour Dimitrov (cf. G. Dimitroff, *Reichstagsbrandprozess. Dokumente, Briefe und Aufzeichnungen*, Dietz Verlag, Berlin, 1978). Toutefois, ce qui est remarquable, c'est que la provocation préalable des nazis pour exercer une violence physique indispensable à leur victoire finale est parée des vertus de l'antiterrorisme. Ici, le déploiement de force, le meurtre, sont inséparables de la propagande, plus, ils deviennent propagande. Propagande encore — n'est-ce pas là sa vocation ? — les discours de Goebbels de 1941 et 1942 que retranscrivent l'hebdomadaire *Le Reich* (*Das Reich*) et *L'Observateur racial-populaire* (*Völkischer Beobachter*). Mais en pleine guerre, l'humoriste de *L'Attaque* ne rit plus, son cœur est d'airain (d'où le titre du recueil, *Das eiserne Herz*). Le ton se fait pathétique, propre à faire comprendre à chaque Allemand le tragique de la situation et le sacrifice que la patrie attend de lui (voir les articles « Ne pas se faire d'illusions », « L'avenir de notre Communauté raciale populaire est entre ses mains », « De la confiance en

sa propre force ». Toutefois, cette guerre « voulue par les Juifs et leurs vassaux bolcheviques » a un sens (« Du sens de la guerre ») : l'héroïsme du combattant (« Soldats au combat ») et sa victoire (« Nuages noirs sur l'Angleterre ») imposeront au monde de nouvelles normes (« La loi du nouveau monde ») qui déboucheront sur un avenir glorieux (« Nouvelles perspectives »). L'impérialisme érigé en mystique ne laisse à « Michel » — agglutination de la population allemande (*der deutsche Michel*) à l'archange triomphateur des forces du mal — d'autre destin que **de sacrifier ou de se sacrifier** sur l'autel de l'histoire.

La guerre donc, nous y voici, génératrice d'une communauté authentique où la lutte des classes est abolie par l'expérience de la camaraderie au front qui soude entre eux les individus entièrement soumis au guide suprême. « Nalata barna inayokota serlati », déclame un boy wangoni en tendant à Otto Pentzel, alors planteur au Tanganika, un courrier de l'administration de Dar-es-Salam. Et ce dernier en éprouve une joie incommensurable car « c'est enfin la guerre ». Le ton de l'ouvrage, *Combat dans la brousse d'Afrique orientale* (1943), est donné : « On va enfin pouvoir se mettre sérieusement au travail ». L'écrivain Pentzel, se référant à une réalité vécue à partir du 5 août 1914, voue en cent dix pages au grand conflit du tournant du siècle un culte qui s'érige en une véritable conception de l'histoire. Et le cotonnier de se lancer dans la guérilla, du fleuve Rovuma, contre les Portugais du Mozambique, au poste retranché de Newala, contre les Anglais qui finiront par le faire prisonnier après avoir mis à sac sa plantation : issue fatale d'une lutte inégale dans une enclave soumise au total blocus des Alliés, émaillée toutefois de faits d'armes grandioses, tels la réduction à dix-sept — deux blancs et quinze Askaris — d'un poste portugais ou de la garnison de Mahuta. Mais par-delà la valorisation de la bravoure et du *Führertum* germaniques, ces exploits héroïques sont indissociables de la mission civilisatrice du colon auprès des indigènes, des « individus primitifs, ivrognes et bagarreurs », pour lesquels

ce noble combat reste le moyen privilégié de donner un sens à leur médiocre existence, de s'élever au-dessus de leur statut naturel d'esclave par un affrontement avec la mort, unique valeur de référence. La vision de l'organisation sociale offerte par Pentzel au niveau du protectorat organisé militairement par le général-gouverneur Paul von Lettow-Vorbeck (1870-1964, auteur en 1920 de *Heia Safari*) recoupe ainsi à la perfection la conception nazie d'un État éducateur des masses, dont l'incarnation achevée est le *Führer*. Seules les vertus du total sacrifice à sa cause, et donc le passage à la guerre rédemptrice, forceront les obstacles qui de l'homme mènent au surhomme. Car dans ce « western africain » qui s'intègre au flot de littérature belliciste qui a englouti la vie intellectuelle allemande et dont la consommation provoquée s'intensifie à mesure des besoins du troisième Reich d'étayer sa politique impérialiste, il est évident que le peuple allemand, dans son ensemble de race pure, et donc supérieur, ne saurait échouer là où quelques nègres produits d'une basse humanité peuvent réussir à titre exceptionnel.

En effet, « depuis Siegfried et Gudrun », rappellent Emil Jörns et Julius Schwab dans un *ABC d'hygiène raciale* publié en 1934 « par amour pour la jeunesse allemande », le peuple germanique a tressé inlassablement la trame qui l'a autorisé durant son histoire à dominer une partie du monde. Hélas !, un métissage sans cesse croissant et une grande négligence des principes voulus par l'ordre naturel l'ont conduit à ce déclin dont témoigne la recherche spenglerienne (*Le Déclin de l'Occident*, 1922). Il est en conséquence évident pour les deux acolytes que seul le respect des lois du sang pourra redonner au *Volk* sa vocation universelle de régénérer le monde.

Ce racisme, qui va permettre dans un premier temps de raffermir le moi individuel et collectif avant de servir à excuser et légitimer l'agression, le voilà bien assimilé chez Michael Alexander qui se rend en mai 1936 en Grande-

Bretagne pour y établir une antenne de sa firme. Terrible épreuve pour cet « authentique Aryen de trente ans » que ce voyage en compagnie d'émigrants juifs bardés de bijoux soustraits par la ruse à la vigilance des douaniers allemands et qui s'en flattent avec une telle impertinence que le probe Aryen ne peut tolérer plus longtemps de partager son compartiment de train puis sa cabine de bateau avec eux. À son arrivée sur le quai, rien que des Juifs qui attendent leur permis d'immigration, et à Londres, du directeur du *Daily Telegraph*, Lord Burnham, « de son vrai nom Levy », au P.D.G. de la compagnie minière chinoise Lord Southborough, et jusqu'à l'entourage de Neville Chamberlain, « le plus grand menteur de l'histoire qui signera les Accords de Munich en sachant pertinemment qu'il ne les respectera pas », des Juifs, encore et toujours ! Accusé d'activités louches et après un bref emprisonnement, notre pauvre Teuton, « victime d'une conjuration », se verra trois années plus tard *expulsé d'Angleterre par Scotland Yard* (titre de l'ouvrage, 1941), emportant avec soi une passionnée de *Faust* parée du nom circonstanciel de Margarete et la ferme « conviction que les Allemands, mille fois supérieurs aux Anglais enjuivés », conduiront par la guerre purificatrice l'Europe vers des lendemains qui chantent.

Et effectivement à cette époque en Allemagne — à en croire les nombreux recueils de *Lieder* publiés, par exemple par Alfred Berndt —, on chante, conjurant en la Sainte Église nationale-socialiste, face à l'autel érigé au *Führer*, ses angoisses par des rêves paradisiaques.

Édité par le *Deutscher Verlag* de Berlin à 300 000 exemplaires avec un minimum de 37 000, Bruno Bürgel élabore en 2500 pages réparties sur neuf volumes un gigantesque hymne à la magnificence de l'univers. S'orientant progressivement du culte de la glèbe (*La Semence et la moisson*) vers une réflexion sur le cosmos (*Venus de lointains mondes*) et l'existence (*L'Image du monde de l'homme moderne*), Bürgel, sorte d'astrologue inspiré, en

appelle à remettre collectivement son sort entre les mains d'un destin qui s'appelle Adolf Hitler. Et ces forces irrationnelles, dont Bürgel ne cesse de faire l'apologie dans ses livres, ce sont elles qui président à la joie saine du paysan allemand, gardien de la race et des traditions populaires, qu'exalte Karl Lerbs, directeur de collection au *Fels Verlag* d'Essen, en un recueil de quatre cent trente-deux pages (*Livre de la joie paysanne*, 1943), ainsi qu'à l'amour fêté par Lisa Schultze-Kunstmann dans un gros roman de pacotille publié chez Paul Neff, *Les Célibataires d'Annenthal* (1943). Nécessaire échappatoire à la détresse matérielle et morale d'un peuple précipité dans la guerre, et étudiée pour fortifier l'engouement des masses et les pénétrer du sentiment que la crise n'est pas fatale, que l'ethos hitlérien en viendra à bout, cette vision du monde trouve son achèvement dans le néo-mysticisme d'Edith Mikeleitits. Dans les nombreuses nouvelles qu'elle fait paraître chez un éditeur de Brunswick, Georg Westermann, elle invite, elle-même en proie à une violente fascination, à une complète dévotion au *Führer*, à l'image de Jakob Böhme pour Dieu (*L'Effigie éternelle*, 1942).

Toutefois, malgré une totale mobilisation des communications de masse et la combativité des apôtres littéraires du régime, la désillusion est grande. La pénétration idéologique n'est pas en mesure de répondre aux attaques de la réalité : la mort frappe chaque jour sur les champs de bataille, et dans les villes, les ruines fumantes commencent à s'accumuler (24 juillet 1943 : durant six jours, pilonnage de Hambourg par 2200 avions alliés ; désormais les raids aériens sur l'Allemagne seront pratiquement quotidien jusqu'en 1945). Les cadavres s'amoncellent et les invalides sont légion. En ce qui concerne les morts évidemment, leur utilisation sociale — leur exploitation — est facile : martyrs d'un idéal, on leur élève des autels, on allume des flammes votives, on célèbre des rites, on chante — nous y revenons — leur souvenir. Ainsi s'étoffe le culte ! Mais avec ces morts vivants que sont les invalides ? Il faut donc que la

machinerie propagandiste s'active. *Maintenant plus que jamais*, affirme Fritz Schaetzler en titre d'un ouvrage autobiographique richement illustré, diffusé par le *Deutscher Verlag* de Berlin (1943). Et lui aussi chante, puisque c'est son métier ! Qui serait en effet plus à l'aise que le célèbre interprète de Beckmesser (*Les Maîtres-Chanteurs*), Escamillo (*Carmen*) et Frosch (*La Chauve-souris*) dans ce nouveau rôle imposé par les circonstances ? D'autant que, pour le lieutenant Schaetzler, la bataille des Flandres de 1917 s'est soldée par la perte d'une jambe et une incapacité du bras droit. Or, grâce à l'orthopédie et à une volonté de fer, voici dès 1920 le chanteur d'opéra à même de skier, de jouer au tennis et de reprendre son activité professionnelle. Quelle aubaine pour l'officine de Goebbels ! Visualisons brièvement ce concert spécial organisé par les services de la propagande pour les mutilés de la nouvelle guerre : le maître, après avoir interprété quelques morceaux de bravoure, enlève théâtralement sa jambe artificielle et explique son histoire. Puis en short, sa prothèse réadaptée, il se livre à une brillante démonstration d'athlétisme, déchaînant l'enthousiasme de cette cour des miracles qui, pour conclure, chante en chœur la gloire éternelle du grand Reich !

Mais qu'en est-il de la gloire du grand Reich en l'année 1944 ? Tandis que Leningrad a été libérée et que l'Armée rouge arrive à la frontière roumaine, des projets prennent corps (sommets du château de Pukler près de Cottbus, assemblée du *Rotes Haus* à Strasbourg) en perspective d'une défaite que les industriels, les généraux et Himmler savent inévitable, d'autant que court le bruit d'un prochain débarquement allié en France. Ainsi les usines Krupp sont reprivatées afin de mieux résister au démantèlement que les vainqueurs ne manqueront pas d'exiger, et on fait circuler la rumeur de l'arrestation du magnat pour soutien à des groupes de résistance antinazie ! Tout semble donc perdu, à moins que l'on ne parvienne à enfin réaliser le fameux plan élaboré fin janvier 1919 par Otto von

Stülpnagel, alors commandant, de « rassemblement du monde libre contre l'impérialisme soviétique » (cf. T.F., *Le National-socialisme – Approche didactique*, 1999, p. 51). Et pour osée qu'elle soit, l'idée n'est pas aussi absurde qu'il pourrait y paraître au premier abord puisqu'elle connaîtra même une amorce de concrétisation sous le gouvernement de Flensburg présidé par l'amiral Dönitz à partir du 30 avril 1945. Du reste, dans le clan américain, le visionnaire George Patton ne forge-t-il pas un projet similaire du haut de la tourelle de son char de commandement ? Vieille Europe et Amérique, unissez-vous contre *la politique de tache d'huile* du Kremlin et de ses complices occidentaux, tel le funeste général de Gaulle qui a « contraint en février 1943 Giraud et Peyrouton à amnistier les vingt-sept députés communistes français internés à Alger par Daladier en 1939 », voici le programme pathétique présenté durant cette période (1944) avec un maximum de concision — cent quarante-huit pages — « par un auteur très connu en Europe » (sic) sous le pseudonyme de Vindex (i.e. Giseler Wirsing, journaliste, membre de la SS, rédacteur en chef de mai 1943 à avril 1945 du magazine international *Signal*).

Mais en attendant, face à la tempête, reste à se fier aux lois de la providence, ainsi que ces marins de la région de Reval sur la Baltique auxquels Gerhard Ringeling consacre quatre légendes sous le titre de *Peuple maritime* (1943). Quant à ceux qui seraient tentés de « négliger leur devoir » et de « s'insurger contre l'ordre établi », leur sort sera scellé au poteau d'exécution : on ne peut impunément être « un braconnier défiant l'autorité suprême » et « nuisible à la terre allemande ». Ainsi se décode un récit de Hans Vowinckel, *Combat dans la forêt* (1940), qui se déroule dans l'Odenwald à la fin des guerres napoléoniennes et qui n'est pas sans évoquer *Le Chasseur de Fall* (1883) de Ludwig Ganghofer (1855-1920), un des écrivains favoris de l'empereur Guillaume II et toujours très lu sous le troisième Reich. Ernst Klump, « un ancien de la Berezina », est engagé par le comte de Bollhausen, colonel dans l'armée

prussienne, pour protéger ses propriétés du braconnage. Parcourant inlassablement, et au mépris des dangers qui pèsent sur sa jeune épouse restée seule au foyer, vallées et collines en compagnie de son chien Harras, le héros parviendra — grâce à son pouvoir de mimétisme qui lui permet de se fondre dans le milieu sylvestre, mais surtout grâce à une arme perfectionnée — à assainir le domaine, ce dont la nature lui saura gré en lui offrant un magnifique enfant, et le hobereau en le faisant riche.

Et si « durant ces journées tragiques, il vous vient à l'esprit de passer quelques heures de bonne humeur », comme le propose la quatrième de couverture de *Douce violence* (1941) de l'Autrichien Bruno Brehm, rien de plus simple puisque celui-ci a troqué sa vareuse d'officier de la grande guerre (cf. sa trilogie *Aspis et Este, Ce fut la fin, Ni Empereur ni roi* qui se vendit à 420 000 exemplaires, lui valant en 1939 le « Prix national du livre ») et de dithyrambiste de l'expansionnisme hitlérien (*Patrie élargie, récits allemands de l'étranger*) et de l'*Anschluß* (*Dans le Reich grand-allemand*) pour une plume qui se veut humoristique mais reste néanmoins copieusement raciste. Arrêtons-nous un instant sur ce que raconte *Douce violence* : tandis que s'exacerbent en filigrane les conflits de nationalités qui préludent à la crise de Sarajevo, un homme de vingt ans, Leopold Weinziel, présumé tailleur de profession, vient s'engager dans l'armée autrichienne. Le lieutenant Preinfalk le porte sur les rôles malgré l'opposition d'un vieil adjudant et l'envoie à l'atelier de couture de la compagnie où règnent les Juifs Rosenbaum et Eiszig que Brehm écorche longuement. Au cours d'une rixe, la nouvelle recrue tue un caporal et met le lieutenant dans une pénible situation qui l'oblige à se battre en duel avec son futur beau-frère et à rompre ses fiançailles. Il part alors confier ses peines à un officier de ses amis qui, à son tour, lui raconte sa passion impossible pour la fille d'un général. Évasion oblige, il faudra quatre cent vingt pages de mièvrerie pour qu'enfin le bonheur triomphe en un double mariage. Quatre

cent vingt pages dont F.C. Girard eut pu affirmer en son temps qu'elles cherchaient « surtout à satisfaire les besoins de l'âme et du cœur » en éludant « ceux de l'esprit », règle d'or de toute production littéraire aliénante (cf. F.C. Girard, *Discours sur la littérature populaire*, Lausanne, Payot, 1884, p. 81). Deux ans plus tard, en 1943 (*Le Jour de l'accomplissement*), Brehm chantera toujours l'amour, mais cette fois-ci l'amour de la guerre comme ennoblissement du peuple : « Y en a-t-il un seul parmi nous qui serait susceptible de ne pas avoir foi dans ce grand avenir ? Êtes-vous toujours assujettis au passé ? Votre pensée est-elle toujours soumise à des catégories que l'on a réussi briser ? Combien de temps allez-vous encore tenir compte des autres ? Combien de temps allez-vous encore imiter ce que les autres font ? [...] Ne sentez-vous pas que les regards du monde entier sont fixés sur vous, parce que c'est à vous qu'il appartient de décider de l'avenir ? » Et de sanctifier la mort comme régénératrice d'un monde en proie à la décomposition : « On nous a accusés d'aimer la mort. Mais il faut savoir que nous l'aimons uniquement parce que nous sommes des grains de semence dans la main de Dieu qui ont été semés par amour de l'avenir ».

La mort comme source des valeurs de la nouvelle communauté humaine, tel est également le propos de Friedrich Schreyvogel, lui aussi auteur autrichien à succès, dans *Symphonie du destin* (1941), volumineux roman qui prend pour toile de fond la capitale autrichienne de 1878 à 1914. Paradigmatique est ici le comportement du peintre impressionniste Franck qui, au jour de la déclaration de guerre à la Serbie, incinère ses toiles et proclame sentencieusement, lui qui a consacré son existence à militer pour la vie, que « la mort elle aussi a son mot à dire ». Quant au musicien Kronawetter, il n'hésite pas pour sa part à assimiler le conflit au célèbre final de la Neuvième de Beethoven : « Quiconque a compris la signification de la symphonie sera par la suite un meilleur soldat [...] car [...] comprendre le contrepoint, c'est savoir que de par le monde

tout se règle par un combat ». C'est ainsi qu'Andreas, fils du directeur d'une fabrique de meubles, devra racheter sa désertion des sains principes défendus par son père Heinrich en s'engageant dans l'armée impériale et que la famille Bachmayer sera sauvée du déclin par le petit-fils qui, en tout point semblable au vieux patriarche, « deviendra un homme lorsque l'incendie sera terminé et que les décombres seront déblayés ». Un tel mysticisme suggère bien entendu une conception totalitaire de l'État. En effet, dogmatise Kronawetter, fasciné par le clinquant de la mobilisation générale, seul « un chef d'orchestre » saura par sa baguette révéler à l'individu les forces insoupçonnées qui sommeillent en lui et les organiser rythmiquement.

Et la prophétie s'accomplit avec Peter Stühlen, autre rémouleur de cette philosophie de pacotille, en une tétralogie de mille huit cent pages (*Venu des forêts sombres, Parents et enfants, L'Héritage, Venu de la cendre*) qui couvre trois siècles d'histoire de la famille *Roederer* et au terme de laquelle l'Allemagne déliquescence renaît de ses cendres et renoue avec ses traditions ancestrales.

Le culte de l'Allemagne nouvelle, le voici de nouveau célébré par Günther Barthel dans *La grande croyance*, et ce au nom d'un passé héroïque qu'il magnifie dans la pièce *Violence* dédiée à Johann Philipp Palm, l'éditeur nationaliste de Nuremberg exécuté sur ordre de Napoléon — et auquel font chorus tant Karl Linzen en publiant la correspondance de Palm recueillie par le Père Thomas Pöschl avant son exécution à la forteresse de Landsberg que Friedrich Norfolk dans un roman de sept cent cinquante-huit pages, *Cœur en armure*, consacré au père des lansquenets, Georg von Frundsberg. Ce culte est indissociable dans l'évangile nazi du respect de la loi du « sang et du sol » (*Blut und Boden*), loi éternelle, assène Barthel en titre d'un roman qui s'ouvre sur la mort de l'industriel Andreas Kottenkamp. C'est au fils aîné, Johannes, qui a « fait sa vie dans les provinces de l'Est en compagnie de soldats et de

paysans », que revient de prendre en main les destinées de l'entreprise, tandis que le cadet, Albert, « qui par un mauvais tour de la nature ne possède ni la force du père, ni l'énergie de son frère », sombre dans une vie de débauche et abandonne les affaires pour se mettre en ménage à Marseille avec une Américaine. « Cette trahison du père, des usines, de la vie, de ses origines et de sa naissance » ne peut qu'aboutir à la mort de cet être contre nature : son corps est bientôt retrouvé dans un quartier malfamé du vieux port. Alors commence l'idylle : « saisi par la révolution nationale », Johannes crée un foyer qui, par-delà l'intimité, englobe toute la communauté laborieuse sur laquelle fonde le bonheur ; les grèves ne sont plus qu'un mauvais souvenir et les visages des ouvriers apparaissent transfigurés. L'ouvrage s'achève en apothéose lorsque, pour la fête du travail, sous la voûte d'un ciel constellé, le chant des machines se mêle aux chœurs du final de la Neuvième Symphonie, émerveillant les travailleurs et leurs familles rassemblés pour glorifier l'œuvre du *Führer*.

Cette fascination d'ordre esthétique — qui associe beauté morale et jouissance artistique, vitalité dominatrice et perfection technique — se retrouve dans les mémoires du champion automobile Rudolf Caracciola qui cumula plus de deux cents victoires. *Courses-Victoires-Records* est conçu comme une ode au génie technologique allemand porté par la volonté du *Führer* : « Nous voyons dans le sport automobile une des plus nobles affirmations de la vie qui soit. Et c'est à Adolf Hitler que nous devons de l'avoir hissé à la place d'honneur dans la nouvelle Allemagne ». Les victoires de Brauchitsch sur Mercedes-Benz, qui marquent le règne du Reich sur les circuits internationaux, préfigurent pour Caracciola « la victoire des armes » et l'éclosion d'une ère nouvelle pour l'humanité.

Mais ce bonheur paradisiaque que vont enfin connaître après deux tristes années de séparation le docteur Doubertin et la concertiste Angela Rinck dans les dernières

lignes d'un insipide roman de Klaus Erich Boerner, *La Compagne de mon été* (1938), on doit le mériter. Et pour cela, croit savoir Erhard Wittek — lequel justifiera au tout début de 1940 l'agression contre la Pologne par les persécutions dont y était victime la minorité allemande (*Une Coupe d'eau*) —, il faut être un homme (*Les Hommes*), un vrai dont le cœur a été éprouvé au combat (*Cœurs à l'épreuve*) à l'exemple des héros de la Première Guerre mondiale (*Percée en l'année 16*). Un homme donc, ce Fritz Treffz-Eichhöfer qui vient de participer à la campagne de France (*Camarades dans la tempête*), un homme, encore un, cet officier d'état-major du nom de Hochberg dont Wilhelm Ehmer nous conte les aventures dans *La Flèche enflammée* (1940), titre fleurant bon le western et propre à allécher la jeunesse : ayant sur une route de la vallée de l'Aisne rencontré un soldat allemand grièvement blessé dont la noblesse de caractère l'ont profondément marqué, il décide d'abandonner son bureau pour partager le sort des combattants.

Dans cette débauche d'appels hystériques au combat à laquelle souscrivent tant le dessinateur Ernst Eigener (*Mon livre d'esquisses, Esquisses de la campagne de Russie*) que le général Walter von Reichenau, pour la circonstance transformé en photographe (*Visages de soldats dans la bataille*), l'antibolchevisme occupe bien entendu une place de choix. Dans *La Bannière du Lion*, ouvrage dans lequel il étudie l'histoire contemporaine de la Finlande — en laquelle Carla Bartheel redécouvre de nombreuses racines spirituelles du monde germanique primitif (*Aventures sur la route de l'Arctique*) —, Johannes Öhquist rend notamment hommage au général Rüdiger von der Goltz qui, en juin 1919, contribua avec ses corps francs à nettoyer le pays de la menace communiste. L'antibolchevisme apparaît également comme le ressort militant d'une certaine littérature du terroir, ainsi dans le roman *Sang enraciné* de I.G. Lettenmair : depuis quatre siècles, les forges de l'Engtal fabriquent les faux qui moissonnent du Canada au Caucase,

et le chant du marteau des forgerons emplît joyeusement la vallée jusqu'au jour où « le coup de poignard dans le dos » de 1918 amène, avec la faillite des artisans, misère et désolation. Désespéré, le jeune Peter part pour le « paradis soviétique » et apprend aux paysans russes à fabriquer eux-mêmes leurs faux. Mais il ne tarde pas à comprendre dans quel enfer il se trouve. Après bien des tribulations, il parvient tout de même à rejoindre son village natal où il connaîtra une vie heureuse dans une Allemagne rénovée et appelée à régénérer le monde. Tel est du moins le rêve que le même Lettenmair exprime dans un autre roman, *L'Aigle rouge sur fond blanc* (le drapeau prussien), par la bouche du roi togolais Conny, nostalgique de l'administration de son pays par les Allemands jusqu'à la Première Guerre mondiale : « L'aigle rouge dort, je dois le protéger et le conserver jusqu'à ce que quelqu'un nous revienne d'Allemagne. Alors l'aigle déploiera ses ailes au petit matin et s'envolera en un cri perçant à la rencontre de l'aurore et du soleil ». Et précédemment — le roman s'ouvre à l'époque du Grand Électeur au milieu du XVII^e siècle alors que le Brandebourg dispute la traite des esclaves aux Hollandais, Anglais, Suédois et Danois —, le capitaine néerlandais Christian Torner, « convaincu que dans ses veines coule un bon sang allemand », avait affirmé avec force en se mettant au service de l'État brandebourgo-prussien pour la conquête de la Côte-de-L'or (Ghana) : « Que m'importe la Hollande. Je veux être Allemand ! »

Cette assurance de la régénération de l'humanité par une stricte observance du credo idéologique national-socialiste, on la retrouve dans les contes et légendes publiés à partir de 1933, lesquels, si l'on tient compte de l'investissement éditorial occasionné par la voluminosité des recueils et la richesse de l'illustration, devaient répondre — on est bien forcé de l'admettre — à un intérêt réel des masses. La raison ? Sans doute parce que c'est là que l'optimisme s'instaure au mieux en religion : dans ce royaume des merveilles que sont la nature et la vie, régies par des

principes insaisissables dont seul le *Führer* possède le don providentiel de saisir la dynamique (c'est en tout cas ce qu'il affirme dans *Mein Kampf* et ce que ses apologistes ne cessent de ressasser), il n'y a aucune place pour les forces intellectuelles corrosives. L'individu n'a qu'à se laisser guider, un point c'est tout. Dans les légendes thalassiques de J.A. Benkert (*Le Mer recèle mille merveilles*), le bonheur réside en une totale confiance en volonté des éléments et des trolls. De même est-ce l'absolue soumission à un *Royaume invisible*, suggérée par une série de contes envoyés régulièrement durant le siège de Paris à ses enfants par le général prussien Richard von Volkmann-Leander et remis sous presse par les éditions *Propyläen* en 1942, qui devait fatalement conduire en janvier 1871 à la reddition de la capitale française.

Alors que l'authentique création littéraire exige la recherche des contradictions et leur mise à jour, le dogmatisme naziste considère que plus une production est insaisissable pour l'entendement, plus elle a de valeur. On comprendra donc que la raison se trouve toujours effacée par les manifestations irrésistibles du passionnel. Dans un discours au septième Congrès de la *NSDAP* à Nuremberg, le 13 septembre 1935, Hitler l'expliquera sans ambages : « Ce n'est pas l'intelligence coupant les cheveux en quatre qui a tiré l'Allemagne de sa détresse, mais votre foi [...], parce que le cœur vous l'a ordonné, pare qu'une voix intérieure vous l'a dicté [...]. La raison vous aurait déconseillé de venir à moi et seule la foi vous l'a commandé ! » Dans son roman *Madame Linde* (1942), Felicitas Römer choisit l'amour et le mariage comme le microcosme qui reflète les antagonismes existant dans le monde : Horst Roland, un journaliste célèbre — on apprendra plus tard qu'il doit cette célébrité à son épouse qui lui sert de « nègre » —, « ignore qu'il existe un destin plus puissant que les hommes » et devra expier pour avoir voulu contrecarrer sa volonté. Sa carrière sera brisée lorsque l'héroïne, dont « la vie a été détruite par l'égoïsme sans bornes » de son mari, partira pour se

réaliser avec une rencontre de vacances, Eberhard Mertens. Quant à son autre prétendant, le peintre Janez Horvath, il renoncera à « la posséder autrement que par le dessin et la couleur » lorsqu'il aura compris que « la maîtresse intransigeante qu'est l'art ne tolère pas de rivale ». Sans doute n'est-il pas exagéré de déceler dans l'axe de l'ouvrage la lointaine influence goethéenne des *Affinités électives* (*Die Wahlverwandschaften*, 1809), de même que dans *Le Cadre doré* (1939), un épais roman éducatif de Hans Holzbach consacré à l'abnégation de Patricia Holden. Mûrie par la mort de son fiancé, un officier-pilote, elle prend soudain conscience du caractère superficiel de l'existence dorée des jeunes filles de la haute société (d'où le titre) et prend le parti d'y renoncer pour s'engager comme infirmière au front.

Cette construction par clichés, qui pousse le lecteur à abdiquer toute réflexion critique et à se plier aux schémas préétablis, connut également un rayonnement par le biais d'ouvrages de politique-fiction tel *Le Faiseur de pluie du Turkestan* de Heinz Stratz. De mère allemande et fils d'un officier de l'armée Wrangel tué en 1920 dans la lutte contre les Bolcheviks, Vincent Eggers se cache dans la ville de Samarkand pour échapper aux recherches du Guépéou qui le tient pour « politiquement peu sûr ». Il parvient à rejoindre Moscou grâce à un Caucasiens, prétendument de nationalité américaine, le docteur Söldagar, qui travaille pour une compagnie d'irrigation, et y rencontre Xenia Hanar, laquelle, comme lui, « se refuse à renier son sang » germanique et « déteste la vie empoisonnée et sans joie du paradis russe ». C'est du père de Xenia, un haut fonctionnaire du régime qui « voudrait émigrer en Allemagne » avec sa fille, que Vincent apprend que son vrai père, récemment décédé, était en réalité un chimiste et industriel berlinois du nom de Börner qui a mis au point un procédé révolutionnaire pour fertiliser les déserts. Après avoir fait valoir ses droits à la nationalité allemande, Vincent parvient non sans difficultés à rejoindre le Reich accompagné de Xenia dont le père

« suivra plus tard ». C'est dans ses nouvelles fonctions de P.D.G. de l'entreprise Börner qu'il reçoit la visite de Sùldagar qui lui propose un fabuleux marché financier : la fertilisation du Turkestan. Vincent refuse tout net : « Un abîme idéologique nous sépare de la Russie actuelle. La soif de domination des Soviets et leurs intrigues constantes constituent un danger pour le monde entier. Une soif de domination d'autant plus infâme qu'elle prétend faire le bonheur de l'humanité. L'Europe et l'Amérique sont assez aveugles pour fournir des infrastructures à un tel ennemi et le maintenir artificiellement en vie. Un jour, il faudra en payer chèrement les conséquences. Quant à nous, nous n'entrerons pas dans ce jeu. L'entreprise Börner ne sert que l'Allemagne ! » Cependant le Guépéou a bien monté l'affaire. Le père de Xenia, le seul à posséder les preuves de la véritable identité de l'héritier Börner et qui n'a pas hésité à utiliser sa fille pour faire aboutir son plan, contraint Vincent par un infâme chantage à travailler pour l'Union soviétique. Mais le destin veille et fait échouer le projet sur un mode apocalyptique. Alors commence pour le jeune couple une existence idyllique.

La poursuite d'une telle analyse ne saurait vraiment apporter d'éléments nouveaux au débat sur le rôle du livre voulu par les nazis. La multiplication des exemples, du genre politique au genre « scientifique » en passant par le pur divertissement, se limiterait en fait sous des chatolements divers à faire ressurgir à satiété les mêmes clichés et les mêmes rengaines, réalité toutefois parfaitement adéquate à la notion de propagande telle que la définit Hitler dans « le livre des livres », *Mein Kampf* : « La faculté d'assimilation de la grande masse n'est que très restreinte, son entendement petit, son manque de mémoire est grand. Donc toute propagande doit se limiter à des points fort peu nombreux et les faire valoir à coup de formules stéréotypées aussi longtemps qu'il le faudra pour que le dernier des auditeurs [et des lecteurs, T.F.] soit à même de saisir l'idée ».

B. Une production livresque sous contrôle

Il n'est toujours pas rare en France, lorsque l'on en vient à évoquer la politique culturelle du troisième Reich, que l'on se heurte à une réaction de scepticisme, voire d'incompréhension, comme s'il existait à l'évidence une incompatibilité abyssale entre dictature hitlérienne et culture, l'une excluant l'autre *a priori*. Pourquoi ?

On se trouve là tout simplement placé face à une double réaction :

— La première réaction consiste, selon l'expression de l'historien et sociologue Ernst Loewy (*Literatur unterm Hakenkreuz*, 1966), à ne pas vouloir « dérouler l'écheveau jusqu'au bout » et reconnaître

— — sans doute par peur de voir sa propre histoire mise en cause — que la discussion sur le nazisme dépasse de loin le problème allemand. Dans un essai qui fit date (*Vor und nach Hitler. Zur deutschen Sozialpathologie*, 1962), Harry Pross avait dénoncé cette tendance à considérer le nazisme comme délimité dans le temps et dans l'espace. Or il est indéniable que si le poids de cette époque pèse encore très lourd sur l'histoire allemande, il n'épargne pas non plus la France où, pour s'en tenir à notre propos, tout un volet de l'édition a été largement ouvert à la collaboration comme l'ont parfaitement montré les travaux pionniers de Lionel Richard (*Nazisme et littérature*, 1971 ; *Le Nazisme et la culture*, 1978).

- La seconde réaction repose sur la confusion entre « création », facteur d'épanouissement de la personnalité et de progrès humain, et « production », qui réduit la culture à une marchandise et constitue un facteur d'aliénation. Or, si sous le troisième Reich, la « création » fut étouffée à l'extrême, la « production » — baptisée « promotion culturelle active » (*aktive Kulturförderung*) — connut un essor éclatant puisque, en tant que phénomène de foule diffusant massivement le mythe, elle participe au conditionnement des individus dans leur vision du monde.

Voyons, sur la base de documents (adaptation française T.F.), ce qu'il en fut de la politique nazie dans le domaine de la « littérature », laquelle devrait être en réalité appelée *scripturité* (*Schrifttum*), le terme de *Literatur* ayant été honni à l'époque comme vocable non-allemand.

1. Les grands principes de la politique nazie en matière littéraire définis par les « étudiants allemands »
(tract du 13 avril 1933)

« La langue et la littérature prennent leurs racines dans la Communauté raciale populaire. C'est à la Communauté raciale populaire allemande qu'incombe la responsabilité que sa langue et sa littérature soient l'expression pure et non frelatée de sa peuplité. Il existe aujourd'hui une contradiction énorme entre la littérature et la peuplité allemande. Cette situation est honteuse. La pureté de la langue et de la littérature est ton affaire ! Ta Communauté raciale t'a confié sa langue pour que tu la protèges fidèlement. Notre ennemi le plus dangereux est le Juif et celui qui sert ses desseins. Le Juif ne peut que penser en Juif. S'il écrit en allemand, il ment. L'Allemand qui écrit en allemand mais ne pense pas en Allemand est un traître. L'étudiant qui parle et écrit comme s'il n'était pas un Allemand est non seulement un écervelé, il trahit son devoir. Nous voulons anéantir le mensonge, nous voulons stigmatiser la trahison. Nous ne voulons pas pour l'étudiant des lieux d'irréflexion mais des lieux de discipline et d'éducation politique. Nous voulons mépriser le Juif comme un élément étranger et nous voulons prendre au sérieux la peuplité. C'est pourquoi nous exigeons de la censure que les ouvrages des Juifs paraissent en langue hébraïque. S'ils paraissent en langue allemande, ils doivent porter la mention *Traduction*. Nous exigeons les mesures les plus rigoureuses à l'encontre de ceux qui utilisent de façon abusive la langue allemande. Seuls les Allemands doivent

disposer de l'écriture allemande. Nous exigeons que l'esprit non-allemand soit éliminé des bibliothèques publiques. Nous exigeons de l'étudiant allemand volonté et capacité à surmonter l'intellectualisme juif et les symptômes libéraux de décadence de la vie intellectuelle allemande qui s'y rattachent. Nous exigeons la sélection des étudiants et des professeurs selon des critères de garantie intellectuelle conformes à l'esprit allemand. Nous exigeons que l'Université allemande devienne le sanctuaire de la peuplité allemande et le bastion de l'esprit allemand. »

2. La Chambre littéraire du Reich

Définition officielle

« La Chambre littéraire du Reich représente le rassemblement de tous les groupes professionnels qui, conformément à l'article 4 du premier décret d'application concernant la loi sur la Chambre culturelle du Reich en date du 1^{er} novembre 1933, sont impliqués dans la fabrication, la propagation et la diffusion du bien culturel scripturaire. Elle inclut aussi les écrivains et les libraires de toutes les branches de la création et de tous les types d'écoulement. Son but est de rassembler ces groupes sur une base professionnelle en une communauté performante qui fera du bien culturel dont elle a la charge la propriété de notre Communauté raciale populaire. C'est pourquoi on peut définir ainsi les attributs de la Chambre :

- Réunir l'ensemble des groupes professionnels composé d'une multitude d'associations libérales d'intérêt en une unité organisationnelle stable, dirigée unitairement et pour ce motif efficace, dans laquelle chaque groupe ne représente plus qu'un maillon du grand tout, à savoir de la Chambre culturelle.
- Supprimer et arbitrer les tensions pour ainsi dire naturelles existant entre les divers groupes dans le but d'éviter toutes frictions inutiles.

- Préserver la littérature aryenne des influences nuisibles.
- Créer un nouveau code de déontologie en vertu duquel chaque membre de la Chambre se sentira responsable de ses faits et gestes envers la Communauté.
- Éduquer les groupes s'occupant du commerce du livre, plus particulièrement les nouvelles générations.
- Défendre les intérêts économiques légitimes de la corporation et promouvoir la littérature aryenne en mettant en œuvre tous les moyens de propagande possibles, notamment en organisant chaque année de grandes manifestations publicitaires comme la Semaine du Livre Allemand.
- Représenter la corporation en Allemagne comme à l'étranger. Le groupe des créateurs réunis jusqu'à sa dissolution dans l'Association du Reich des Écrivains Allemands est plus étroitement lié à la Chambre que les autres groupes. Ce groupe est directement patronné par la Chambre grâce à des conseillers techniques qui représentent chaque branche de la création au sein de la Chambre (romanciers, poètes, dramaturges, etc...). »

Ordonnance du 25 avril 1935

« Il est dans les attributions de la Chambre littéraire de purifier la vie culturelle allemande de la littérature nuisible et prohibée. Cette œuvre de purification qui, en particulier, protège également la jeunesse des influences corruptrices, a tant progressé — surtout grâce à la collaboration de toutes les branches du commerce du livre —, que la loi sur la protection de la jeunesse contre la littérature ordurière du 18 décembre 1926 peut être considérée comme dépassée. C'est pourquoi cette loi a été abolie le 10 avril 1935. Pour la réglementation future, je prends, en vertu de l'article 25 du premier décret d'application de la loi sur la Chambre culturelle du Reich du 1^{er} novembre 1933, les dispositions suivantes :

- La Chambre littéraire tient un répertoire des ouvrages et écrits dangereux pour la volonté culturelle nationale-socialiste. La diffusion de ces ouvrages et écrits par les bibliothèques de prêt et par les librairies est interdite sous toutes ses formes.
- La Chambre littéraire tient un autre répertoire d'écrits et d'ouvrages qui ne se classent pas dans le répertoire mentionné par le premier paragraphe mais qui sont cependant impropres à être lus par des adolescents. De tels écrits ne doivent être ni exposés, ni diffusés, ni être mis entre les mains d'adolescents de moins de 18 ans.
- Quiconque contrevient aux dispositions des paragraphes 1 et 2 justifie l'hypothèse qu'il ne possède pas les qualités requises par l'article 10 du premier décret d'application de la loi sur la Chambre culturelle du Reich du 1^{er} novembre 1933. Il doit en conséquence s'attendre à son exclusion de la Chambre littéraire. Dans la mesure où il ne serait pas membre de la Chambre littéraire, l'autorisation de diffuser des livres et écrits peut lui être retirée. Dans les cas bénins, il peut être condamné aux peines prévues par l'article 28 du décret d'application déjà mentionné.
- Les demandes d'inscription dans le répertoire 1 et 2 doivent être adressées à la Chambre littéraire. La décision est prise par le président de la Chambre littéraire en accord avec le ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande (i.e. Goebbels.T.F.). Dans le cas du paragraphe 2, on devra également requérir l'accord du ministre des Sciences, de l'Éducation scolaire et de la Formation populaire (i.e. Bernhard Rust.T.F.).
- Les ouvrages d'ordre purement scientifique ne sont pas concernés par cette réglementation. Cependant, des ouvrages d'ordre purement scientifique peuvent être inscrits au répertoire mentionné dans le premier paragraphe si le Ministre des Sciences, de l'Éducation scolaire et de la Formation populaire en exprime le souhait ou donne son accord.
- Les interdictions promulguées par les dispositions antérieures ne sont pas abolies par cette ordonnance. »

Désormais les libraires font disparaître de leurs rayonnages les livres d'auteurs marxistes, juifs, pacifistes, etc... Confiée par Rust à un inspecteur scolaire, Fritz Heiligenstaedt, l'épuration des bibliothèques entraîne un appauvrissement tel que les salles de lecture vont progressivement se vider.

Quant aux éditeurs qui doivent obligatoirement faire partie de la Chambre littéraire pour exercer leur activité, ils sont en outre soumis à la censure de la « Commission de contrôle du Parti pour la protection de la scripturité nationale-socialiste » (*Parteiamtliche Prüfungskommission zum Schutze des NS-Schrifttums*) fondée le 21 avril 1934 sur décision du « Représentant du Führer », Rudolf Hess, et dirigée par Philipp Bouhler, lequel accorde ou non l'imprimatur. Sur la page de garde des ouvrages apparaît maintenant la mention : « La NSDAP n'émet aucune réserve en ce qui concerne la publication de cet écrit ».

Dans l'État hitlérien, l'impact de la « littérature » sur le développement humain est — du fait qu'elle est « intégrée massivement dans le complexe social » (L. Richard) — considérable. Rien de surprenant donc à ce que cette « arme aux mains des combattants pour la victoire du national-socialisme » (Wilhelm Baur, introduction à *Das Buch, ein Schwert des Geistes*, Leipzig, 1940) ne puisse être mise entre n'importe quelles mains. Si le livre est véritablement « une épée de l'esprit », il est intolérable que cette épée puisse être brandie par ceux qui militent à décomposer l'Allemagne. Les maisons d'édition juives sont fermées ; celles suspectées d'« enjuivement » (*Verjudung*, notion qui inclut tout ce qui n'est pas strictement conforme aux normes du Parti) soumises à surveillance : la maison Fischer est contrainte d'émigrer, plus de la moitié du catalogue des éditions Rohwohlt est interdite ou détruite... Quant à la diffusion du livre, elle suppose elle aussi, comme le proclamera Baldur von Schirach (*Börsenblatt für den deutschen Buchhandel*, 20 mai 1941), un engagement sans

faillie: « Cela a été clairement exprimé par le mouvement national-socialiste avant qu'il ne prenne le pouvoir et aujourd'hui il ne doit y avoir aucun libraire qui ne reconnaisse pas et ne remplisse pas la mission politique et nationale qui s'attache à sa fonction ».

Et pour inacceptable que puisse apparaître avec le recul une telle politique, il n'en est pas moins vrai que, aux yeux de certains, elle semblait encore trop clémente. C'est ainsi que l'on vit surgir des inquisiteurs, tel le démoniaque Will Vesper qui, de sa propre initiative et sans remplir aucune fonction officielle, n'eut de cesse de dénoncer de façon systématique dans sa revue *La Nouvelle Littérature* (*Die Neue Literatur*) les éditeurs « malsains » et de réclamer que les ouvrages qu'ils publiaient soient frappés de l'Étoile jaune. « Aucun compromis avec les Juifs », tel était son mot d'ordre.

En vérité, la caractéristique de la « littérature » nazie fut qu'elle nagea intégralement dans la même sauce brune (« Alles schwamm in derselben braunen Sauce », Victor Klemperer, *LTI - Die unbewältigte Sprache*, DTV, 1969, p. 19).

3. Les listes noires (texte officiel)

« 1. Les critères qui président à la constitution des listes noires sont de nature politico-littéraire. Il conviendra donc en tout état de cause de se poser la question préalable, fondamentale et nécessaire pour toute décision d'ordre politique : qui est le véritable ennemi ? Contre qui est dirigée notre lutte ?

2. Notre lutte est dirigée contre les symptômes de désagrégation de nos modes de pensée et d'existence intimement liés à la race, c'est-à-dire contre la littérature de bas étage destinée essentiellement au citoyen dans le but de le couper de son milieu, de son peuple, de la Communauté,

et de la déraciner totalement. Il s'agit de la littérature du nihilisme intellectuel.

3. Ce genre littéraire a essentiellement, mais pas exclusivement, des représentants juifs. En outre, tout écrivain juif n'est pas un littérateur de bas étage ; par exemple la critique que le sioniste Ben Gourion fait des écrivains juifs assimilés représente le principe nationaliste juif.

4. Tout écrivain russe n'est pas un bolchevique de la culture. Dostoïevski et Léon Tolstoï ne sont pas à l'index (sans Dostoïevski, pas de Moeller van den Bruck). Toutefois, il n'est pas nécessaire de faire l'acquisition de nouveaux ouvrages russes.

5. Il est recommandé aux bibliothèques municipales, centrales et universitaires de conserver dans une *banque des toxiques* un exemplaire de chaque ouvrage, même du plus dangereux, pour le débat intellectuel futur sur les littérateurs de bas étage et les marxistes. Ceci vaut essentiellement pour les ouvrages marxistes scientifiques qui, bien entendu, sont inutiles dans les bibliothèques populaires.

6. Techniquement, on procèdera à une épuration par étapes en tenant compte des possibilités d'acquisitions nouvelles pour combler les vides avec de la littérature aryenne.

7. En ce qui concerne les livres qu'il est interdit de prêter, le plus pratique est de les classer en trois groupes : le premier groupe sera détruit (autodafé), ainsi Remarque. Le deuxième groupe reviendra à la *banque des toxiques*, ainsi Marx et Lénine. Le troisième groupe concerne les cas litigieux qui doivent être examinés en détail afin de déterminer s'ils appartiendront plus tard au premier ou au deuxième groupe (par exemple Traven).

8. La constitution du fonds en conformité avec les principes du nouveau Reich est plus importante que l'épuration.

9. Le tape-à-l'œil patriotique doit être exclu de la constitution du fonds telle que l'entend le national-

socialisme. Exemples de tape-à-l'œil patriotique : P.O. Höcker, P. Hoch. »



4. L'épuration des bibliothèques de prêt (texte officiel)

« La présente liste recense tous les ouvrages et tous les auteurs qui peuvent être éliminés lors de l'épuration des bibliothèques de prêt. Leur élimination dépend des possibilités de combler les vides par de nouvelles acquisitions :

Anthologies de la poésie moderne ; anthologies de la prose moderne ; Asch Nathan ; Asch Schalom ; Babel Isaac : *La Cavalerie rouge* ; Barbusse Henri ; Becher Johannes ; Beer-Hoffmann Richard ; Birkenfeld Günther ; Bobinskaïa : *Karbounauri* ; Bogdanov : *La première jeune fille* ; Bonsels ; tout sauf *Maya l'Abeille* et *Peuple céleste* ; Bley ; Braune : *La jeune fille de l'Orgat Privat* ; Brecht Bert ; Breitbach : *Rouge contre rouge* ; Brod Max : tout sauf *Le Chemin vers Dieu de Tycho Brahe* ; Brück Anita : *Destin derrière des machines à écrire* ; Carr Robert ; Döblin Alfred : tout sauf *Wallenstein* ; Dos Passos ; trente auteurs modernes de la Russie nouvelle ; trente auteurs allemands modernes ; Ebermeyer : *Nuit à Varsovie* ; Edschidt Kasimir : tout sauf *Timour* et *Les six embouchures* ; Ehrenbourg : tout sauf *Gracchus Ba-*

beuf ; Essig Hermann ; Felden : *Le Chemin d'un homme* ; Feuchtwanger Lion ; Fink Georg ; Frank Leonhard : tout sauf *La Bande de brigands* et *Le Quatuor masculin d'Ochsenfurt* ; Frey : *Les Fraters* ; Geist Rudolf ; Gladkov Fiodor ; Glaeser Ernst ; Goll Ivan ; Gorki ; Graf Oskar Maria : tout sauf *Hommes merveilleux* et *Éphéméride* ; Gruenberg Karl ; Hasek Jaroslav ; Hasenclever Walter ; Hemingway ; etc....[...].

Je m'engage à garder sous clé la présente liste et à ne l'utiliser qu'à des fins professionnelles. En outre à ne pas en donner connaissance et à jamais n'en révéler le contenu. Mention manuscrite datée et signée. »

5. Les interdictions professionnelles (quelques exemples)

- **22 mars 1933** : Alfons Paquet, né en 1881, écrivain et poète, arrêté et emprisonné en 1935 par la Gestapo, mort en 1944.

- **5 mai 1933** :

- Franz Werfel, né en 1890, poète et dramaturge de tendance expressionniste, romancier, émigrera en France puis aux USA, mort en 1945.

- Leonhard Frank, né en 1882, écrivain pacifiste, lauréat des Prix Fontane et Kleist, émigrera en Suisse, puis en France et aux USA, mort en 1961.

- Georg Kaiser, né en 1878, romancier, poète et dramaturge ; ses pièces sont interdites de représentation dans toute l'Allemagne dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, émigrera en Suisse, mort en 1945.

- Bernhard Kellermann, né en 1879, auteur de *Le Tunnel* et de *La Mer*, mort en 1951.

- Alfred Mombert, né en 1872, poète, émigrera en France où il sera interné à Gurs ; à sa libération en 1941, se réfugie en Suisse où il meurt dans l'année.

- René Schickele, né en 1883, d'origine alsacienne ; journaliste et romancier antimilitariste, réfugié dans le midi, il meurt à Vence en 1940.

- Fritz von Unruh, né en 1885, romancier et dramaturge pacifiste, lauréat de nombreux prix littéraires ; après sa déchéance de la nationalité allemande en 1939, se réfugie en France où il est interné ; parvient à se réfugier aux USA ; après la guerre, s'établit à Francfort-sur-le-Main ; mort en 1970.

- **7 mai 1933** : Ludwig Fulda, né en 1862, auteur de comédies et traducteur de Molière, Beaumarchais, Ibsen, Shakespeare ; mort en 1939.

- **8 mai 1933** : Jakob Wassermann, né en 1873, installé comme écrivain en Styrie depuis l'âge de vingt ans ; très influencé par la psychanalyse ; auteur de romans tels *Caspar Hauser*, *Le Cas Maurizius* ; mort en 1934.

- **14 janvier 1943** : Erich Kästner, né en 1899 ; auteur d'ouvrages pour la jeunesse (*Émile et les détectives*) et de critiques satiriques dénonciatrices de la morale bourgeoise, du militarisme et de l'extrême droite ; bien que frappé d'interdiction professionnelle début 1933 et cible de l'autodafé du 10 mai 1933, obtient une dérogation pour publier des ouvrages de distraction et même de travailler comme scénariste pour l'UFA sous le pseudonyme de Berthold Bürger (*Münchhausen*, Josef von Baky, 1942) ; mort en 1974 :

« Le Président de la Chambre Littéraire du Reich à Monsieur Erich Kästner, Berlin-Charlottenburg.

En raison d'une nouvelle décision de la Chambre, l'autorisation exceptionnelle d'écrire qui vous avait été accordée [...] vous est retirée. Vous n'avez donc plus le droit d'exercer votre activité d'écrivain dans le cadre de la compétence accordée par la Chambre littéraire du Reich. Toute transgression de cette interdiction professionnelle est susceptible d'être sanctionnée par moi par de lourdes peines, conformément à l'article 28 du premier décret d'application sur la loi de la Chambre littéraire.

Par ordre,

(signature illisible). »

6. L'autodafé

Dans la soirée du 10 mai 1933, des milliers de volumes sont livrés à la flamme lors d'un sacrifice expiatoire organisé dans l'ensemble des villes universitaires allemandes. Goebbels renouvelle ainsi de façon dynamique le geste symbolique des étudiants allemands qui, fêtant le 18 octobre 1817 à la Wartburg le quatrième anniversaire de la Bataille des Nations, avaient allumé, en hommage à Luther brûlant la Bulle pontificale, un brasier de vagues fac-similés de tous les écrits jugés hostiles à leur programme national. Ce symbole du Phénix renaissant de ses cendres, rite ancestral de purification et de résurrection destiné à conjurer depuis Hésiode et Virgile l'angoisse de la décadence/dégénéscence, apparaît comme une constante du national-socialisme. Le feu régénérateur préside à tous ce que les nazis orchestrent, de la simple retraite aux flambeaux (*Fackelzüge*) aux feux votifs qui illuminent les grands rassemblements culturels, sportifs et politiques, des incinérations d'œuvres d'art moderne de la rue Köpenick à Berlin (20 mars 1939) et des Tuileries à Paris (27 mai 1943) à la „Guerre totale”, du décret « Nuit et Brouillard » aux « Protocoles de Wannsee » où le four crématoire sera un rouage essentiel de néantisation des déportés. Ainsi s'accomplit l'apocalyptique vision de Heinrich Heine (in *Almansor*, 1823) : « Là où on brûle les livres, on finira aussi par brûler les hommes ».

En cette nuit du 10 mai 1933, à Berlin, c'est Goebbels lui-même, « entouré de l'élite universitaire et intellectuelle de la capitale » (sic), qui mène la fête « symbole du renouveau germanique ». La voix du ministre de la Propagande déchire la nuit : « Le passé git dans les flammes. L'ère nouvelle surgira de la flamme de notre propre cœur. Que ces flammes illuminent notre serment : vivent le Reich et la nation et notre *Führer* Adolf Hitler ! » C'est alors que les coryphées livrent les écrits prohibés à la flamme en prononçant religieusement les incantations au feu purificateur ; un invraisemblable spectacle qui va signifier pour la

culture allemande une perte irréparable de substance, laquelle sera encore aggravée par l'exil de plusieurs milliers de penseurs et d'artistes qui « avaient connu la notoriété ou la gloire avant 1933 [...]. Difficile, sinon impossible de citer un auteur allemand ou autrichien de renommée mondiale qui n'ait émigré » (G. Badia et al., *Exilés en France. Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés. 1933-1945*, Maspero, 1982, p. 12).



- *Contre la lutte des classes et le matérialisme, pour une Communauté raciale et une conception idéaliste de la vie ! Je livre à la flamme les écrits de Marx et Kautsky.*
- *Contre la décadence et la dépravation morale ! Pour la moralité et les bonnes mœurs dans la famille et l'État ! Je livre à la flamme les écrits de Heinrich Mann, Ernst Glaeser, Erich Kästner.*
- *Contre la bassesse des sentiments et la trahison politique, pour le dévouement à notre Communauté raciale populaire et à l'État ! Je livre à la flamme les écrits de Friedrich Wilhelm Förster.*
- *Contre une surestimation de la vie pulsionnelle corruptrice des âmes, pour la noblesse de l'âme humaine ! Je livre à la flamme les écrits de Sigmund Freud.'*

- *Contre la falsification de notre histoire et la profanation de ses grades figures, pour le respect de notre passé ! Je livre à la flamme les écrits d'Emil Ludwig et de Werner Hegemann.*
- *Contre le journalisme d'essence démocratico-judaïque étranger à notre Communauté raciale populaire, pour une coopération à l'œuvre d'édification nationale qui soit prête à assumer ses responsabilités ! Je livre à la flamme les écrits de Theodor Wolff et de Georg Bernhard.*
- *Contre la trahison littéraire à l'égard du soldat de la Grande Guerre, pour une éducation de notre Communauté raciale populaire dans un esprit guerrier ! Je livre à la flamme les écrits d'Erich Maria Remarque [ovation de la foule].*
- *Contre le massacre prétentieux de notre langue allemande, pour que soit cultivé le bien le plus précieux de notre Communauté raciale populaire ! Je livre à la flamme les écrits d'Alfred Kerr.*
- *Contre l'impudence et l'arrogance, pour le respect de l'esprit allemand immortel ! Dévore aussi, ô flamme, les écrits de Tucholsky et Ossietzky [ovation de la foule].*

7. La traque du judaïsme en littérature

- Heinrich Heine

« Il possédait une qualité typiquement juive, la tendance au mensonge et à la critique de tout et de tous [...]. Ce qui caractérise sa nature judéo-orientale, c'est son imagination érotique qui le rendait particulièrement sensible à l'idée d'une réhabilitation de la chair, idée qui lui était venue en étudiant le saint-simonisme de Prosper Enfantin (cf. Adolf Bartels) et qui, avant toute chose, le poussait à exagérer d'une façon malade le rôle de la sexualité. C'est le mérite de Josef Nadler de l'avoir appelé „le maître du répugnant jargon du ruisseau” et d'avoir démontré que la dimension réelle de l'œuvre de Heine réside dans „la dépravation de l'Allemagne”. »

Otto Klein, *Westdeutscher Beobachter*, 1^{er} mars 1936

- Le Naturalisme

« Le Naturalisme ne fut rien d'autre que le courant littéraire du siècle positiviste et rationaliste et, par-là même, de l'intellectualisme juif. Outre sa valorisation économique — Wilhelm Stapel l'explique en détail —, c'est sa valorisation littéraire qui permit au Juif, à partir de l'émancipation officielle de 1848, de se valoriser publiquement [...]. Le judaïsme commença par s'emparer des postes de diffusion de la vie artistique, presse, journaux et direction des théâtres, afin de propager une idée particulière de la littérature qui devait préparer le terrain à la sienne propre. La centrale était Berlin. Julius Levy (Robenberg) fonda en 1874 la *Deutsche Rundschau* ; Karl Emil Franzos, originaire de Galicie, en 1886 la *Deutsche Dichtung* ; Oskar Blumenthal en 1872 la *Deutsche Dichterhalle* ; la même année le sang-mêlé Paul Lindau créa la *Gegenwart* et le même Lindau en 1877 la revue *Nord und Sud*. En 1892 suivit la *Zukunft* d'Isidor Witkowski – Maximilian Harden » [Le vrai nom de Harden était effectivement Witkowski, mais son prénom Felix et non Isidor ; le prénom Isidor était couramment employé par les nazis pour signifier que la personne concernée était d'origine juive. T.F.].

Georg Ramseger, *Literarische Zeitschriften um die Jahrhundertwende*, Berlin, 1941

- Janus Korczak

« Aux éditions Williams vient de paraître à Berlin la traduction allemande d'un roman de Janus Korczak sous le titre de *La Banqueroute du petit Jacek*. Or il est connu que sous le pseudonyme de Janus Korczak se dissimule l'écrivain mineur juif Josek Goldszmit. Il est urgent de mettre un terme à l'activité des éditeurs allemands qui tentent d'introduire clandestinement de la littérature juive en Allemagne. Nous n'avons plus besoin de traduire la littérature juive en Allemagne. Nous n'avons plus besoin de traduire la littérature juive en allemand. Les marchands internationaux juifs de la littérature nous ont assez longtemps empêché de connaître la vraie littérature nationale des autres peuples et nous ont à la place abreuvé de leur coraciaux, de même

qu'ils n'exportaient pas d'Allemagne la littérature allemande mais la littérature juive. »

Will Vesper, *Die Neue Literatur*, février 1936

- Hans Habe

« Je vous fais parvenir ci-joint, en vous priant de bien vouloir me le retourner, un exemplaire de l'ouvrage *Trop tard* de Hans Habe (de son vrai nom Bekessy), dont une traduction en langue anglaise existe déjà aux Éditions Harran de Londres sous le titre de *Sixteen Days*. Le roman du même auteur juif, *Passage de la frontière à trois*, publié en 1937, a été classé en décembre 1937 dans la liste des écrits nuisibles à proscrire. Pour caractériser le nouveau roman du Juif Bekessy, il suffit de renvoyer aux manifestations d'outrage racial des pages 226-227. Tenant compte du fait que ce livre, bien que paru aux USA, pourrait être diffusé en Suisse par la filiale zurichoise des Éditions Européennes, et que de ce fait le danger existe qu'il soit introduit sur le territoire du Reich, je crois qu'une interdiction est nécessaire et vous demande de bien vouloir l'approuver » [dont acte le 5 avril 1940. T.F.].

Lettre du chef de la sécurité du Reich (SD) de Berlin
aux services de Goebbels, 26 mars 1940

8. La « littérature du renouveau allemand »

Le 15 mai 1933 paraît dans la *Voix du peuple (Volksstimme)* de Sarrebruck un article de l'écrivain socialiste munichois Oskar Maria Graf qui, pour « échapper au camp de concentration », s'est réfugié en Sarre (alors sous mandat de la SDN et administrée par la France). Or, paradoxalement, Graf a été épargné par l'autodafé et inscrit sur la liste des « porte-parole du nouvel esprit allemand » en raison de certains de ses ouvrages relevant de la littérature du terroir (p. ex. *Bolwieser*, 1931). S'insurgeant contre ce « déshonneur » et cette « infamie » que lui impose un régime qui « a expulsé pratiquement l'ensemble de la littérature allemande de renom, a répudié la véritable poésie allemande, a chassé

en exil le plus grand nombre de ses écrivains les plus significatifs et rendu impossible la parution de leurs œuvres en Allemagne », il réclame d'être lui aussi brûlé (*Verbrennt mich !*) et prie « tous les journaux honnêtes » de bien vouloir relayer sa protestation. En outre, Graf s'en prend dans son article aux « scribouillards qui profitent de la conjoncture pour se donner de l'importance » et se sont mis au service du « vandalisme effréné des tenants momentanés du pouvoir ». Ces « scribouillards », auxquels les nazis avaient l'astuce de mêler quelques auteurs de réputation internationale, en voici — à simple titre d'exemple — une liste telle qu'établie fin 1933 par la Chambre littéraire du Reich en tant qu'« acquisitions indispensables » pour toutes les bibliothèques :

Banse E., *Science défensive* / Behm H.W., *Création de l'Homme* / Blank H., *Les Soldats* ; *L'Aiguilleur* / Braeutigam, *Système économique du national-socialisme* / Burgdörfer, *Peuple sans jeunesse* / Darré W., *Nouvelle noblesse née du sang et du sol* / Eckart D., *Testament* / Feder G., *Briser l'esclavage de l'intérêt* ; *Le Programme de la NSDAP et ses fondements idéologiques* ; *L'État allemand – ses fondements nationaux et sociaux* ; Fried F., *Autarcie* / Fritsch T., *Manuel de la question juive* (2 ex. min.) / Freyer, *La Révolution de droite* / Galera, *La jeune Allemagne et le troisième Reich* / Günther H.F.K., *Petit manuel racial de la communauté populaire allemande* ; *Raciologie de la Communauté populaire allemande* / Günther G., *Le Devenir du Reich* / Hagen P., *La Route vers Hitler* / Halbe A., *La Communauté du travail* / Heinz F.W., *La Nation attaque* / Hitler A., *Mon Combat* (5 à 10 ex. min.) / Johst H., *Schlageter* / Jünger E., *Le Travailleur* / Kadner S., *Pays natal originel et cheminement de l'homme de culture* / Kriek E., *Éducation nationale-politique* / Kummer B., *Un Peuple sous la croix* / Leers J., *Hitler* (plusieurs ex.) / Moeller van den Bruck A., *Le Droit des jeunes peuples* (3 ex. min.) ; *Le Troisième Reich* (2 ex. min.) ; *Le Style prussien* / Reitmann E., *Horst Wessel* / Reventlow E. z., *Pour les chrétiens, non-*

chrétiens et antichrétiens ; Socialisme national dans la nouvelle Allemagne / Rosenberg A., La haute finance internationale comme maîtresse du mouvement ouvrier dans tous les pays ; Le Mythe du XX^e siècle ; Le Crime de la franc-maçonnerie ; L'Essence du national-socialisme ; Salomon E. v., Les Réprouvés (2 ex. min.) ; La Ville / Schenzinger, Le Jeune Hitlérien Quex (2 ex. min.) / Schinkel F., Pologne, Prusse, Allemagne / Schwarz H., La Question prussienne / Sommerfeld M.H., Göring / Spengler O., Prussianisme et socialisme (2 ex. min.) ; Écrits politiques / Stapel W., Éducation pour être un citoyen de notre Communauté raciale populaire / Stellrecht H., Le Service allemand du travail / Strasser G., Combat pour l'Allemagne (2 à 5 ex.) [disparaîtra des listes après son exécution lors de la purge de la « Nuit des longs couteaux » ; national-socialiste « de gauche », Strasser voulait, comme Röhm, destituer Hitler, partisan de l'alliance avec le grand capital) / Teudt W., Sanctuaires germaniques / Vesper W., La Race dure / Weissauer L., Le Destin du national-socialisme / Wendt, Hitler au pouvoir / Winnig A., Du Prolétariat à la Communauté du travail (2 ex. min.) ; La longue route / Wirth H., Que signifie « Allemand » ? / Zöberlein, Notre Foi en l'Allemagne (2 ex.) / Clauss L.F., L'Âme nordique / Jung E.C., La Règne des inférieurs / Marwitz B. v. d., Meurs et sois ! / Schickedans A., Parasitisme social dans la vie des peuple / Schultze-Naumburg P., ABC d'architecture ; Lutte pour l'art / Rudolf, National-socialisme et race / Klagges D., Richesse et justice sociale / Boehmer R., L'Héritage des déshérités.

9. Un fond et une forme imposés (exemples)

- Le fond

« L'écrivain politique de notre époque ne pourrait absolument rien écrire s'il lui manquait le sol politique de la peuplité allemande reconquise, s'il ne se sentait pas un soldat du Reich hitlérien. C'est ainsi qu'un jeune observateur et gardien de la littérature nationale-socialiste, H. Langenbucher, a pu définir celle-ci, durant ses cours aux

stages de vacances de Marbourg et ensuite dans un de ses ouvrages (Hambourg, 1935), comme la „littérature de la jeune garde”. C’est de là que notre orientation tire son origine : du caractère soldatique. »

Waldemar Oehlke, *Deutsche Literatur der Gegenwart*, Berlin, 1942

« Notre attention est attirée sur le fait que depuis quelque temps, dans des feuilletons, récits, nouvelles et romans publiés par des revues, on rencontre des cas toujours plus fréquents de descriptions de naissances extrêmement pénibles ou se terminant par la mort de la mère. Grâce aux progrès accomplis dans le domaine de l’hygiène et de la médecine, de tels cas sont devenus relativement rares. Insister particulièrement sur ces cas exceptionnels peut avoir facilement pour conséquence une réaction de rejet de la maternité et une augmentation de l’angoisse face à la naissance. Du fait que, en temps de guerre, la volonté d’avoir des familles nombreuses est essentielle, les rédacteurs en chef sont priés de bien vouloir veiller à ce que, à l’avenir, on n’insiste plus sur le cas, devenu fort heureusement relativement rare, de sacrifice de la mère lors de la mise au monde d’un nouveau-né. »

Heinrich Hansen, Office de presse de la NSDAP,
23 décembre 1942

- La forme

« Les générations montantes fixeront des formes nouvelles [...]. Ces formes viendront. Lorsque, au monument des victimes de novembre à Munich (i.e. le putsch de 1923. T.F.), les sentinelles montent la garde figées dans un garde-à-vous imperturbable et que tous les passants saluent le mémorial, lorsque, au jour de la fête du travail, chaque ville décore ses maisons et ses rues, lorsqu’un jeune garçon accroche au drapeau des plus beaux dessins pour y apporter sa contribution, lorsque, sur un signe, tout une Communauté raciale populaire respecte le silence pour rendre hommage aux héros du travail, lorsque nous pensons à toutes ces formes nouvelles qui se sont déjà

créées, nous sentons bien que nous nous trouvons au commencement d'un nouveau langage. »

Hans-Friedrich Geist, *Die Wiedergeburt des Künstlerischen aus dem Volke*, Leipzig, 1934

« Parce que l'attachement de l'écrivain à sa Communauté raciale populaire et à sa patrie constitue pour lui la source première et la plus importante de sa puissance créatrice, nous ne serons pas étonnés de découvrir que toute littérature raciale populaire soit porteuse d'un caractère guerrier. Tout ce qui est grand et beau dans la nature sert au combat pour la survie et l'adaptation ; il ne saurait en être autrement de l'œuvre humaine, l'art. Toute grande littérature raciale populaire sert consciemment et inconsciemment à la conservation de la race [...]. Sous toutes les formes et par tous les moyens, toute littérature de notre nation conditionnée par l'appartenance à notre Communauté raciale lutte pour la défense de la race et de l'art allemand. »

Heinz Kindermann, *Kampf um die deutsche Lebensform*, Vienne, 1941

10. Qui était l'écrivain du troisième Reich ?

Point d'aboutissement extrême de l'irrationalisme, le nazisme réalise une régression dans l'archaïsme psychologique. Sous le troisième Reich, où chaque mot, chaque geste prend une signification religieuse, c'est au « travailleur de l'esprit » (*Arbeiter der Stirn*) que revient de transplanter les foules en dehors du monde réel et de les embarquer dans un univers onirique créant les conditions favorables à l'intoxication, à l'hypnose somnambulique, au fanatisme. Force est donc pour l'écrivain nazi, intégré à la machine de propagande contrôlée par Goebbels, de se voiler la face devant la structure objective des rapports sociaux et de participer au fantasme. Dès lors, il n'est plus que l'instrument servile du pouvoir. Dépossédé de son être propre, happé et englouti par une réalité qu'il contribue sans cesse à forger, il voit son rôle réduit à une cléricature. « Je

crois qu'il est juste, affirme le président de la Chambre littéraire, Hans Friedrich Blunck, en 1933, que l'écrivain se trouve aux côtés de ceux qui luttent pour la défense de l'âme et des traditions de notre Communauté raciale populaire en s'opposant par son combat aux calculs, aux subtilités, aux ergotages de la ratio, en se sentant et en restant habité par les antiques courants magiques qui emplissent la terre, l'homme et les cieux, en vivant attaché au respect de l'âme et des racines de la vie. Sa place n'est pas sur une chaire universitaire. Les limites entre la science et l'art sont nettement tracées. À la philosophie critique, il se doit d'opposer la vie, à la physique et à la chimie le mystère, l'interprétation du surnaturel [...]. Ce qui signifie que c'est en puissant dans l'âme et dans les traditions de notre Communauté raciale à laquelle il est si intimement lié qu'il lui faut découvrir l'originel et le maintenir en vie » (cit. in H. Kindermann, *Des deutschen Dichters Sendung in der Gegenwart*, Reclam, 1933, p. 199). Et, complète Hanns Johst, successeur de Blunck à la tête de la Chambre littéraire à partir de 1935 : « Le théâtre futur devra être un culte ou bien le théâtre a achevé sa mission [...]. Le théâtre veut de nouveau, ainsi que chez les peuples naturels et chez les peuples que nous considérons comme appartenant aux grandes cultures — tels les Grecs —, mener la communauté de ceux qui l'agissent et de ceux qui le reçoivent jusqu'à l'autel du mystère d'une conception du monde surnaturel » (cit. in *ibid.*, p. 209). Bref, conclue le sculpteur et peintre Hanns Bastanier, la renaissance de la culture allemande « à partir du sang et de la race » relève d'« hommes nouveaux qui ont une âme allemande pure et des racines existentielles allemandes » (in *Kunst und Wirtschaft*, 1933, p. 65).

Parmi les représentants de la « littérature nazie » se trouvent certes des opportunistes qui rallièrent la « révolution hitlérienne » pour toujours trôner dans les vitrines des librairies et sur les rayonnages des bibliothèques (Karl Bröger, Max Barthel, Hans Carossa, Paul Ernst).

Mais on y trouve surtout des personnalités imbibées d'ultra-nationalisme, d'antidémocratie (cf. Kurt Sontheimer, *Das antidemokratische Denken in der Weimarer Republik*, 1962) et d'anticommunisme, à quelques exceptions près (Ernst Jünger) tenues pour mineures sinon inconnues jusqu'à ce que l'« ordre nouveau » leur offre l'occasion de se mettre en valeur, ou encore une foule de jeunes gens ayant autour de la trentaine en 1933 et dont la production est l'émanation directe de l'idéologie d'un parti dans les organisations duquel ils occupent fréquemment des postes de responsabilité (Herybert Menzel, Heinrich Anacker, Herbert Böhme). Leur thématique, mise au diapason de la doctrine officielle (lutte contre le traité de Versailles et ses conséquences, lutte contre le judaïsme, lutte contre le bolchevisme, lutte contre la décadence, conquête et domination du monde), est un brouillage conceptuel qui par le biais de fantasmes de pureté, de perfection, de régénération, vise à restaurer un consensus national en déliquescence. Toute la production littéraire du troisième Reich tourne autour du refus ostentatoire de l'Enfer et de la manifestation symbolique d'appartenance à une nation élue, sauvée du supplice infernal par le nouveau Messie, Adolf Hitler, et appelée à refonder l'humanité. Exaltation de la nation dans sa « totalité », c'est-à-dire de l'effacement de l'individuel au profit du « Reich », cette production, purement de contenu, est basée sur une tridimensionnalité : au départ est le grand chaos, la guerre dévastatrice de 14-18 qui révèle à l'homme sa puissance, le contraint à édifier un avenir neuf et scelle la communauté dans une volonté suprême d'existence nationale ; vient ensuite une phase transitoire où, sous la conduite du chef providentiel, on procède à l'assainissement de la société, à la liquidation des prolongements et survivances des temps révolus, et où l'on fixe les commandements de l'ère future : là encore la guerre, tant vis-à-vis de l'« ennemi de l'intérieur » (*der innere Feind*, Juifs, communistes, socialistes, etc...) que des puissances étrangères « impérialistes », est un rouage essentiel pour imposer l'Allemagne de demain et consacrer son immortalité. Ce

n'est qu'au terme de ce parcours accidenté et sinueux, durant lequel cruauté et sacrifices seront inévitables, que l'on aboutira enfin au stade de la « renaissance nordique », période terminale et définitive de l'histoire humaine. Voilà donc le « tracé littéraire » qui, partant d'Ernst Jünger (*Orages d'acier, La Guerre notre mère*), Werner Beumelburg (*Groupe Bösemüller, La Loi d'airain*) et Heinrich Zerkaulen (*La Jeunesse de Langemark*) passe par Arthur Dinter (*Le Péché contre le sang*), Friedrich Griese (*L'Appel de la terre*), Hans Grimm (*Peuple sans espace*), Bruno Brehm (*Une plus grande patrie*), Will Vesper (*La Race dure*), Josefa Berens-Totenohl (*Madame Magdlene*), pour déboucher sur les divagations des Wilhelm Schäfer (*Les treize livres de l'âme allemande*), Mirko Jelusich (*Le Rêve d'un Reich*), Josef Magnus Wehner (*Le Reich immortel*). C'est à ce titre que la « littérature » nazie peut être considérée comme très exactement délirante.

11. Les auteurs vedettes de l'époque nazie

- Membres de l'Académie allemande des Lettres en 1933

- Werner Beumelburg : né près de Coblenche en 1899, père pasteur ; mort à Würzburg en 1963 ; volontaire en 1914, officier en 1917, Croix de fer de 2^{ème} et 1^{ère} classe ; après la guerre, études d'économie à Cologne, puis rédacteur en chef à Düsseldorf et Berlin ; partisan fanatique de la « Révolution nationale », spécialisé dans le roman historique et belliciste. Mort en 1963.

- Rudolf Binding : né en 1867, fils d'un célèbre professeur de droit criminel de Bâle ; échoue dans ses études de droit puis de médecine ; capitaine de cavalerie durant la Première Guerre mondiale ; après la défaite, maire d'une petite localité de Hesse ; nombreuses nouvelles ayant pour thème l'héroïsme des combattants du front ; en 1933, s'identifie à l'idéologie nazie sans toutefois s'inscrire au Parti par désaveu de l'antisémitisme. Mort en 1938.

- Hans Friedrich Blunck : né en 1888 à Altona, père professeur ; docteur en droit, officier durant la Première Guerre mondiale ; président de la Chambre littéraire du Reich de 1933 à 1945 ; le représentant le plus marquant de la « renaissance nordique ». Mort en 1961.
- Hans Grimm : né en 1875, père professeur d'université ; commerçant en Afrique du Sud jusqu'en 1910, puis étudiant en sciences économiques, soldat, et enfin écrivain ; défenseur de l'expansionnisme germanique, a fourni au troisième Reich un de ses grands classiques, *Peuple sans espace* (1926), dont le titre deviendra un slogan ; après 1945, sera un des principaux théoriciens du néonazisme. Mort en 1959.
- Hanns Johst : né en 1890 près de Dresde, père instituteur ; études peu convaincantes, s'engage comme volontaire en 1914 ; ensuite écrivain et dramaturge ; parti de l'Expressionnisme (*Le jeune homme* / 1916), se tourne vers le national-socialisme ; son drame *Schlageter* (1933) devient une des pièces cultes du troisième Reich ; hautes fonctions dans la SS et comme responsable culturel, président de la Chambre littéraire à partir de 1935 ; interné après la guerre et condamné à dix ans d'interdiction de publication, il reprend la plume en 1955 pour dénoncer « le nihilisme culturel » du Groupe 47. Mort en 1978.
- Erwin Guido Kolbenheyer : né en 1878 à Budapest, père architecte ; docteur ès Lettres, directeur d'un camp de prisonniers durant la Première Guerre mondiale ; écrivain de renom dès 1910, démissionne en 1931 de l'Académie de Prusse pour protester contre la présence des auteurs de gauche ; sous le troisième Reich, lauréat d'un grand nombre de prix pour son œuvre à base de pseudo-métaphysique biologique et raciale ; en 1945, condamné à cinq ans d'interdiction de publication ; réédité en quatorze volumes en 1957. Mort en 1962.
- Agnes Miegel : née en 1879 à Königsberg, père commerçant ; débute comme institutrice puis étudie les langues étrangères ; écrivaine à partir de 1929 ; œuvre caractéristique de la littérature du terroir ; couverte d'hon-

neurs sous le troisième Reich ; en 1944, fuit Königsberg et se réfugie au Danemark jusqu'en 1946 ; interdite de publication jusqu'en 1949 ; célébrée en RFA comme poète de l'expulsion des territoires de l'Est (*Toi cependant tu restes en moi* / 1954), elle reçoit en 1959 le prix littéraire de l'Académie bavaroise ; à partir de 1956, attribution d'une pension alimentaire par la ville de Hameln. Morte en 1964.

- Börries von Münchhausen : né en 1874 à Hildesheim, fils d'un hobereau et descendant du célèbre baron fanfaron ; docteur en Droit ; capitaine de cavalerie durant la Première Guerre mondiale ; ami d'Agnes Miegel, se rattache au courant néoromantique ; œuvre essentiellement poétique inspirée de sujets de contes et légendes ; différentes fonctions importantes sous le troisième Reich ; se suicide en 1945.

- Wilhelm Schäfer : né en 1868 à Ottrau en Hesse, père cordonnier et boulanger ; instituteur en Rhénanie ; durant un séjour à Berlin, se lie d'amitié avec Richard Dehmel et fait ses débuts littéraires en 1908 sous le signe du naturalisme ; à partir des années vingt, se consacre à la défense de la germanité ; démissionne en 1931 de l'Académie de Prusse pour protester contre la présence des auteurs de gauche ; couvert d'honneurs sous le troisième Reich, ses *Treize livres de l'âme allemande* (1922) connaîtrons plusieurs rééditions ; en 1943, cycle de conférences « Contre les humanistes ». Mort en 1952.

- Emil Strauss : né en 1866 à Pforzheim, père joailler ; études de philosophie, germanistique et économie ; fréquente à Berlin le cercle des naturalistes, proche de Dehmel, Hauptmann et Halbe ; après avoir séjourné au Mexique, s'établit comme écrivain en 1925 ; œuvre centrée sur la vie paysanne et l'exaltation de la peuplité allemande ; en 1931, démissionne de l'Académie de Prusse pour protester contre la présence des auteurs de gauche ; nombreux prix littéraires sous la République de Weimar et le troisième Reich, plusieurs fonctions officielles ;. Mort en 1960.

- Will Vesper : né en 1882 à Wuppertal, père exploitant agricole ; études de germanistique et d'histoire à Munich ; travaille dans une maison d'édition, fait la Première Guerre mondiale, puis devient rédacteur culturel à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* ; à partir de 1923 édite la revue *Die schöne Literatur* qui, sous le troisième Reich, deviendra *Die Neue Literatur* ; prêche dans son œuvre pour un nationalisme et un antisémitisme jusqu'au-boutistes ; nombreuses fonctions officielles jusqu'en 1938 puis retrait sur ses terres en Basse-Saxe Mort en 1962.



Premier rang de gauche à droite : Beumelburg, Blunck,
A. Miegel, Johst, Strauss, Binding
Deuxième rang de gauche à droite : Vesper, Münchhausen,
Grimm, Kolbenheyer, Schäfer

- Autres « célébrités »

On se contentera ici d'une liste indicative. Pour plus détails, on se reportera aux bio-bibliographies de chacun établies en 1969 par Ernst Loewy à la fin de son travail *Literatur unterm Hakenkreuz* (Fischer, pp. 283-315) ou encore aux notices individuelles de *Das grosse Lexikon des Dritten Reiches* (Südwest Verlag, 1985, sous la direction de C. Zentner et F. Bedürftig). On pourra également consulter les biographies — inspirées d'Ernst Loewy — présentées en annexe par Lionel Richard dans *Le Nazisme et la culture* (Maspero,

1978 ; rééd. Complexes). Pour ma part, j'avais ajouté à cet inventaire quelques noms dans mon *Anatomie d'un crépuscule, essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich* (1990, pp. 279-289), ainsi que précédemment dans *La Conscience pétrifiée* (1980) et *Regards sur la poésie nationale-socialiste* (1982). Aujourd'hui, l'outil *Google*, pour peu qu'on effectue sa recherche en plusieurs langues, notamment en allemand, permet de pratiquement tout savoir sur la vie et les écrits de ces auteurs.

Paul Alverdes, 1897-1979
Heinrich Anacker : 1901-1971
Adolf Bartels, 1862-1945
Ludwig Friedrich Barthel, 1898-1962
Max Barthel, 1893-1975
Josef Martin Bauer, 1901-1970
Hans Baumann, 1914-1988
Gottfried Benn, 1886-1956
Josefa Berens-Totenohl, 1884-1969
Ernst Bertram, 1884-1957
Walter Bloem, 1868-1951
Herbert Böhme, 1907-1971
Bruno Brehm, 1892-1974
Karl Bröger, 1886-1944
Arnold Bronnen, 1895-1959
Hermann Burte (i.e. Hermann Strübe), 1879-1960
Hans Carossa, 1878-1956
Hermann Claudius, 1878-1979
Arthur Dinter, 1876-1948
Edwin Erich Dwinger, 1898-1981
Paul Ernst, 1866-1933
Ludwig Finckh, 1876-1964
Gustav Frenssen, 1863-1945
Gerd Gaiser, 1908-1977
Friedrich Griese, 1890-1975
Alfred Hein, 1894-1945
Carl Maria Holzappel, 1890-1945
Mirko Jelusisch, 1886-1969

Ernst Jünger, 1895-1998
Friedrich Georg Jünger, 1898-1977
Arthur Koetz, 1896-1953
Heinrich Lersch, 1889-1936
Herybert Menzel, 1906-1945
Ernst von Salomon, 1902-1972
Franz Schauwecker, 1890-1964
Baldur von Schirach, 1907-1974
Wilhelm von Scholz, 1874-1969
Gerhard Schumann, 1911-1995
Ina Seidel, 1885-1974
Bogislaw von Selchow, 1877-1943
Heinz Steguweit, 1897-1964
Hermann Stehr, 1864-1940
Lulu von Strauss und Torney, 1873-1956
Frank Thiess, 1890-1977
Luis Trenker, 1892-1990
Josef Magnus Wehner, 1891-1973
Josef Weinheber, 1892-1945
August Winnig, 1878-1956
Heinrich Zerkaulen, 1892-1954
Kurt Ziesel, 1911-2001
Heinrich Zillich, 1898-1988
Hans Zöberlein, 1895-1964

- Sociographie des écrivains du troisième Reich

(Pourcentages indicatifs établis en fonction de mes investigations)

- Origine familiale

27,9%	Grosse bourgeoisie
50,8 %	Petite et moyenne bourgeoisie (très forte majorité de militaires et d'enseignants)
21,3%	Petits artisans / Ouvriers

- Appartenance socioculturelle

35%	Époque bismarckienne
55%	Époque wilhelminienne

- 10% Époque du complexe de la défaite de 1918 et de la « trahison weimarienne »
- 60% Participation à la Première Guerre mondiale

- *Origine professionnelle*

- 60% Intellectuels ayant achevé leurs études et détenteurs d'un diplôme universitaire
- 20% Ouvriers agricoles ou ouvriers en usine
- 20% Ratés
- 10% Appartenance (souvent épisodique) à une organisation de gauche

C. Réflexion à propos de la circulation du livre sous le troisième Reich

Un des préoccupations majeures des dirigeants culturels nationaux-socialistes fut d'amener les masses à absorber les formes dégradées et aliénantes de « littérature » susceptibles de les engluer idéologiquement.

En effet, que les libraires et les bibliothécaires, ainsi que l'exigeait Baldur von Schirach, « remplissent la mission politique et nationale s'attachant à leur fonction », était certes une chose, mais encore fallait-il que la grande majorité du peuple, qui avait bien d'autres soucis que d'entrer dans une librairie ou une bibliothèque, qui n'avait jamais vraiment eu véritablement de contact avec la lecture sinon par le biais de produits imprimés de grande consommation, change radicalement de mentalité. L'enjeu, comme le proclamera en avril 1933 Hans Hinkel, nouveau secrétaire d'État à l'Instruction en Prusse, c'était de « conduire les masses à la vraie littérature ».

Pour y parvenir, les nazis auront la subtilité d'intégrer l'acte de lecture à ce que le professeur Hans-Jochen Gamm, spécia-liste de l'instrumentalisation sociale sous le troisième

Reich, nommera en 1962 le « culte brun » (*Der braune Kult*).

Là encore, la propagande allait entrer en action. Dès 1933 furent organisées des cérémonies grandioses de remises de prix. Ainsi le Prix Dietrich Eckart, le Prix Lessing, le Prix Goethe, ou encore, chaque 1^{er} mai, le Prix national du livre. Un article du *Berliner Lokal-Anzeiger* du 2 mai 1936 permet de se faire une idée de l'ampleur prise par de telles manifestations :

« En présence du Führer, le ministre du Reich Docteur Goebbels a remis le Prix national du livre 1935-1936 au lieutenant-colonel SA Gerhard Schumann, originaire de Stuttgart, pour son recueil de poésies Nous sommes la semence. Schumann est membre du sénat de la Chambre culturelle du Reich. La séance s'est ouverte sur un chant en l'honneur de la lutte et du sacrifice des soldats d'Adolf Hitler et de leur victoire finale, La Fête héroïque, extrait du recueil de Gerhard Schumann [...]. Puis, vêtu d'une simple chemise brune, l'acteur Lothar Müthel déclame devant les combattants du Mouvement les vers du poète récompensé. Les drapeaux sont déployés, la victoire du Mouvement est proclamée. À peine les fanfares se sont-elles tues que déjà le Docteur Goebbels prend la parole. Il parle des réalisations des créateurs spirituels allemands rassemblés dans la Chambre culturelle. Adolf Hitler reste encore une demi-heure à l'opéra puis, acclamé par la foule, il entame une marche triomphale à travers la capitale de l'Allemagne nationale-socialiste. »

À partir de 1934, la Semaine du livre allemand qui se déroulait en octobre, fut censée « mobiliser 60 millions de personnes par les tambours de la publicité littéraire », non plus uniquement « les cercles intellectuels » mais « toute une Communauté raciale populaire ». En effet, expliquera Karlheinz Hederich, secrétaire de la « Commission de contrôle du Parti pour la protection de la scripturité nationale-socialiste » : « Lire, c'est manifester son attachement à la nouvelle foi politique ».

Sans doute ! Mais encore fallait-il que soit surmonté l'effort de se rendre dans une bibliothèque après une dure journée de labeur, de s'y inscrire, d'emprunter un ouvrage, de le rendre avec le risque de se voir poser la question si on l'avait effectivement lu et ce que l'on en pensait. Quant à aller dans une librairie, cela posait évidemment le problème du coût du livre d'autant que, dans le même temps, des slogans — assortis de réglementations très strictes — réclamaient de la population qu'elle réduise sa consommation de nourriture (« *Eintopfsonntag* = dimanche à plat unique », *Kampf dem Verderb* = Combattre le gaspillage », « *Kanonen statt Butter* = Des canons à la place du beurre »). Lorsqu'il faut se serrer la ceinture, qui se soucie d'acheter des livres ?

Restait donc, du moins dans un premier temps, à en faire largement cadeau ainsi que le montre ce cliché de l'année 1935 où l'on voit une *Buchspende* (distribution gratuite d'ouvrages) organisée par la Chambre littéraire dans une salle du « Clou » à Berlin.



Groupés devant un étalage sur lequel sont exposés entre autres *Notre Amour de l'Allemagne*, *L'Armée allemande*, *Le vieux Fritz*, et bien sûr l'indispensable *Mein Kampf* (en bas, à gauche), des hommes, des femmes, des personnes âgées, des adolescents reçoivent la précieuse nourriture des mains d'un fonctionnaire du Parti.

Ce qui est offert crée entre celui qui donne et celui qui reçoit un lien affectif, une obligation de principe de l'enfant envers le père, de l'esclave envers le maître, du vassal envers le suzerain, lesquels s'incarnent dans l'objet transmis. C'est du fétichisme qui nimbe la chose offerte que ressort l'attachement qu'on lui voue. Ne pas respecter, négliger, mettre au rebut la chose offerte — dans une société qui n'est pas encore celle de l'ultra-consommation —, c'est en quelque sorte et symboliquement faire outrage au donateur, offenser son image et, par un juste retour des choses, risquer son courroux et sa malédiction.

Dans sa célèbre étude, *La Psychologie de masse du fascisme* — parue en exil au Danemark en septembre 1933 et immédiatement mise à l'index en Allemagne, et pour cause ! —, Wilhelm Reich insistait sur le fait que, pour parvenir à ses fins, le régime nazi savait utiliser « l'énorme dose d'irrationalisme » qui conditionne l'activité humaine, « l'appareil raffiné de la superstition », « la contamination mystique », « l'ancrage bio-physique du mysticisme » : Puissance de l'identification avec le « guide » omniscient et infaillible, « sommet de la civilisation » (W. Reich, *Pmf*, trad. fr., Payot, 1974, pp. 63-64 et 86) — laquelle exclut d'emblée que l'individu ait une chance de se réaliser en-dehors du chemin qu'il lui trace —, telle est inconsciemment sous le troisième Reich, dans une large mesure, la source du comportement des masses envers le livre. Par l'acte de lecture, le « petit homme » (cf. H. Fallada) peut espérer acquérir quelques attributs du *Führer* (en langue allemande, le verbe *lesen* possède le double sens de « lire » et « faire

moisson »), participer de son action (lui qui parti de rien se serait, à en croire *Mein Kampf* et les panneaux géant présentant le livre, fait en grande partie grâce à la lecture), et ainsi se classer parmi l'élite (cf. *ausgelesen* ; *erlesen*).



« À cette époque, je lisais énormément et à fond.
En quelques années, je me constituai ainsi les bases d'un savoir
dont je me nourris aujourd'hui encore. »

On comprendra donc la soudaine bibliophagie du « petit homme »: « dévorer » des livres (*verschlingen* s'applique aussi bien à la nourriture qu'à la lecture), c'est accroître ses chances d'internaliser les vertus du chef, Mais à terme, c'est aussi accepter d'être « englouti » par lui (encore *verschlingen*). Ici apparaît dans toute son ampleur l'extrême nécessité réclamée par Adorno (*La Dialectique négative*, 1966) de s'opposer à toute fausse totalité portée à l'absolu, à ce « tout qui est le non-vrai » et qui, en ne cessant de s'opposer au particulier, à la pensée subjective, sert de fondement idéologique au totalitarisme si tant est qu'il ne le sollicite pas.

D. Le livre comme véhicule d'imprégnation politique

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la lutte politique s'est trouvée transportée sur le matériau littéraire

(cf. J. Durand, *Le Roman d'actualité sous la République de Weimar*, L'Harmattan, 2010). Bien sûr, le mouvement national-socialiste n'a pas fait exception : la célèbre formule, « le livre, glaive de l'esprit », (*Das Buch, ein Schwert des Geistes*) qui trônait sur les panneaux publicitaires du troisième Reich ne se contentaient pas d'être une simple publicité pour la lecture. En vérité, elle définissait la conception soldatique que les nazis avaient de la littérature, « le livre des livres » portant, ne l'oublions pas, le titre paradigmatique de *Combat*.



Aux yeux des dirigeants nationaux-socialistes, l'écrivain n'était rien d'autre qu'un guerrier au service du régime et à ce titre il se devait d'être présent sur tous les fronts, œuvrant à la régénération orchestrée par le *Führer* d'une Allemagne et d'un monde mis à mal par les Juifs, les marxistes de tout poil et les nations étrangères à la solde du « judaïsme international » (*Weltjudentum*).

Ce qu'il fallait obtenir des masses, c'est que, graduellement, par l'intermédiaire de la lecture, leurs « instincts trop longtemps réprimés [...] redeviennent l'essentiel, la chose

sainte et la raison suprême » et que « dans une orgie furieuse, l'homme véritable se dédommage de sa continence ». Tel était le programme qu'avait défini au début des années 1920 dans *La Guerre, notre mère* (*Der Kampf als inneres Erlebnis*, trad. fr. Paris, 1934) Ernst Jünger, dont les écrits toutefois passaient par une médiation esthétique à laquelle ne sacrifiera pas la littérature nazie, uniquement préoccupée d'efficience politique. Le rôle de l'écriture, précisera Hans W. Hagen, rapporteur pour la littérature au ministère de la Propagande, ce n'est pas de défendre « une certaine option esthétique ou une thèse philosophique », mais de répandre l'esprit qui présida au sacrifice de la « jeunesse de Langemarck », des régiments de Verdun, des victimes du putsch de novembre 1923 (in *Deutsche Dichtung in der Entscheidung der Gegenwart*, Dortmund / Berlin, 1938, p. 48). Le propos de la « littérature nazie » est donc clairement défini. Tout comme l'école (cf. G. Platner et al., *Schule im Dritten Reich – Erziehung zum Tod*, DTV, 1983), la littérature doit concourir à la constitution de la nation guerrière, à l'adhésion absolue aux plans élaborés par Hitler, à l'incitation massive à l'impérialisme, et ce afin de rassasier les appétits expansionnistes du grand capital, appétits sur lesquels ne laissent subsister aucun doute les conférences d'Erich Obst à l'université de Breslau durant l'hiver 1940-1941 (*Die Großraum-Idee*, Breslau, 1941), les projets d'Arno Sölter (*Das Großraumkartell*, Dresde, 1941) et de la « Société berlinoise pour une planification européenne et une économie des grands espaces » (*Das Neue Europa*, Dresde, 1941), ou encore l'ouvrage collectif *Communauté économique européenne* (*Europäische Wirtschaftsgemeinschaft*) paru en 1942 chez l'éditeur Paschke sous l'égide de l'« Association des négociants et industriels berlinois ».

Cependant, les nazis avaient parfaitement conscience que la propagande — pour être efficace et ne pas susciter le rejet que provoque tout sentiment d'embrigadement systématique — doit être largement différenciée. Si un

infime pourcentage de la population était disposé à d'emblée accepter la proposition de guerre impérialiste et de ce que cela impliquait au niveau de la politique intérieure (cf. K. Pätzold - M. Weiß, *Hakenkreuz und Totenkopf*, Berlin, 1981, p. 293-321) et ultérieurement extérieure (pertes humaines considérables pour les familles, mais aussi traitement radical de l'« ennemi »), le grand nombre devait, lui, être conduit à y souscrire par des détours. Ceci impliqua pour la « littérature nazie » une prise en compte du kaléidoscope réactionnel des foules, autrement dit de distiller l'endoctrinement par paliers et par thématiques qui mèneraient à terme l'ensemble des citoyens du Reich à la conviction que le conflit était inévitable quoi que l'on puisse faire pour l'éviter (Rappelons à ce propos que Hitler ne cessera de multiplier les déclarations pacifistes — cf. p. ex. E. Unger, *Die Friedensreden unseres Volkskanzlers Adolf Hitler*, Berlin/Leipzig, 1934 — et présentera toujours la guerre comme si elle n'avait jamais dépendu de lui, y compris dans son *Testament* — texte in T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, pp. 444-445 — rédigé le 29 avril 1945 à 4 heures du matin, quelques heures avant son suicide).

Ayant eu la chance de pouvoir travailler sur le fond d'une petite bibliothèque de prêt de l'époque nazie pratiquement intégralement conservé et comportant 346 volumes, je vais maintenant tenter d'illustrer l'endoctrinement vers la guerre par paliers et thématiques dont je viens de parler. J'ai pour cela exploité des titres retenus et lus sur une année au hasard de leur découverte dans ce fond qui n'était pas classé, ni par auteurs ni par dates de publication (titres originaux in annexe 2). Présenter l'ensemble des titres de la bibliothèque (dont 67 m'ont servi pour la première [A] du premier chapitre, cf. annexe 1) n'aurait rien changé à ma démonstration, sachant — pour avoir aussi consultés les autres — qu'ils étaient tous formatés à partir des exigences de la Chambre littéraire,

à savoir d'une censure dite « positive » (positive Zensur) qui faisait que ne pouvait paraître qu'un ouvrage ayant au préalable obtenu l'agrément de la Chambre et, pour les écrits théoriques, de la « Commission de contrôle du Parti pour la protection de la scripturité nationale-socialiste »

1928

Wilhelm Mattenklodt : *Patrie perdue*

210 pages sur l'exploitation depuis fin 1915 (défaite des troupes de Guillaume II à Khorab) de l'ancien Sud-Ouest Africain Allemand (actuelle Namibie) par l'Afrique du Sud soutenue par les Britanniques. L'ouvrage, préfacé par le célèbre Hans Grimm (*Peuple sans espace*, 1926), se veut une réponse au Livre blanc anglais de 1918 dénonçant le génocide entre 1903 et 1909 des Hereros et des Namas par le général L. von Trotha.

1932

Karl Alois Schenzinger : *Le Jeune Hitlérien Quex*

Ce roman de 256 pages est inspiré de la vie de Herbert Norkus, membre des Jeunesses hitlériennes berlinoises tué le 24 janvier 1932 à 16 ans dans une rixe avec les communistes du quartier de Beusselkitz, dans le district de Plötzensee. Publié à grand renfort de publicité et porté à l'écran en 1933 par Hans Steinhoff, il fut le modèle nazi par excellence d'appel à la lutte contre la « terreur rouge ».

[p. 54 sq.] « Ils ont aujourd'hui enterré un camarade. Ils sont tous assis là, silencieux ; leur bière est éventée ; ils voient encore le rempart des bras tendus, prêtant serment, les drapeaux baissés, les rangs pétrifiés des jeunes et des vieux. Des milliers de personnes étaient là, nu-tête, en habit de deuil, le visage pâle. À leurs oreilles résonnent encore le tourbillon des tambours, le cri d'une femme au cœur brisé,

le discours du chef sur la tombe encore béante. Ca et là, un journal sur la table : „Le Führer réclame du gouvernement le droit à la légitime défense pour les SA.” Figé dans le mutisme, ils sont plongés dans leurs pensées. On entend dans le lointain le métro aérien. D'on ne sait trop où leur parviennent des lambeaux de musique de bal. Il règne un tel calme autour de l'église que l'on entend marcher les passants de la rue Bülow. Là-bas, la vie suit tranquillement son cours. À quelques pas à peine, des bourgeois tapent la belote, des jeunes dansent, des hommes parlent affaires et vacances. On reprend le journal, on regarde son voisin. Il se contente de hocher la tête et le dit pas un mot. Bientôt une heure. On devrait être rentré depuis longtemps mais on attend les ordres pour le lendemain. - „Max, tu fais un 4/21 ?” - „Ah, laisse tomber !” On rêve d'un petit appartement, d'un mobilier, d'une cuisine, d'une penderie. On rêve aussi d'avoir du travail ; par Dieu oui, de cela aussi on peut rêver ! Et également d'une moto, avec Charlotte sur le tansad. Diable, quel est ce bruit ? Dehors une voiture s'arrête dans un crissement de freins ; on dirait un cri ; un accident ? Il faut dire qu'ils conduisent comme des fous ! Quelques camarades se lèvent pour se précipiter à l'extérieur. C'est alors qu'éclate un coup de feu strident, suivi d'un deuxième ; la pierre s'effrite, les vitres éclatent... »

1933

Erich Beier-Lindhardt, *Un Livre sur le Führer destiné à la jeunesse allemande*

Sur 125 pages dans un style destiné aux enfants, un hymne à la gloire d'Adolf Hitler qui va de sa jeunesse en Autriche à son arrivée au pouvoir fin janvier 1933.

Ernst Kriek, *Éducation nationale-politique*

Après un préambule sur la « révolution allemande » (13 sq.) et une définition des divers concepts chers au Mouvement

national-socialiste, le pédagogue phare de la *NSDAP* — bientôt recteur de l'université de Francfort, puis professeur à Heidelberg — présente son programme pour une refonte du système scolaire basée sur les « valeurs raciales ». Un ouvrage théorique incontournable sous le troisième Reich.

Martin Staemmler, *Racioculture
dans l'État racial-populaire*

Après avoir montré que le peuple allemand s'est voué à sa perte par sa négligence de la question raciale (5 sq.), l'auteur analyse les lois de l'hérédité (11 sq.) et de la sélection naturelle (37 sq.) pour en dégager des conclusions radicales qui passent par l'élimination des êtres inférieurs (91 sq.) et l'instauration d'une législation raciale (100 sq.) dont l'école devra enseigner les grands principes (113 sq.) et l'administration veiller à leur strict respect (123 sq.). Ce n'est qu'alors que la « révolution nationale » sera effective (129 sq.).

Thor Goote, *Haut le drapeau !*

Après une véhémence critique de la République de Weimar, le héros de ce roman de 417 pages, un ancien des corps francs de Silésie prénommé Helmut, explique comment le national-socialisme conduira l'Allemagne vers un avenir sans précédent. Dans l'extrait qui suit, il reçoit une lettre de son camarade de front durant la Première Guerre mondiale, Conradi :

[p. 219 sq.] « *Cher Helmut, [...]. Je suis depuis quelque temps membre de la NSDAP et je pense que tu devrais aussi y adhérer si tu ne l'as déjà fait. Ce que le Parti veut, tu le sais certainement, et nous avons besoin d'hommes prêts à s'engager à fond pour notre cause [...]. Il est évident pour moi que tu n'es pas de gauche ! Je ne pense pas non plus que tu te sois laissé glisser dans le confort des centristes ! Tu ne peux donc qu'être un homme de droite et adhérer à un parti où l'on ne regarde pas sans cesse avec nostalgie*

vers le passé sans jamais faire preuve de force et de courage pour édifier une Allemagne réellement nouvelle ! Il ne te reste donc que la NSDAP... »

Karl Bell (éd.), *L'Alémanité à l'étranger : la Hongrie*

265 pages de contributions d'universitaires et d'ecclésiastiques pour démontrer que la Hongrie — imprégnée de culture germanique en tant que possession des Habsbourg 1526 à 1918 et comptant toujours 7% d'Allemands dans sa population — a vocation à rejoindre le Reich dans son combat pour fonder un « nouvel ordre européen » (ce qui sera le cas à partir de 1938).

Maria Schmidt / Hermine Morgenroth : *Mes enfants, que savez-vous de notre Führer ?*

Pour catéchiser les plus jeunes, un ouvrage qui combine habilement des éléments biographiques directement empruntés à *Mein Kampf* et le lyrisme des Évangiles.

[p. 113 sq.] *« Alors que l'Allemagne concluait l'armistice et devait se plier à toutes les exigences de ses ennemis, Adolf Hitler, gravement malade, devait garder le lit. Vers la fin de la guerre, les Anglais avaient lancé de dangereuses bombes remplies de gaz toxique. C'est une de ces bombes qui éclata à la figure d'Adolf Hitler. Il ressentit une violente brûlure, tituba, puis ce fut la nuit ; il fut aveugle de longues semaines. Tandis qu'il était dans son lit d'hôpital à endurer de grandes souffrances, il entendit parler de l'humiliation dont le peuple allemand était victime. Vous savez tous qu'en ce jour le plus pénible de son existence, Adolf Hitler entendit pour la première fois dans son cœur une voix intérieure. Ce fut le grand jour auquel Dieu lui-même le choisit comme sauveur de son peuple. Lorsque le ciel lui eut redonné la vue, il quitta sa chambre de malade, fermement décidé à sortir le peuple allemand de sa misère et à la conduire vers une splendeur nouvelle. Afin de travailler dur à sa mission, Hitler retourna dans cette ville qu'il chérissait comme son pays natal, Munich. Cependant*

l'hiver était venu. Le froid, la famine, la misère étaient les terrifiants compagnons qui permettaient à l'Esprit du Mal de briser toujours plus la résistance des Allemands et de les exciter les uns contre les autres. Les masses épuisées ne savaient plus distinguer entre le Bien et le Mal. Les gens se battaient et se détestaient. C'est alors que se dressa Adolf Hitler qui leur tint des discours enflammés : „Réveillez-vous, les exhortait-il, ouvrez les yeux ! Ne voyez vous pas qu'un esprit malin vous mène par le bout du nez ? Avec-vous donc totalement oublié qu'être allemand signifie lutter ? Vous êtes devenus lâches, vous vous laissez dépouiller de toute la beauté et de toute la grandeur que possédait notre patrie allemande. Réveillez-vous, secouez-vous, redevenez des Allemands !” C'est ainsi que parlait et prêchait Adolf Hitler. Il allait de ville en ville, sillonnant les provinces, tirant les masses de leur torpeur et leur enseignant la vérité. Il leur montrait combien la vie pourrait être belle si tous les Allemands parvenaient à s'unir : „Vous êtes tous frères ! Pourquoi vous battre ? Chacun pense être le plus sage et le meilleur ! Aidez-vous donc les uns les autres ! Voyez lorsqu'on construit une maison : l'un doit en dessiner les plans, un autre livrer les pierres, d'autres porter ces pierres et les assembler ; il faut des maçons, des charpentiers, des vitriers, des plombiers ; chacun doit faire son travail sinon on ne parviendra à rien. Lequel d'entre tous a le plus de valeur ? Aucun ou plutôt chacun. Car si un seul fait mal son travail, l'édifice commun ne vaudra rien !” Il s'en alla parmi les paysans à la campagne et leur parla : „Pourquoi dites-vous du mal des citadins ? Ce sont pourtant vos compagnons de race qui comme vous travaillent du lever au coucher du soleil afin de gagner le pain qui leur fait besoin. Ils fabriquent les vêtements, les souliers et les outils que vous utilisez. Pourquoi vous opposer à eux ?” Puis il se rendit de nouveau parmi les hommes qui habitaient les villes et leur dit : „Pourquoi ce mépris des paysans ? Ne vous donnent-ils pas par leur pénible labeur votre pain de chaque jour, le beurre, les œufs, la viande ? Ne comprenez-vous pas que le peuple allemand ne peut bien se porter que

si chacun travaille pour autrui, que si les paysans, les artisans et les commerçants se donnent la main Un peuple est une très grande famille : un crée pour tous et tous créent pour un !” C’est ainsi que, jour après jour, Adolf Hitler cherchait à persuader les masses. Elles aimaient l’entendre et se disaient : „C’est LUI qui a raison !” »

Curt Rosten, *De l’ère des mandarins au troisième Reich*

Dégorgeant le fanatisme, le livre s’ouvre sur la « Loi de remédiation à la détresse de la Communauté raciale populaire et du Reich » (dite couramment « Loi d’habilitation ») du 24 mars 1933 et insiste en 319 pages sur les progrès considérables accomplis en quelques mois par Hitler dans la relance politique du pays et le domaine social ; pour l’auteur, la « mise en phase » (*Gleichschaltung*) de la société et la proclamation de l’État à parti unique (juillet 1933) ont été les facteurs déterminants de cette réussite ; avec les avancées scientifiques et technologiques promues par le régime, il ne fait aucun doute que l’Allemagne occupera sans tarder une place dominante dans le monde.

1934

Walter Espe, *Le Livre de la NSDAP*

Agrémentée d’une importante iconographie, une belle documentation apologétique de 300 pages sur le Parti national-socialiste de ses origines à la « prise du pouvoir » (*Machtergreifung*) du 30 janvier 1933.

Heinrich Schneider, *Notre Sarre*

Un violent réquisitoire contre l’administration du territoire sarrois confiée en janvier 1920 par la SDN pour quinze ans à la France en vertu des articles 45 à 50 du traité de Versailles.

[p. 38] « *Le gouvernement français en Sarre ne s'est pas contenté de piller les mines. Il a donné en métayage à des compagnies d'exploitation françaises de Lorraine des gisements de charbon qui se trouvent dans la Warndt en Sarre. Les Français creusent en terre française des puits (familièrement appelés « puits des voleurs »), franchissent la frontière sous terre, et exploitent ainsi les veines très riches de la Warndt... C'est par ce moyen que l'on donne du travail aux mineurs français alors que, depuis 1924, en Sarre, environ 30 000 mineurs ont été réduits au chômage.* »

H. Hillger, *La SS t'appelle !*

Après la liquidation des principaux dirigeants SA, dite « Nuit des longs couteaux » (30 juin 1934), la SS devient « organisation indépendante » le 20 juillet 1934 ; les services de Heinrich Himmler enrôlent afin de constituer ce qui deviendra bientôt le redoutable « ordre noir » (*Schwarzer Orden*). Cette production propagandiste de 95 pages présente notamment le fameux serment initiatique prêté par les nouvelles recrues.

[p. 18] « *À toi, Adolf Hitler, Führer et Chancelier du Reich, je prête serment d'allégeance et de vaillance. Je promets solennellement, à toi et à tous ceux que tu me désigneras comme étant mes supérieurs hiérarchiques, obéissance jusqu'à la mort. Que je sois maudit si je brise ce serment !* »

1935

Friedrich Bischoff, *Les Châteaux dorés*

Un roman de 560 pages dans lequel l'auteur décrit la vie des paysans de Silésie et leur union mystique avec la nature nourricière ; le titre symbolise les richesses céréalières de la région.

[p. 550] « *„N'entends-tu pas ?”, murmura Bertha ; on aurait dit que le vent lui avait prêté sa voix. „N'entends-tu pas ?”et*

elle montra le fond du puits. „C'est l'ondin de Gärnsdorf qui aime tant jouer avec le adultérins...” L'eau se mit à rire et à balbutier. Agnès tendit l'oreille, la tête collée à la margelle. Elle ne comprenait plus rien au monde, plus rien que la voix de l'eau, la voix de l'ondin de Gärnsdorf. »

Senta Dinglireiter, *Quand les Allemands finiront-ils par revenir ?*

Fin août 1914, le protectorat allemand du Togo, établi en 1884 par l'explorateur Gustav Nachtigal, est occupé par la Grande-Bretagne et la France qui vont se partager le pays (terres de l'Ouest pour la Grande-Bretagne, les deux tiers du pays et la côte de Lomé pour la France). Dans ce roman qui se veut autobiographique, l'auteure décrit un séjour dans la capitale togolaise.

[p. 56] *« Et soudain, je compris la signification de la fureur des vagues et cela provoqua en moi un choc douloureux : terre allemande perdue ! Mais il n'y avait pas que le mugissement des vagues. Les couleurs flamboyantes du drapeau bleu-blanc-rouge hissé au sommet de la tour de ce qui avait été le siège du gouvernement allemand me signifièrent cette perte par une douleur encore plus vive, semblable à celle d'un fer rouge que l'on aurait enfoncé dans ma peau. J'arrivai à Lomé de méchante humeur. Sur la façade de l'ancien hôtel „Kaiserhof”, une enseigne signalait „Hôtel de France”. C'est là que je passais la nuit et que, le matin venu, je pris mon petit déjeuner, servi sur une table de bois douteuse et sans nappe, dans un service ébréché, et pour lequel on me réclama le prix fort. Je pensai à ce qu'avait dû être un petit déjeuner au „Kaiserhof”. Au comptoir allemand m'attendait Pierre, le noir chargé de me servir de guide à Lomé. Il m'entraîna au cimetière où se trouve la sépulture de l'ancien gouverneur allemand Köhler, entourée des nombreuses tombes des Allemands qui avaient payé de leur vie trente années de mission civilisatrice. Un vieillard s'avança vers moi d'un pas fatigué. En apprenant que j'étais Allemande, il prit ma main [...] et*

me raconté qu'il avait fait partie durant quatorze ans de la police allemande : „Pour rester auprès de mon ancien maître, j'ai pris le poste de fossoyeur.” Puis un soupir s'échappa de sa bouche : „Quand les Allemands finiront-ils par revenir ?”

*Karl Bartz, Événement historique de portée mondiale
sur les rives de la Sarre*

Le 13 janvier 1935, lors du référendum prévu par le traité de Versailles, la population sarroise, sous administration française depuis 1920, vote à 90% son rattachement au Reich. C'est l'occasion pour l'auteur de revenir en une chronique de 254 pages sur les quinze années de souffrances endurées par la population, le courage des résistants nazis, leur répression par la France, l'efficacité de l'action du mandataire du *Führer*, Joseph Bürckel, etc...

1936

Collectif, Du Combat pour le Rhin à la liberté du Rhin

Le 7 mars 1936, le Reich dénonce le traité de Locarno et envahit la zone rhénane démilitarisée ; Adolf Hitler dissout le *Reichstag* et fixe au 29 mars les nouvelles législatives (listes uniques) couplées à un référendum sur l'annexion de la Rhénanie et son action politique en général. C'est dans la perspective de cette consultation que paraît cette brochure collective de 70 pages afin de rappeler ce que fut la politique inhumaine d'occupation française (exécution notamment du lieutenant Schlageter en mai 1923) et d'expliquer pourquoi la courageuse initiative du *Führer*, à laquelle n'ont d'ailleurs pas réagi les puissances occidentales, garantira la paix en Europe (L'approbation s'élèvera à 98,3%).

[p. 53] « *Nous voulons la paix, une paix qui respecte notre honneur et notre droit à disposer de nous-mêmes. C'est ce que nous crions sans cesse par-dessus la frontière. La France aura beau développer ses infrastructures militaires et perfectionner son système de fortification, le peuple*

allemand de la Marche occidentale saura lui opposer le 29 mars un gigantesque bastion pacifique ; non pas avec des casemates et des tourelles de béton, que non, mais en proclamant en pleine conscience et en une totale maturité politique sa foi en son Führer et par-là même en la paix ».

Georg Ufadel, *Ordre et discipline*

80 pages dans lesquelles l'auteur récapitule les vertus cultivées par la chevalerie au Moyen Âge et appelle la jeunesse du Reich à s'y conformer, notamment en pratiquant la « *fides* », loyauté et soumission envers ce nouveau suzerain qu'est le *Führer*.



Toile de Hubert Lanzinger

Georg Löbsack, *Le Combat solitaire
des Allemands de la Volga*

Établie depuis Catherine II (1763) en Russie et concentrée depuis 1924 dans une petite enclave autonome au Sud de Pokrovsk (ultérieurement Engels), la minorité allemande de la Volga compte pratiquement 400 000 membres ; harcelée par le régime stalinien qui veut effacer tout particularisme, elle attend avec ferveur le jour où le *Führer* viendra la libérer.

[p. 369] « Là où avaient surgi les bolcheviks, un continent fut englouti dans les profondeurs du monde. Ils avaient prétendu faire de ce continent un paradis et ils l'avaient transformé en un enfer de misère. Un seul homme avait précipité la Russie au royaume d'Hadès. Les peuples de Russie criaient leur peur [...] et de la colonie de la Volga parvenaient toujours plus fréquemment des rapports sur des déplacements de population. »

1937

Franz Fahnemann, *La Corne d'abondance de la Marche occidentale*

Un recueil de 166 pages de contes et légendes revus à la mode nazie afin de prouver que le Palatinat rhénan et la zone sarroise furent de tout temps une terre germanique.

Rudolf Wihr, *Chronique rehhuttienne*

En 206 pages, par un instituteur passionné de recherches locales, la microhistoire du lieu-dit Rehhütte sur la commune de Limburgerhof au Sud de Ludwigshafen en direction de Speyer. Dans la lignée des groupes romantiques orientés vers l'irrationnel, le populaire, le mystère intime de leur petite patrie, la restitution du passé gage d'avenir (cf. J.-F. Angelloz, *La Littérature allemande*, PUF, 1943, p. 78 sq.) — et dont Victor Klemperer a fait la trame de l'idéologie nazie (*LTI – Die unbewältigte Sprache*, DTV, 1969, p. 144 : « Tout ce qui constitue le nazisme est contenu en germe dans le Romantisme ») —, on y trouve enracinement dans le sol natal, culte des ancêtres et rejet de l'intellectualisme au profit d'un vitalisme qui fut celui de cette population rhénane au cours des siècles.

Erwin Guido Kolbenheyer, *Le Pont*

Dans son *Michael* (écrit en 1923, publié seulement 1929), Joseph Goebbels, avait donné le ton (pp. 41-42) : « Le devoir de la femme est d'être belle et de mettre au monde des enfants [...]. Je déteste ces femelles criardes qui se mêlent de tout sans rien comprendre. Elles méconnaissent la plupart du temps le devoir qui leur est inhérent : élever des enfants. Si modernité est synonyme de contre-nature, décadence des mœurs, corruption morale et décomposition planifiée, alors je suis en pleine conscience un réactionnaire ». Pour les hitlériens, « la doctrine juive » de l'égalité des sexes et de l'émancipation féminine est une « maladie glandulaire » (Walther Darré). Il s'agit donc, comme l'affirme la revue nazie *La Flamme* (*Die Flamme*) du 26 juin 1930, « de retrouver ce qu'il y a de plus sacré en notre monde : la femme, qui est servante et domestique. Le chemin pour y parvenir s'appelle le national-socialisme ». Ce rôle de « machine à procréer » (*Gebärmachine*, A. Hitler), le voici réaffirmé dans ce drame par le maître de conférences von Bühl qui jette son dévolu sur une jeune fille qu'il considère comme susceptible d'apporter « un sang régénérateur » à sa lignée, mais qui, pour son malheur, ne l'aime pas.

[*Kolbenheyer-Buch*, 1937, p. 182] :

« *Je suis vieux jeu, terriblement vieux jeu.
Je veux que les femmes soient des femmes.
Je suis aussi vieux jeu que la nature
Qui a doté les femmes d'un ventre fécond,
D'une poitrine nourricière
Et d'un instinct pour la famille. »*

Hellmuth Langenbucher, *Poésie allemande
du passé et du présent*

Dans cette énorme anthologie dont les auteurs ont été adéquatement sélectionnés, on trouve notamment, page 431, le célèbre poème de Herbert Böhme dédié à Hitler :

*« Un tambour sillonne l'Allemagne,
Et celui qui en joue, c'est lui qui est le guide,
Et ceux qui le suivent, le suivent en silence,
Ils ont été élus par lui.*

*Sur son étendard ils lui prêtent serment,
Allégeance et obédience,
Par son tambour, il fixe leur destinée
Avec un visage d'airain.*

*Et si jadis il marcha dans la nuit
Seul pour ouvrir la voie,
L'aurore aujourd'hui s'est levée,
Nous affluons vers lui.*

*Réveillés par les battements de son tambour,
Nous sommes la semence du nouveau Reich,
Nous ensemençons notre pays,
Et, par Dieu, serons bientôt mûrs pour l'action.*

*Notre Führer s'avance vers la lumière,
Toute son énergie mobilisée,
Par le roulement de son tambour,
Toi, Communauté raciale populaire allemande, deviens
passion ! »*

1938

Philipp Bouhler, *Adolf Hitler*

Avec un maximum de concision (50 pages), une hagiographie du *Führer* par le général SS qui, en septembre 1939, allait être nommé par Hitler, aux côtés du médecin SS Karl Brandt, responsable du programme T4 d'assassinat des malades mentaux.

[p. 49] *« Adoré comme un Dieu par la masse de ses partisans, détesté et redouté par ses ennemis, adulé par son entourage pour ses qualités de chef, de combattant et d'homme [...], Adolf Hitler se trouve aujourd'hui à la tête du*

mouvement populaire qu'il a su forger. Comme Chancelier, il a conduit la Communauté raciale populaire allemande au seuil d'une ère nouvelle. Un inconnu, un anonyme, a entrepris de défier tout un système, a bravé toute une époque [...]. Son organisation est d'une solidité à toute épreuve. Aucun assaut n'a réussi à ébranler le front brun, ce pilier de granit sur lequel repose l'Allemagne nouvelle. »

Karl Albrecht, *Le Socialisme trahi*

En 650 pages, les confessions d'un ancien dirigeant et député du Parti communiste d'Allemagne (*KPD*) qui, après avoir été interné dans un camp de concentration au lendemain de l'incendie du *Reichstag* (nuit du 27 au 28 février 1933), sera —comme Ernst Torgler (cf. T. Feral, *Justice et nazisme*, 1997, p. 39) — récupéré par Goebbels comme propagandiste.

[p. 633] « *Je n'ai jamais entendu de cris de mort, ni vu de scènes de torture ou d'exécutions en nombre, que ce soit dans les caves ou dans la cour du camp. Je n'ai jamais non plus entendu le moindre prisonnier faire allusion au fait qu'il aurait été maltraité ou aurait assisté à un acte de cruauté. Je pouvais maintenant me convaincre moi-même que les témoignages de la presse soviétique et des journaux étrangers hostiles à l'Allemagne n'étaient que mensonges et calomnies. »*

1939

Eugen Hadamovski, *Le Combat de Hitler pour la paix en Europe*

Par le directeur d'alors des programmes de la radiodiffusion allemande, une chronique de 270 pages sur la tournée triomphale de Hitler à travers le Reich à la veille du référendum du 29 mars 1936 (cf. 1936, *Du Combat pour le Rhin à la liberté du Rhin*).

Johanna Haarer, *Maman, parle-moi d'Adolf Hitler*

Spécialement conçue pour les enfants, une biographie de Hitler en 240 pages d'une incontestable habileté didactique.

[p. 54] « *Adolf Hitler est né dans la petite bourgade de Braunau. Son père y était fonctionnaire et c'est là qu'il passa les premières années de son enfance. La bourgade de Braunau se trouve sur l'Inn. C'est un fleuve avec une belle eau verte. Là où coule ce fleuve se trouvait jadis la fin du Reich allemand et le commencement de la terre d'Autriche [l'Anschluss a été officiellement proclamé le 14 mars 1938, T.F]. L'Autriche est un pays merveilleux, traversé par un grand et large fleuve. C'est le Danube. Comme le long du Rhin, d'antiques forteresses, de magnifiques résidences et monastères, de splendides et riches villes et villages s'élèvent sur ses rives. Sur les coteaux du Danube pousse la vigne, les grappes y mûrissent [...]. C'est ce beau pays situé le long du Danube qui est la patrie d'Adolf Hitler.* »

Hans Kallenbach, *Avec Adolf Hitler
à la forteresse de Landsberg*

Raconté par un de ses partisans en 220 pages, l'emprisonnement du *Führer* après le putsch manqué de Munich (8 – 9 novembre 1923).

[p. 113] « *Hitler consacrait presque six heures par semaine, parfois plus, à recevoir des visiteurs. Plus tard cependant, lorsque l'absence de sa personnalité dominante se fit sentir dans le Mouvement et que certains éléments commencèrent à emprunter leur propre voie parce qu'ils croyaient pouvoir passer outre et désobéir aux ordres, le Führer se renferma sans cesse plus sur lui-même et se refusa à recevoir un aussi grand nombre de visiteurs. À partir de ce moment, leur effectif fut restreint. Mais il s'agissait en revanche de combattants dont la fidélité était à toute épreuve [...] : Wilhelm Frick [...], Wilhelm Brückner [...], Alfred Rosenberg et Max Amann.* »

Après avoir pris possession des Sudètes (1^{er} octobre 1938, en vertu du traité de Munich approuvé la veille par la France l'Angleterre et l'Italie), Hitler envisage maintenant d'annexer le « reste du territoire tchèque » (*Resttschechei*). Afin d'étayer cette revendication (qui sera concrétisée le 15 mars 1939, deux jours après la proclamation d'indépendance de la Slovaquie soutenue par Berlin), un copieux dossier sur les innombrables tracasseries auxquelles l'administration tchèque soumettrait les îlots allemands de Bohême-Moravie.

[p. 119] « Avez-vous déjà pensé à l'avenir de votre enfant, chère madame ? »

Elle répondit franchement en faisant des yeux ronds : « Non ! »

L'instituteur poursuivit rapidement : « Vous ne devriez pas parler ainsi. Le devoir d'une mère est de penser à l'avenir de son enfant. Ne souhaitez-vous pas que votre fils puisse avoir un sort meilleur que le vôtre ? Vous lui ferez apprendre un métier, menuisier ou cordonnier, ou bien vous l'enverrez travailler à l'usine ! Mais, chère madame, s'il désire travailler à l'usine, il faudra bien qu'il sache parler tchèque ! Faites apprendre le tchèque à votre garçon et il pourra trouver du travail n'importe où ! Il pourra même, s'il est gentil et travailleur, devenir plus qu'ouvrier, peut-être même fonctionnaire, à condition bien sûr qu'il parle parfaitement tchèque ! C'est pour votre bien, croyez-moi ! Vous avez maintenant une école tchèque, il faut y envoyer Gustave ! Vous verrez, vous me remercerez un jour pour ce conseil...»

« Mais nous sommes allemands, monsieur l'instituteur, je ne vais quand même pas envoyer mon enfant dans une école tchèque ! »

Grigol Robakidse, *Adolf Hitler*

Une brochure de 50 pages justifiant la politique raciale hitlérienne.

[p. 33] « *Chaque créateur apporte au monde sa propre conception, en paroles, en images, en actions. L'image du monde d'Adolf Hitler, c'est l'unité d'une communauté populaire fondée sur la race. Les cultures antérieures qui cherchaient à conserver ce qu'il y a de sacré dans l'être connaissaient cette idée. Chez nous en Géorgie par exemple, on perçoit ce phénomène dans la langue. Si un Géorgien veut insulter une personne, il la traite de Vojischo, c'est-à-dire de „sans race”. Et le juron géorgien le plus violent est Scheni Djischi Amowarda, ce qui signifie „Que ta race disparaisse ”.*

Albert Friehe, *Ce que chaque national-socialiste doit savoir de l'hérédité*

Une leçon d'eugénisme de 80 pages parue alors que l'on s'achemine vers le déclenchement (décret d'octobre 1939, antidaté au 1^{er} septembre) du programme T4 d'élimination des « enveloppes humaines vides » (*leere Menschenhülsen*) et autres « vies n'ayant pas valeur d'être vécues » (*lebensunwerte Leben*). L'auteur appelle notamment (p. 43) à amplifier la stérilisation des anormaux, débiles, fous, alcooliques, prostitué[e]s, repris de justices (dans lesquels il inclut certains communistes) et, parallèlement (p. 44), plaide pour une intensification de la procréation au sein de la Communauté raciale populaire germanique en alléguant que nombre d'« Allemands célèbres n'auraient jamais vu le jour si les parents s'étaient limités à deux naissances » : Franz Schubert, douzième d'une fratrie de quatorze; Johann Sebastian Bach, huitième d'une fratrie de douze ; Richard Wagner, dernier d'une fratrie de neuf ; le maréchal Blücher et Wolfgang Amadeus Mozart, derniers d'une fratrie de sept ; Heinrich von Kleist, dernier d'une fratrie de cinq, etc...

1940

Friedrich Bodenreuth, *Nos Fils de l'autre rive*

Un roman de 415 pages empreint de mysticisme afin de justifier les annexions et invasions hitlériennes. Pour le personnage central, Hans Karg, hitlérien idolâtre, il ne fait aucun doute que le *Führer* ne fait qu'accomplir ce pour quoi la Providence l'a choisi : faire écho à la foi des Allemand en leur patrie natale où qu'ils se trouvent, mettre un terme à leurs souffrances, et ressusciter un grand empire germanique éternel.

[p. 281] « *C'est alors qu'en Allemagne, Adolf Hitler prit le pouvoir. Un Allemand de la frontière donc, un Allemand du front, un Allemand du combat. Appelle cela comme tu veux. Un soldat qui connaît la détresse de son peuple. Lorsque le vieil Hindenburg donna le pouvoir à Hitler, les cloches du vieux Fritz à Potsdam ne furent pas les seules à résonner à ses oreilles. Il entendit un cri, un cri qui lui parvenait de Sarre, de Bohême, de Pologne, et de cette infortunée Autriche, sa patrie.* »

Fritz Menn, *Sur les routes de la mort*

L'ouvrage s'attache à justifier l'agression allemande du 1^{er} septembre 1939 contre la Pologne en dénonçant par le biais de témoins les maltraitances et exactions auxquelles l'administration polonaise soumettait les Allemands de Dantzig.

Erhard Wittek, *Un Coupe d'eau*

Un catalogue de témoignages sur les actes criminels perpétrés par le gouvernement du colonel/dictateur Józef Beck à l'encontre des Allemands de Pologne lors de leur « libération » par les troupes du *Führer*. Bien sûr, aucune allusion aux massacres perpétrés dès le 3 septembre 1939

par les « Groupes d'interventions » (*Einsatzgruppen*) opérant dans le sillage de la *Wehrmacht*.

[p. 18] « Je me nomme Wanda Schöps, née à Piegosniko le 14 avril 1865. J'habite Sobiesenki et je suis l'épouse de la victime [...]. J'étais seule à la maison avec mon mari lorsque des soldats polonais se sont approchés de chez nous. J'ai quitté la maison pour me réfugier dans les champs. Soudain, les soldats ont ouvert le feu. J'ai vu mon mari quitter la maison et gagner la cour. Un coup de feu a retenti et mon mari s'est effondré. Lorsque j'ai pu me rendre auprès de lui, il était déjà mort. »

« Dans la forêt de Rzew a été découvert le 7 décembre 1939 le cadavre de notre camarade de race Ferdinand Draber, habitant Antoniew et âgé de 34 ans. Raflé dans la nuit du 6 septembre, Draber avait été roué de coups et cloué par les pieds à un pin. »

Alfred Ingemar Berndt, *Le Chant du front*

Un recueil de marches militaires et de chants de guerre destinés à être appris dans les écoles et les chorales populaires.

Günther Kaufmann, *La future Allemagne*

Le 26 août 1936, soit dix jours après la cérémonie de clôture des Jeux Olympiques de Berlin, Hitler avait promulgué une ordonnance secrète (*Geheimer Führererlaß*) qui donnait à l'armée « quatre années pour être en capacité de combattre » et à l'industrie « quatre années pour être en capacité d'assurer le succès de la guerre ». Dans la deuxième semaine de septembre, le huitième Congrès de la NSDAP avait adopté à Nuremberg le « Plan de quatre ans » (*Vierjahresplan*) en vue du déclenchement de la guerre. À partir du 1^{er} septembre, les « Jeunesses hitlériennes » (*Hitlerjugend*), devenues « Jeunesse d'État » (*Staatsjugend*), durent consacrer leurs week-ends à une formation militaire. Quatre années plus tard, alors que la guerre est en

marche, l'auteur redéfinit en 280 pages pour la nouvelle génération ce que le *Führer* attend d'elle « pour servir au mieux la Communauté raciale populaire ».

Paul Alwin, *Les vrais coupables*

À l'heure où le Reich envisage d'envahir la France, un rappel en 60 pages du rôle pervers joué par « l'ennemi héréditaire » dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale (cf. notamment pp. 39 sq., « L'Angleterre entraînée par la France) et sur l'infamie du diktat de Versailles.

1941

August Friedrich Velmede (éd.), *À notre Führer*

Distribué aux soldats du front, ce florilège de « paroles de poètes allemands » en hommage au « plus grand chef de guerre de tous les temps » (*Der größte Feldherr aller Zeiten*) contient (page 5) ce poème de Josef Weinheber ; dans ce texte de circonstance « pondu » pour le cinquantième anniversaire de Hitler en 1939, le lyrisme relève du pur délire.

*« Génie de l'Allemagne, cœur et tête de l'Allemagne,
Honneur de l'Allemagne, à elle si longtemps dérobé.
Puissance du glaive, la seule en laquelle la terre a foi.*

*Cinquante ans et une œuvre d'airain.
Surhumain, tu as grandi par la souffrance.
Infaillible et saint, tu prends d'assaut les cieux.*

*Notre Sauveur, notre Rédempteur, toi qui triomphas des
forces obscures,
Recueille toi aussi les fruits de ton ouvrage, accepte cette
couronne et ces chants :
Repose en notre amour et longue vie à toi. »*

Joachim Barckhausen, *Oncle Krüger*.
Roman d'un combattant

413 pages de réquisitoire contre la politique inhumaine des Britanniques durant la seconde guerre du Transvaal (1899-1902). Les pages dans lesquelles l'auteur s'applique à décrire par le menu le génocide des Boers sont caractéristiques de la technique manipulatrice des nazis qui consistait à imputer aux autres la paternité des techniques barbares qu'ils utilisaient. Ils escomptaient par-là convaincre les Allemands que seule une méthode d'emblée radicale vis-à-vis de leurs « ennemis » les préserverait de ce que ceux-ci n'hésiteraient pas à perpétrer à leur égard si on ne les devançait pas.

[p. 395] « *L'institution des camps de concentration, appelés par les Boers „camps d'extermination”, se révéla d'une telle efficacité que Kitchener décida d'en faire le nerf de sa stratégie. Il inventa la méthode du „sweeping”. Largement déployées, ses troupes passaient au peigne fin des provinces entières, incendiant par centaines les fermes qui se trouvaient sur leur route, tuant le bétail, détruisant les moissons et les réserves, entraînant les habitants dans les camps... »*

1942

Paul Kuntze, *Le nouveau livre des colonies à l'attention des membres de notre Communauté raciale populaire*

Première nation à se préoccuper de civiliser l'Afrique, l'Allemagne fut petit à petit dépouillée de ses possessions par les Anglais et les Français. À la politique humanitaire des colons allemands s'est alors substitué l'impérialisme malfaisant de l'Entente.

Hans Reyhing, *Le Champ millénaire*

Avec 1200 pages consacrées à la vie paysanne, un roman typique du courant littéraire « Sang et Sol » (*Blut und Boden*, la plupart du temps contracté en *Blubo*) basé sur

l'axiome que l'enracinement dans la terre allemande et la non-pollution par la civilisation moderne seraient la condition primordiale pour posséder un sang pur.

[p. 605] « *Encore dans les mille années à venir, poursuit Charles, nous aurons sans réserve foi en notre champ [...], en ce champ que Dieu nous a offert comme le giron de notre existence, comme une tablette sur laquelle on inscrit son nom de génération en génération [...]. Il est le cadre et l'espace où s'accomplit notre destin. Ce n'est qu'en partant de cette réalité concrète, de cet espace fini, que nous trouverons notre voie vers la Communauté raciale, le Reich et Dieu.* »

Hans Galinsky, *Comment les Anglais voient l'Europe*

Un opuscule de 50 pages dénonçant l'impérialisme britannique en cette époque où la menace des bombardements de la *Royal Air Force* se fait de plus en plus présente (28 mars 1942, Lübeck ; 31 mai 1942, Cologne, etc...).

1943

Luis Trenker, *Le Pays lumineux*

Par le réputé metteur en scène autrichien de films consacrés à la montagne et du film *Le Rebelle* (1932) qui glorifiait la lutte du Mouvement national-socialiste contre la République de Weimar à travers la révolte des Tyroliens contre l'occupation napoléonienne, un roman de 319 pages sur la perte par les Allemands de l'Afrique Orientale après la Première Guerre mondiale, et l'espoir de leur retour éveillé chez les fermiers et les Massaïs par l'avènement de Hitler au pouvoir. Depuis 1940, Trenker, en conflit avec Goebbels, avait dû se tourner vers le livre historico-exotique pour gagner sa vie.

[p. 113] « - *Ouvre la fenêtre, Yokoulé!* Yokoulé tira avec précaution le rideau ; le malade se tourna vers la lumière qui envahissait la chambre et l'aveuglait ; dehors se trouvait

sa nouvelle patrie et la montagne ; il pouvait voir étinceler la neige sur le sommet. Yokoulé crut s'évanouir de joie ; son maître avait parlé, il allait guérir. Il essuya ses larmes et se moucha avec force à plusieurs reprises. Son maître ne dormait pas, il regardait par la fenêtre la montagne, les yeux écarquillés [...]. Yokoulé comprenait ce regard, il connaissait la nostalgie de son maître et, de sa douce voix d'enfant, il se mit à chanter l'histoire des neiges du Kilimandjaro et du guerrier massaï impie qui doutait que la montagne fût le domaine des dieux. »

Hans Zöberlein, *Le Commandement de la conscience*

Par le responsable — le 28 avril 1945, à la tête d'un commando « *Werwolf* » — de la répression sur la population de la petite ville minière bavaroise de Penzberg qui voulait cesser la guerre et se rendre aux Américains, un roman de 949 pages pour montrer que, sans la présence du Mouvement national-socialiste, l'Allemagne des années 1920 aurait été vouée à la catastrophe par la « collusion des social-démocrates avec les Juifs ».

[p. 409] « *„En tant que démocrate, je réclame les mêmes droits pour tous, également pour les juifs. Nous avons besoin des juifs, de leur influence dans le monde, de leurs relations économiques et de leur argent pour nous remettre à flot Car là où l'argent ne travaille pas, les cheminées des usines ne fument pas [...]. Nous avons énormément à apprendre des juifs. Que votre parti ne compte pas s'accroître en persistant dans son antisémitisme. Aucun homme cultivé et convenable ne rejoindra vos rangs ! ” - „C'est ce que nous verrons”, s'écria Höllein. »*

Hans Reyhing, Christian Jenssen, *La Cloche allemande*

Composée de textes d'auteurs classiques et d'auteurs nazis, une anthologie consacrée à l'exaltation de « l'âme raciale populaire allemande » et, en ces heures difficiles d'après Stalingrad, à l'indispensable rassemblement de la

« Congrégation raciale populaire » (*Volksgemeinschaft*)
autour de son grand prêtre en l'Église nationale-socialiste.

Heinrich Jacobi, *Le grand mât*

À travers la vie d'une famille d'Allemagne du Nord, un roman de 381 pages qui sacralise la guerre et l'érige en conception du monde.

[p. 297] « Avant la fin de la semaine apparurent à tous les coins de rue les affiches rouges appelant à la mobilisation générale et, le jour même, Alexandre boucla sa petite cantine d'officier. D'un seul coup, la ville s'était transformée. Ceux qui ne s'étaient jamais parlé se posaient maintenant des questions, riaient et pleuraient ensemble [...]. Même Christian se prenait parfois à sangloter lorsqu'il chantait en chœur avec les autres les vieilles chansons patriotiques. Oui, un panorama historique étincelant de lumière s'offrait à Christian [...]. Tout un peuple s'était rassemblé pour défendre son droit et, s'il le fallait mourir, pour la patrie. »

Erich Kernmayer, *Incendie à l'Ouest*

Légitimation de l'occupation de la France par le biais de quatre nouvelles ayant pour toile de fond les vicissitudes de la région mosello-rhénane aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle.

Max Clauss, *Un fait, l'Europe*

190 pages dans lesquelles, après une réfutation des thèses paneuropéennes du diplomate autrichien Richard Coudenhove-Kalergi et des conceptions internationalistes de Lénine, l'auteur explique la nécessité de sauver le vieux continent ébranlé par les crises et les guerres successives en l'unifiant sous le patronage de l'Allemagne.

Freiherr von Wangenheim, *Le dernier appel*

En 78 pages, le quotidien et les considérations de l'officier SS Rädewitz sur le front de l'Est : le bonheur du Reich ne sera possible que par la « guerre totale » décrétée par Hitler

le 25 janvier 1943 et à laquelle Goebbels a appelé l'ensemble de la Communauté raciale populaire dans son discours au Palais des sports de Berlin le 18 février.

1944

Wilhelm von Scholz, *Les Poèmes*

Fils du dernier ministre des Finances de Bismarck, un docteur ès lettres (1897) et écrivain qui, parti du néoclassicisme, évoluera vers le mysticisme puis des adaptations de dramaturges espagnols (notamment Calderón) pour, l'âge venant, se mettre au service du régime nazi dont il soutiendra par ultranationalisme le programme de « guerre totale » (cf. supra). Élu en 1949 président de l'Association des auteurs et compositeurs de théâtre, il écrira en 1953 une lettre ouverte au président de la République fédérale pour protester contre „l'angoissante submersion par les étrangers (*Überfremdung*) de la scène et de l'édition allemandes”. Mort en 1969 à 95 ans.

[p. 318] « L'inflexible volonté »

*« Nous n'avons jamais voulu la guerre,
Nous en avons voulu à l'ennemi de nous l'apporter.
Nous nous réjouissions d'avoir du travail et de vivre en paix,
Mais cela ne nous fut pas accordé !
Nous connûmes les combats, la victoire, la retraite, la
victoire,
Le danger de mourir — Maintenant nous voulons la guerre.
Désormais nous ne saurions envisager autrement la vie :
Mortellement blessés, nous blesserons mortellement !
Par la lutte, priver l'ennemi de son moindre souffle,
Combattre à tout instant et faire des victimes,
Jusqu'à ce que se réjouissent après le retour et la victoire
Après nous nos petits enfants — Nous voulons la guerre.
Nous ne voulons pas nous éveiller de ce rêve de désolation.*

Que les hommes s'entretuent, qu'exploient les tonnerres de
l'univers !

Nous redoutons de voir le champ de bataille en paix
Sur lequel s'élèvent tant de croix.

Peu importe à quel avenir nous destine la victoire,
Notre vie, c'est la guerre — Nous voulons la guerre.

Albert Zink, *Le Palatinat rhénan*

À l'heure de la « guerre totale » et du « Débarquement »,
l'incitation à la mobilisation sans faille par une remémoration
en 174 pages des souffrances endurées depuis Louis XIV
par la rive gauche du Rhin.

Reinhold Zickel, *Le Fleuve*

Le titre original de ce roman de 675 pages est *Der Strom*,
terme qui possède certes le sens de « fleuve » mais aussi
de « courant ». De fait, il s'agit de la construction d'une
centrale hydroélectrique sur le Shannon en Irlande par une
entreprise venue d'outre-Rhin qui réalise des prouesses là
où les Anglais ont jusqu'alors échoué. Mais, outre un hymne
à la supériorité technologique allemande, le propos de
l'ouvrage est surtout de montrer combien les minorités
opprimées — ici les Irlandais — ont intérêt à collaborer avec
le Reich contre leur gouvernement officiel. Du ralliement des
autonomistes — dont était chargée de longue date
l'Organisation pour l'étranger de la NSDAP (*Auslandsorga-
nisation der NSDAP*) dirigée par Wilhelm Bohle —, le
pouvoir nazi espérait désormais des actions qui mobilise-
raient les Alliés et entraveraient leur progression. Ainsi
solliciteront-ils en France notamment les mouvements
indépendantistes bretons et corses en leur promettant une
administration souveraine de leur territoire une fois la
« victoire finale » (*Endsieg*) acquise.

.....

À partir de cette auscultation livresque (plutôt ingrate, il faut bien le reconnaître), nous voici donc à même de mieux cerner ce que fut la production littéraire du national-socialisme :

- Quelle que soit sa nature ou son ornementation « artistique », elle rejoint fatalement le discours idéologique imposé par la « Chambre littéraire du Reich ».
- Vectrice d'une néo-mythologie, elle ne cesse de faire référence au passé et à un « ordre naturel » archaïque, au demeurant tous deux fantasmés.
- Conjuguant par-là même « le futur au futur antérieur » (Jean-Pierre Faye), elle dénie tout progrès humain.
- Son unique raison d'être est d'accompagner, légitimer, voire préparer les actes du régime, y compris dans ce qu'ils peuvent avoir de plus horrible (seul le génocide des juifs — certes souvent suggéré — n'est jamais évoqué).
- Dans cette perspective, elle rend toujours les autres responsables de ce que le régime accomplit ou accomplira.
- Elle se résume donc à un rouage de la machinerie propagandiste nazie dont le fonctionnement, comme l'a excellemment précisé Pascal Ory (*Du Fascisme*, Tempus/Perrin, 2010, p. 185), s'articule sur « l'accessibilité (les atteindre Tous), l'indéniabilité (certifier le Sens) et la sublimité (conduire Au-delà) ».

Qu'en reste-t-il ?

Fort peu de choses car, diluée dans des recettes programmatiques d'esthétisation de l'orthodoxie, la production littéraire nationale-socialiste ne pouvait, de par son essence même, survivre au système qui l'avait engendrée. Après 1945, ses représentants — sauf rares exceptions — sont tombés dans l'oubli. Toutefois, ayant transformé l'idéologie en une marchandise de consommation courante et d'accès facile, il est indéniable que la production littéraire nationale-socialiste a ancré un certain nombre de représentations sous-tendues par des formules lexicales qui par transmis-

sion inconsciente, en particulier au sein des familles, peuvent encore ressurgir aujourd'hui au détour d'une conversation, notamment lorsque celle-ci en vient à évoquer la période.

À travers la production littéraire du national-socialisme, se révèle le danger de l'Histoire. Ceci ne peut qu'inciter à être plus que jamais vigilant vis-à-vis de l'insidieuse et odieuse instrumentalisation de la pensée actuellement imposée à grand renfort de publicité par la concentration éditoriale orientée sur l'unidimensionalité (cf. Herbert Marcuse), ainsi que les nouvelles technologies dites (à tort) « d'information ».

À cet égard, il n'est pas superflu d'attirer l'attention des élèves et étudiants sur les aspects pervers de sites Internet qui, pour présenter le national-socialisme et le troisième Reich, se servent inconsidérément des concepts et du vocabulaire forgés par les nazis sans les soumettre à une analyse ou contextualisation critique. Or il n'est pas dit que cette « éloquence cinglante de la folie » dont parlait Arno Schmidt dans *Leviathan* (trad. fr. C. Bourgois, 1998) ne puisse pas encore — en ces temps de déstabilisation économique, psychologique et morale que nous vivons — produire des effets redoutables.

Annexes

1. Titres originaux des ouvrages évoqués pp. 3-16

Alexander M., *Von Scotland Yard ausgewiesen*
Bartheel C., *Abenteuer an der Eismeerstrasse*
Barthel G., *Der große Glaube*
Barthel G., *Gewalt*
Barthel G., *Das ewige Gesetz*
Benkert J.A., *Das Meer ist tausend Wunder voll*
Berndt A., *Gebt mit vier Jahre Zeit*
Berndt A., *Meilensteine des Dritten Reiches*
Berndt A., *Das Lied der Front*
Boerner K.E., *Gefährtin meines Sommers*
Brehm B., *Die sanfte Gewalt*
Brehm B., *Aspis und Este*
Brehm B., *Das war das Ende*
Brehm B., *Weder Kaiser noch König*
Brehm B., *Die größere Heimat. Auslandsdeutsche Erzählungen*
Brehm B., *Im großdeutschen Reiche*
Brehm B., *Tag der Erfüllung*
Bürgel B., *Saat und Ernte*
Bürgel B., *Die kleinen Freuden*
Bürgel B., *Menschen untereinander*
Bürgel B., *Im Garten Gottes*
Bürgel B., *Vom Arbeiter zum Astronomen*
Bürgel B., *Aus fernen Welten*
Bürgel B., *Das Weltbild des modernen Menschen*
Bürgel B., *Sterne über den Gassen*
Bürgel B., *Hundert Tage Sonnenschein*
Caracciola R., **Weller O**, *Rennen-Siege-Rekorde*
Ehmer W., *Der flammende Pfeil*
Eigener E., *Mein Skizzenbuch*

Eigener E., *Skizzen aus dem Ostfeldzug*
 Ganghofer L., *Der Jäger von Fall*
 Goebbels J., *Michael – Ein deutsches Schicksal*
 Goebbels J., *Kampf um Berlin*
 Goebbels J., *Das erwachende Berlin*
 Goebbels J., *Vom Kaiserhof zur Reichskanzlei*
 Goebbels J., *Der Angriff*
 Goebbels J., *Wetterleuchten*
 Goebbels J., *Signale aus der neuen Zeit*
 Goebbels J., *Das eherne Herz*
 Holzbach H., *Der goldene Rahmen*
 Jörns E., Schwab J., *Rassenhygienische Fibel*
 Lerbs K., *Das lustige Bauernbuch*
 Lettenmair I.G., *Verwurzeltes Blut*
 Lettenmair I.G., *Roter Adler auf weißem Feld*
 Linzen K., *Glühen und Sterben*
 Mikeleitits E., *Das ewige Bildnis*
 Norfolk F., *Herz im Panzer*
 Öhquist J., *Das Löwenbanner*
 Pentzel O., *Buschkampf in Ostafrika*
 Reichenau W. von, *Soldatenantlitz in der Schlacht*
 Ringeling G., *Seefahrend Volk*
 Römer F., *Frau Linde*
 Schultze-Kunstmann L., *Die Junggesellen von Annenthal*
 Schaetzler F., *Nun erst recht !*
 Schreyvogel F., *Eine Schicksalssymphonie*
 Stratz H., *Der Regenmacher von Turkestan*
 Stühlen P., *Aus schwarzen Wäldern*
 Stühlen P., *Eltern und Kinder*
 Stühlen P., *Das Erbe*
 Stühlen P., *Aus der Asche*
 Vindex (i.e. Georg Wirsing), *Die Politik des Ölflecks – Der
 Sowjetimperialismus im Zweiten Weltkrieg*
 Volkmann-Leander R., *Vom unsichtbaren Königreich*
 Vowinckel H., *Der Kampf im Forst*
 Wittek E., *Ein Becher Wasser*
 Wittek E., *Männer*
 Wittek E., *Bewährung der Herzen*

Wittek E., *Durchbruch anno sechzehn*

2. Titres originaux des ouvrages évoqués pp. 36-54

Albrecht K., *Der verratene Sozialismus*
Alwin P., *Die wahren Schuldigen*
Barckhausen J., *Ohm Krüger. Roman eines Kämpfers*
Bartz K., *Weltgeschichte an der Saar*
Beier-Lindhard E., *Ein Buch vom Führer für die deutsche Jugend*
Bell K., *Das Deutschtum im Ausland*
Berndt A.I., *Das Lied der Front*
Bischoff F., *Die goldenen Schlösser*
Bodenreuth F., *Söhne am anderen Ufer*
Bouhler P., *Adolf Hitler*
Clauss M., *Tatsache Europa*
Collectif, *Vom Kampf um den Rhein zur Freiheit des Rheins*
Dingelreiter S., *Wann kommen die Deutschen endlich wieder ?*
Espe W., *Das Buch der NSDAP*
Fahnemann F., *Füllhorn der Westmark*
Friehe A., *Was der Nationalsozialist von der Vererbung wissen muß*
Galinsky H., *Das Europabild der Engländer*
Goote T., *Die Fahne hoch !*
Grimm H., *Volk ohne Raum*
Haarer J., *Mutter, erzähl mir von Adolf Hitler !*
Hadamovsky E., *Hitlers Kampf um den Frieden Europas*
Hillger H., *Dich ruft die SS !*
Jacobi H., *Der Großmast*
Kallenbach H., *Mit Adolf Hitler auf Festung Landsberg*
Langenbacher H., *Deutsche Dichtung in Vergangenheit und Gegenwart*
Kaufmann G., *Das kommende Deutschland*
Kernmayr E., *Feuer im Westen*
Kolbenheyer E.G., *Die Brücke in Kolbenheyer-Buch*
Krieck E., *Nationalpolitische Erziehung*
Krieger A., *Mann ohne Volk*

Kuntze P., *Das neue Volksbuch der Kolonien*
Löbsack G., *Einsam kämpft das Wolgaland*
Mattenklodt W., *Verlorene Heimat*
Menn F., *Auf den Straßen des Todes*
Reyhing H., *Der tausendjährige Acker*
Reyhing H., Jenssen C., *Die deutsche Glocke*
Robakidse G., *Adolf Hitler*
Rosten C., *Vom Bonzentum zum Dritten Reich*
Rothacker G., *Die Kinder von Kirwang*
Schenzinger K.A., *Hitlerjunge Quex*
Schmidt M., Morgenroth H., *Kinder, was wißt ihr von
unserem Führer?*
Schneider H., *Unsere Saar*
Scholz W. von, *Die Gedichte*
Staemmler M., *Rassenpflege im völkischen Staat*
Trenker L., *Leuchtendes Land*
Ufadel G., *Zucht und Ordnung*
Velmede A.F., *Dem Führer. Worte deutscher Dichter*
Wangenheim F. von, *Der letzte Appell*
Wihr R., *Die Rehhütter Chronik*
Wittek E., *Ein Becher Wasser*
Zickel R., *Strom*
Zink A., *Die Pfalz am Rhein*
Zöberlein H., *Der Befehl des Gewissens*

Table des matières

Dédicaces (p. 2)

Première partie : L'Art du troisième Reich

Introduction (p. 3)
Le règne de Guillaume II (p. 4)
Les années vingt (p. 7)
Les mots d'ordre culturels nazis de 1920 à 1932 (p. 9)
Les nazis au pouvoir : autodafés, démonisation de l'art moderne, la Chambre culturelle du Reich (p. 10)
Hitler, juge suprême en matière d'art et d'esthétique (p. 13)
Exposition « Art dégénéré » et Grande exposition d'art allemand (p. 15)
Thématique de l'art nazi (p. 17)

- Premier thème : le culte du Führer (p. 17)
- Deuxième thème : Le paysan (p. 18)
- Troisième thème : La femme (p. 20)
- Quatrième thème : Le travailleur (p. 21)
- Cinquième thème : Le soldat (p. 22)
- Sixième thème : L'ennemi (p. 23)

Le « projet Linz » (p. 27)
Une dogmatique de l'obscurantisme (p. 29)
Enseignements (p. 29)
Notes et références (p. 31)

Seconde partie : La littérature du troisième Reich

Introduction (p. 34)
A. Le livre au service de la propagande (p. 35)

- Que saurait « enfanter le sommeil de la raison sinon des monstres ? » : essai de reconstitution de l'imprégnation

idéologique subie par un lecteur moyen d'une bibliothèque de prêt (p. 37)

B. Une production livresque sous contrôle (p. 60)

1. Les grands principes de la politique littéraire (p. 61)
2. La Chambre littéraire du Reich (p. 62)
3. Les listes noires (p. 66)
4. L'épuration des bibliothèques (p. 68)
5. Les interdictions professionnelles (p. 69)
6. L'autodafé (p. 71)
7. La traque du judaïsme en littérature (p. 73)
8. La « littérature du renouveau allemand » (p. 75)
9. Un fond et une forme imposés (p. 77)
10. Qui était l'écrivain du troisième Reich ? (p. 79)
11. Les auteurs vedettes de l'époque nazie (p. 82)

C. Réflexion à propos de la circulation du livre sous le troisième Reich (p. 88)

D. Le livre comme véhicule d'imprégnation idéologique (p. 92)

- Présentation d'ouvrages (p. 96)

Conclusion (p. 122)

Annexes (p. 124)

1. Titres originaux des ouvrages évoqués pp. 3-16
2. Titres originaux des ouvrages évoqués pp. 36-54